

TEHERAN

ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 74, Janvier 2012, 7e ANNEE
2000 TOMANS
5 €

Dans le silence du désert...

Il était une fois Yazd, une province hors du temps

www.teheran.ir

La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Djamileh Zia
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Babak Ershadi
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Majid Yousefi Behzadi

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi



Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Recto de la couverture:
Maison de Aghâzâdeh, Abarkouh, province de Yazd

Imprimé par Iran-Tchap



Sommaire

CAHIER DU MOIS





Premier mensuel iranien
en langue française
N° 74 - Dey 1390
Janvier 2011
Septième année
Prix 2000 Tomans
5 €



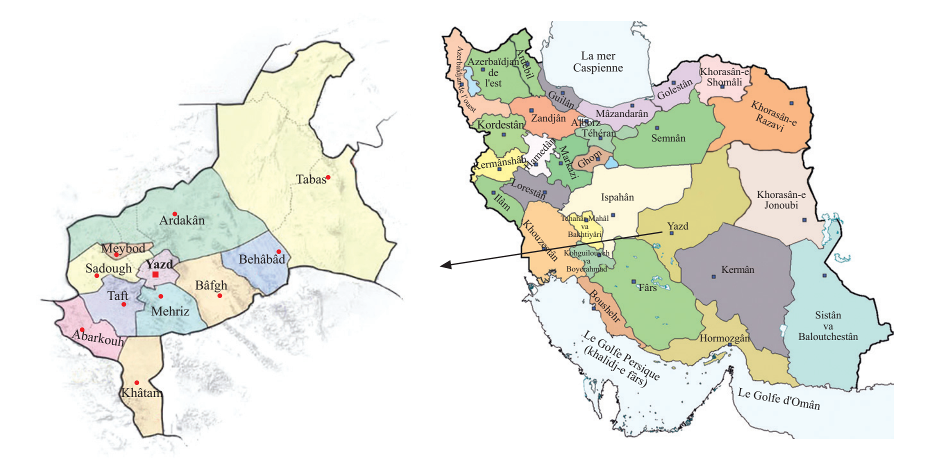


www.teheran.ir

* *Naghâshi-khatt, "Bismillah al-Rahmân al-Rahim"*
(Grâce au nom de Dieu, le Très-Miséricordieux, le Tout-Miséricordieux),
œuvre d'Esrâfil Shirtchi.

Yazd, au cœur du désert et des montagnes

Djamileh Zia



La province de Yazd, qui est l'une des provinces les plus étendues de l'Iran, comprend des régions désertiques et des régions montagneuses d'une grande beauté. La nature sauvage de cette province avec sa faune et sa flore exceptionnelles attire chaque année de nombreux touristes iraniens et étrangers.



▲ *La montagne Shirkouh*

La province de Yazd est située dans la partie centrale du plateau iranien. Elle a une superficie de 131 575 km², et est à ce titre la quatrième province la plus vaste de l'Iran. Les provinces limitrophes sont celles de Semnân et d'Ispahan au nord et à l'ouest, du Khorâssân Razavi au nord-est, de Kermân et du Khorâssân Jonoubi à l'est, du Fârs au sud-ouest, et de Kermân au sud-est. L'altitude varie de 66 mètres (dans le Kavir Rig Zarrin près d'Aghdâ) à 4075 mètres (hauteur de la montagne Shirkouh). La province de Yazd est une région aride, où il ne pleut que 50 à 100 millimètres par an. Les fluctuations de la température y sont très importantes, tant au cours des saisons qu'au cours de 24 heures (entre 45° les jours d'été jusqu'à -20° les nuits d'hiver). Les températures maximales et minimales au cours de l'année fluctuent en moyenne entre 20° et 7°. Le nombre d'habitants de la province, lors du recensement de 2006, était de 983 052 personnes avec 785 213 citadins et 197 839 villageois. Actuellement, la province de Yazd comprend dix chefs-lieux (Abarkouh, Ardakân, Bâfgh, Taft, Khâtam, Sadough, Tabas, Mehriz, Meybod et Yazd qui est le

centre de la province), 23 villes, et près de cinq mille villages avec 1323 villages habités (les autres villages sont inhabités du fait de la migration rurale).

Le désert

La moitié de la province de Yazd comprend des régions désertiques qui font partie des principaux déserts du centre de l'Iran. Les tempêtes de sable y sont fréquentes. Elles durent 40 à 60 jours par an dans la plaine de Yazd-Ardakân. Ces tempêtes sont parfois si intenses qu'elles plongent la région dans l'obscurité. Elles ont pour conséquence la création de collines de sable, en particulier aux alentours de Yazd, Bâfgh, Sâand, et Ardakân. Les collines de sable situées aux alentours de la ville de Yazd couvrent une superficie de près de trente mille hectares. On estime qu'elles existent depuis moins de deux mille ans, et qu'elles sont le résultat des activités humaines ayant abouti à une utilisation excessive des plantes. La plantation des arbustes de *gaz* dans ces régions a ralenti



▲ *La gazelle iranienne; zone protégée de Kâlmand-Bahâdorân*

La moitié de la province de Yazd comprend des régions désertiques qui font partie des principaux déserts du centre de l'Iran. Les tempêtes de sable y sont fréquentes. Elles durent 40 à 60 jours par an dans la plaine de Yazd-Ardakân. Ces tempêtes sont parfois si intenses qu'elles plongent la région dans l'obscurité.



▲ *Les zèbres iraniens; zone protégée de Kâlmand-Bahâdorân*



▲ *La zone protégée de la montagne Bâfgh*

ce phénomène depuis quelques années. Il existe également à certains endroits de la province des étendues de sel qui se forment du fait de l'évaporation de l'eau dans des régions ayant une altitude plus basse que leurs alentours.

Les montagnes

Deux chaînes de montagnes traversent la province de Yazd. La première correspond à une partie de la chaîne centrale de l'Iran qui s'étend du nord-ouest au sud-est; la deuxième correspond aux montagnes situées au centre, au nord et à l'est de la province. Les montagnes les plus hautes de la province de Yazd sont le Shirkouh et le Kharânagh. Shirkouh sépare comme un mur le centre de la province des parties occidentales de celle-ci. Cette montagne est couverte en permanence de neige et de glace; elle joue un rôle capital dans l'alimentation en eau des villes de Yazd, Taft et Mehriz. Les piémonts de Shirkouh sont composés de vallées fertiles dotées d'un climat frais au cours de l'été. Ces régions sont parmi les lieux les plus attrayants de la province et les habitants de la ville de Yazd y séjournent l'été pour fuir la chaleur torride de la ville. Les plaines de la province sont situées entre les montagnes Shirkouh, Kharânagh et les montagnes orientales de la province de Yazd qui sont moins élevées. Les deux plaines importantes de la province sont celles de Yazd-Ardakân et de Bâfgh.



▲ *44 espèces d'oiseaux vivent dans la zone protégée de la montagne Bâfgh*

Les zones protégées

Les variétés de faune et de flore qui existent dans la province de Yazd sont exceptionnelles; certaines espèces d'animaux et de plantes sont introuvables dans les autres régions de l'Iran. C'est pour cette raison qu'une vaste partie de la province (2 millions et 700 hectares dans l'ensemble) a été consacrée à la protection des animaux et des plantes sauvages. Il existe quatorze zones protégées dans la province de Yazd; les plus importantes sont la zone de Kâlmand-Bahâdorân et celle de la montagne Bâfgh. Il y a également le parc national de Siâhkouh, près de la ville d'Ardakân. Il existe dans la province de Yazd dix espèces d'animaux en voie d'extinction dont les plus importantes sont le guépard iranien (également appelé le guépard asiatique), l'outarde, la gazelle, et le zèbre iranien. Il existe actuellement en Iran cent guépards dont la moitié vit dans deux zones protégées de la province de Yazd, l'une située à proximité de Bâfgh et Ardakân, l'autre à proximité de Tabas.



▲ *La zone protégée de la montagne Bâfgh est l'un des lieux de vie du guépard iranien*

La zone protégée de Kâlmand-Bahâdorân, d'une superficie de 250 000



▲ *Colline de sable aux alentours de la ville de Yazd*

hectares, est située à proximité de la ville de Mehriz et s'étend au sud jusqu'à la limite de la province de Kermân. La moitié de cette zone est constituée de plaines, et l'autre moitié de montagnes difficiles d'accès et de piémonts. L'altitude y varie entre 3290 mètres (qui correspond à l'altitude de la montagne Mezvâr) et 1400 mètres. La route Yazd-Kermân, construite en 2004, traverse cette zone, ce qui a eu des conséquences négatives sur la vie des animaux qui vivent dans les plaines. Il existe à Kâlmand-Bahâdorân 115 espèces de plantes. La zone de Kâlmand-Bahâdorân est le principal lieu de vie de la gazelle iranienne. Dans Kâlmand-Bahâdorân, il existe 24 espèces de mammifères dont le guépard et le zèbre iraniens, qui sont des espèces en voie de disparition; néanmoins, le nombre de zèbres vivant dans cette zone est en augmentation. On y trouve également des chèvres et des boucs sauvages (en altitude), des béliers et des brebis sauvages (dans les collines), des renards, des hyènes, des loups et des lapins, ainsi que différentes espèces d'oiseaux dont des aigles et des faucons.


▲ *La grotte Eshkaft-Yazdân est un lieu de pèlerinage des zoroastriens*

La zone protégée de la montagne Bâfgh, d'une superficie de 100 000 hectares, est à 10 km au nord-est de la ville de Bâfgh qui est elle-même à 110 km au sud-est de la ville de Yazd. Cette zone protégée comprend des montagnes étendues jusqu'à la limite de la province de Kermân, sur 70 km environ, dans un axe allant du nord-ouest au sud-est. La plupart des routes de cette région ne traversent pas ces montagnes, ce qui contribue à maintenir cette zone protégée intacte. La montagne Bâfgh est constituée de rochers difficiles à traverser et de vallées en pentes raides et profondes. La plus haute altitude dans cette région est celle du mont Bâjegân (2860 mètres) qui est situé dans le sud-est de la zone protégée. Des deux côtés de la montagne, il existe des plaines dont la plus basse altitude est de 1060 mètres. Bâfgh est l'un des lieux de vie du guépard iranien. On a recensé 194 espèces botaniques dans cette zone, ainsi que 20 espèces de mammifères, 44 espèces d'oiseaux et 16 espèces de reptiles. Un grand nombre de ces plantes et de ces animaux sont des espèces à protéger.

Les grottes et les vieux arbres

Il existe près de 35 grottes dans la province de Yazd, dont quelques unes sont à plusieurs entrées; il y a des sources d'eau dans plusieurs de ces grottes. Des traces d'une vie humaine datant de l'époque où les hommes vivaient dans les grottes ont été observées dans quelques unes d'elles. Les grottes de la province de Yazd sont visitées régulièrement par les touristes et les spéléologues. Quelques unes de ces grottes sont des lieux de



▲ *Le cyprès d'Abarkouh, âgé de 4500 ans, est le deuxième arbre le plus vieux du monde*

pèlerinage des zoroastriens, en particulier la grotte Eshkaft-Yazdân et la grotte Farâshâh-Eslâmieh (également appelée le temple des Mobad de Firouz).

La province de Yazd est également célèbre pour ses vieux arbres dont la majorité a un âge compris entre 800 et 1500 ans. Selon le dernier recensement, le nombre de ces vieux arbres s'élève à trente huit. Le plus célèbre d'entre eux est l'arbre de 4500 ans d'Abarkouh qui est le deuxième arbre le plus vieux du monde. Comme les grottes, certains des vieux arbres de la province de Yazd sont des lieux de pèlerinage. De nombreux touristes également se rendent chaque année dans la province de Yazd pour voir ces arbres de près. ■

Sources:

- L'article *Ostân-e Yazd dar yek negâh* (La province de Yazd en un regard), consulté le 27 nov. 2011 sur le site de l'Organisation de l'héritage culturel et du tourisme de la province de Yazd à l'adresse www.YazdCHTO.ir.
- L'article *Tabi'at va mohit-e zist-e ostân-e Yazd* (La nature et l'environnement de la province de Yazd), consulté sur le site www.yazdsaf.ir le 26 nov 2011.
- L'article *Ghar-hâ, namâd-e dowrân-e ghârneshini dar Yazd* (Les grottes, symboles de l'époque où les hommes vivaient dans les cavernes), consulté sur le site www.irandeserts.com le 29 nov 2011.
- L'article *Hayât-e vahsh-e ostân-e Yazd* (La faune de la province de Yazd), consulté sur le site vahsh.ir le 29 nov 2011.
- L'article *Mantagheh-ye hefâzat shodeh-ye Kâlmand-Bahâdorân dar ostân-e Yazd* (La zone protégée de Kâlmand-Bahâdorân dans la province de Yazd), consulté sur le site www.gandoo.mihanblog.com le 29 nov 2011.
- L'article *Kouh-e Bâfgh, panâhgâh-e amn-e youzpalang-e asiâyi* (La montagne Bâfgh, refuge du guépard asiatique), consulté sur le site www.hamvatavsalam.com le 29 nov 2011.
- L'article *Manâtegh-e hefâzat-shodeh-ye Yazd dar gomnâmi* (Les zones protégées de Yazd sont inconnues), consulté sur le site www.mehrnews.com le 29 nov 2011.
- L'article *Derakhtân-e kohansâl-e Yazd* (Les vieux arbres de Yazd), consulté le 10 déc 2011 sur le site vista.ir.

Les temps forts de l'histoire de la province de Yazd

Afsâneh Pourmazâheri

▲ *Mont Ernân - Photo: Mehrdâd Bathâee*

Yazd est l'une des plus anciennes provinces de l'Iran. Son âge supposé a donc tout naturellement éveillé de nombreuses hypothèses quant à ses origines mythiques. D'après l'UNESCO, il s'agirait de l'une des plus vieilles provinces, après Ur (dans l'actuelle Irak) datant du IIIème millénaire av. J.-C. A en croire les textes historiques et religieux, la fondation de la ville de Meybod (dans l'est de la province) remonterait au prophète Salomon, fils de David, au premier millénaire av. J.-C. (selon la chronologie biblique usuelle). La construction de la ville de Yazd, quant à elle, est attribuée à tort (et à travers) tantôt à Zahâk (Bivar-Asp en langue pahlavi, signifiant celui qui possède dix mille chevaux) personnage mythique de la Perse antique, tantôt à Alexandre le Macédonien, conquérant d'une partie de l'Asie au IVe siècle av. J.-C. Il est dit que celui-ci y construisit une prison et y enferma les insurgés de Rey qui s'étaient révoltés contre lui. Abarkouh, ville historique surtout connue pour son vieux cyprès âgé de 4500 ans, tiendrait de son côté ses origines du prophète Ibrahim (Abraham), et sa date de fondation remonterait au XIXe siècle av. J.-C. D'autres sources rapportent que Yazdgerd 1er, roi sassanide, ordonna la construction de cette ville à son nom et l'appela «Yazdgerdân» vers le IVe siècle.

Ces options généalogiques historiques et religieuses ont également conduit à attribuer divers noms à la ville même de Yazd, et dont les premiers ont été retrouvés dans les ouvrages religieux, notamment dans l'Avesta. «Yashn», «Yazt» ou «Yast» sont des appellations attestées depuis les vingt-et-un Yashts d'Avestâ, signifiant «la vénération pour Dieu». En effet, c'est la racine du mot, plus précisément, «Yâzesh» qui comprend le sens d'adoration (en moyen perse). De la même façon, le mot Yazdân ou Yaztân signifie la pureté qui sous-tend le caractère fondamental de Dieu dans la Perse antique. Cette appellation était surtout en usage à l'époque sassanide.

Les diverses appellations attribuées à cette ville tout au long de l'histoire, dans les récits de voyages ainsi que dans les textes préislamiques sont les

suivantes: Atashkadeh Yazdân, Yz, Yzatikheh, Yzadis, Ysâtis, Ystkhâï, Katrova, Kateh, Kath, Katheh, Kah, Kahtheh, Gath, Gabast, Dârol-Sayâdeh, Dârol-shïeh, Dâr-ol-Ebâdeh, Dâr-ol-Mo'menin, Yazji, Yazd, Yazdân Shahr, Yazdân Gard, Yast, Yasdi, Yasn,Yakn, etc.

Il est nécessaire de préciser que selon Ptolémée, éminent savant grec du Ier siècle, la ville de Ysâtis ou «Farâfarâ», appelée à l'époque «Ystikhâï» était proche de la ville de Kermân et distante de six lieues de son emplacement actuel. Parallèlement, il existait à cette époque une autre ville «Katheh» (petite ville) qui se trouvait au centre de la province actuelle de Yazd et qui, conformément à la description du géographe médiéval persan Estakhri, est aujourd'hui devenue la capitale de la province de Yazd. Une autre explication donnée plus tard à l'époque islamique, plus précisément sous les Seldjoukides, est que l'on nomma cette ville «Dâr-ol-Ebâdeh» (signifiant "lieu d'adoration" en arabe) puisqu'elle fut considérée comme lieu de retraite et de prière par 'Alâ-od-Dowleh, l'un des gouverneurs de Malek Shâh seldjoukide.

En réalité, l'histoire complexe de cette ville rend impossible la découverte de la provenance exacte de ce mot. La seule chose que peut nous confirmer Hassan Pirniâ, historien de renom et spécialiste de l'Iran antique, est que le nom Ysâtis provient d'une source religieuse relative à la prière, et que ce n'est qu'à l'époque sassanide que son nom adopta sa forme actuelle.

Si l'on s'en rapporte aux vestiges déterrés dans les vallées de Shirkouh ou aux bas-reliefs du mont Ernân, ainsi qu'aux poteries retrouvées dans la forteresse de Nârin à Meybod, on se rend aisément compte de l'ancienneté des traces de civilisation retrouvées dans la province, qui sont estimées à douze mille ans. A l'époque mède, elle fut une citadelle lointaine placée sur la voie d'accès d'une route principale qui s'étendait de Rey au Khorâssân. Elle jouissait d'une grande importance commerciale. Sous les Achéménides, elle se distinguait de la majorité des villes par la qualité de son réseau routier, sa voirie urbaine, son système postal et ses estafettes. A l'époque sassanide, sous le règne de Ghobâd, Anoushiravân et Yazdgerd III, elle prit de l'importance notamment grâce à son système de monnayage sophistiqué et renommé. Des monnaies retrouvées à Meybod furent forgées durant le règne de Pourdandokht (631-632) sassanide et nous révèlent la qualité technique de leur pratique dans ce domaine.

Avant l'avènement de la religion zoroastrienne, première croyance monothéiste en Perse, les habitants de la région adoraient les déesses de l'antiquité telles que Mitrâ et Anâhitâ. Le zoroastrisme vit le jour au VIIème siècle av. J.-C. et se développa progressivement en Perse avant d'être adopté par les rois sassanides, au IIIème siècle, en qualité de religion officielle du pays. La Perse



▲ *Bas-reliefs du mont Ernân - Photo: Mehrdâd Bathâee*



▲ *Les racines de vieux cyprès d'Abarkouh, âgé de 4500 ans*

est ainsi restée longtemps zoroastrienne. Cependant, une nouvelle religion s'est imposée avec l'arrivée des Arabes en territoire perse. Malgré de vastes mouvements de conversions, certains zoroastriens conservèrent leur religion. Yazd, du fait de sa place, devint un des centres du zoroastrisme iranien après la venue de l'islam.

A l'époque mède, elle fut une citadelle lointaine placée sur la voie d'accès d'une route principale qui s'étendait de Rey au Khorâssân. Elle jouissait d'une grande importance commerciale. Sous les Achéménides, elle se distinguait de la majorité des villes par la qualité de son réseau routier, sa voirie urbaine, son système postal et ses estafettes.

Quant à l'organisation urbaine de la province, elle était surtout centrée autour des villes comme Mehriz, Fahraj, Yazd, Meybod, Rastâgh et Ardakân, là où la condition météorologique était plus propice, de manière générale, à l'agriculture. A l'époque sassanide, comme on vient de le signaler, Yazd était la région la plus vaste de la contrée d'Estakhr et englobait à son tour les autres petites villes dont Katheh (ville de Yazd), Nâ'in, Meybod et Fahraj.

Parallèlement à la conquête arabe de la Perse à compter du VIIème siècle, des tribus arabes, notamment celles des Bani Tamim et Bani Amer s'introduisirent en Perse et s'installèrent entre autre dans la région, reconnue désormais comme «quartier des Arabes». Au Xème et XIème siècles, les Bouyides et les Alavides se réunirent majoritairement dans cette province. Avec l'arrivée au pouvoir des Kâkouyides, ils entreprirent un grand nombre de travaux de construction et de réparation, et fondèrent ainsi des

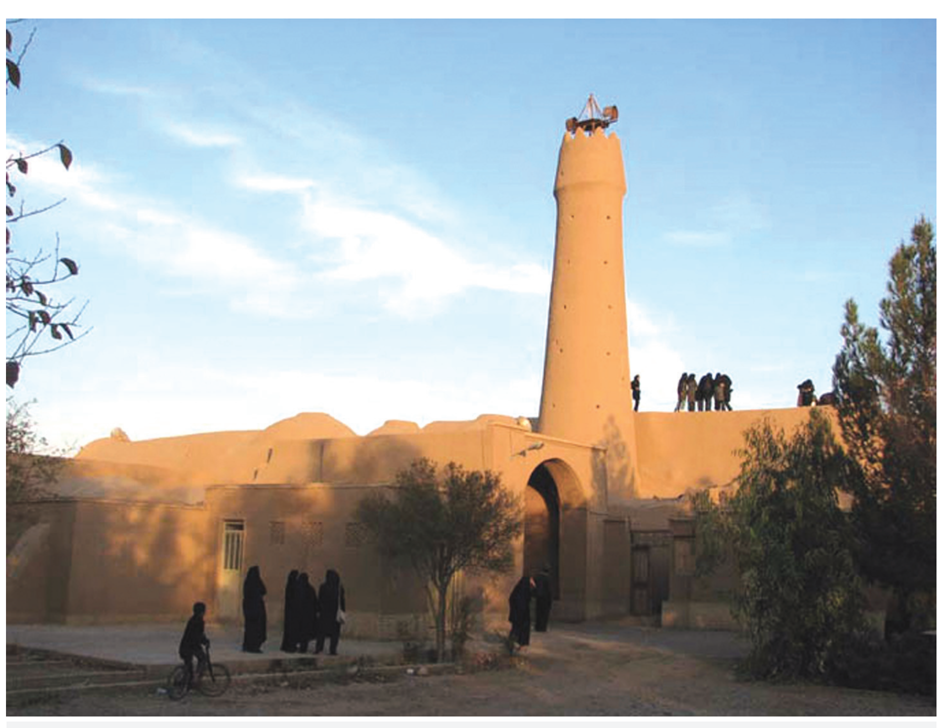
mosquées, des écoles, des citernes souterraines et de grandes glacières. L'un des personnages historiques bénévole qui dédia une bonne somme à la rénovation urbaine de la province fut Amir-'Ali Kâlidjâr. On construisit, selon ses instructions, une école sur laquelle on emboita un dôme destiné à y recevoir sa dépouille après sa mort (aujourd'hui, l'Ecole aux deux tours). Il fit également bâtir une Grande Mosquée et y ajouta un minaret, conformément au souhait de son épouse (il faut noter que ce fut le premier minaret construit à Yazd et que jusqu'alors les mosquées de la province ne possédaient pas de minaret). Après le règne de Amir-'Ali, son frère 'Alâ-od-Dowleh, fut nommé par Malek Shâh le Seldjoukide à la tête de la province. Ce dernier ordonna la construction d'une énorme tranchée tout autour de la région, des tours de fortification et quatre grands portails de fer sur lesquels on grava le nom de ses quatre grands Emirs. Il faut d'ailleurs ajouter que ce fut 'Alâ-od-Dowleh, comme nous l'avons évoqué plus haut, qui surnomma la ville «Dâr-ol-'Ebâd» (lieu de prière) puisque Yazd représentait pour lui un lieu de recueillement et de spiritualité.

Avec la prise du pouvoir par les Saffârides, Yazd et le Sistân tombèrent aux mains de Yaghoub Leith Saffâride. Plus tard, entre 1141 et 1319, ce furent des familles d'Atâbegs qui se chargèrent de régir la région. Ces derniers furent à l'origine des gouverneurs du Deylam, autrement dit les descendants de Vardân Zournâm, lui-même ayant appartenu à la famille des Kâkouyides. Ainsi, après leur arrivée au pouvoir, ils prirent en main la ville de Yazd, d'Abar-Kouh et des alentours pendant des siècles. Ils entreprirent également de grands travaux urbains, notamment la construction d'une grande place dans la partie centrale de Yazd et l'agrandissement de la province à partir des frontières définies par les Kâkouyides. Ce fut à l'époque des Atâbegs, plus précisément en 1272, que Marco Polo, marchand vénitien, visita Yazd. Il fut impressionné par l'industrie du tissage de la soie à Yazd, surtout par un type de soie *yazdi* connu à l'époque pour sa finesse et sa belle qualité. Dans ses écrits, celui-ci évoqua ainsi la ville de Yazd: «*Yazd est une bonne et noble ville. On y effectue un grand nombre de commerces. On y tisse une certaine soie appelée* yazdi *que l'on exporte et vend aux quatre coins du monde.*»[1]

Aux Atâbegs succédèrent au XIVe siècle les Muzzafarides, descendants de Sharaf-od-Din Mozaffar, dont le fils Mohammad, gouverneur de Yazd, fut le premier du règne. Ainsi, après la période de chaos qui suivit la mort du roi Atâbeg, il profita de l'occasion pour conquérir la Perse méridionale. Néanmoins, leur règne ne se prolongea pas au-delà de trois



▲ *Forteresse de Nârin à Meybod*



▲ *La grande mosquée de Fahraj, village situé à 30 km de Yazd*

générations, s'achevant par la conquête de Tamerlan en 1383. On se souvient de cette période comme d'une époque de prospérité pour Yazd, une période de grand élan urbain dont des exemples de réalisations architecturales, notamment des mosquées et des écoles, nous sont parvenus.

Ce fut à l'époque des Atâbegs, plus précisément en 1272, que Marco Polo, marchand vénitien, visita Yazd. Il fut impressionné par l'industrie du tissage de la soie à Yazd, surtout par un type de soie *yazdi* connu à l'époque pour sa finesse et sa belle qualité.

Après la mort d'Abou Saïd, maître de la dynastie ilkhanide, l'Iran ne fut plus contrôlé par aucun pouvoir, ce qui prépara le terrain à la conquête de Tamerlan. Les parties centrale et occidentale de l'Asie, y compris l'Iran, tombèrent sous son joug, notamment les régions méridionales du pays. Tout au long du XIVe siècle, comme on vient de l'évoquer, Yazd vécut une part des beaux jours de son histoire. La province se développa au niveau urbain, social et économique. On construisit de nombreux caravansérails, observatoires et bazars, rares dans les autres provinces. Cependant l'agriculture se retrouvait face à un problème de taille: la sécheresse. Ce fut seulement en creusant des canaux souterrains (*qanâts*) et en emmagasinant de l'eau dans des citernes et des puits que l'on parvint à surmonter ce problème. Compte tenu des conditions climatiques, on cultiva des produits plus résistants à la chaleur comme l'orge, le millet, la figue, le raisin, la grenade et la garance. La ville se développa à tel point que même les grands voyageurs de l'histoire à l'exemple de Hamdollâh Mostowfi (1281-1349) et Rashid al-Din (1247-

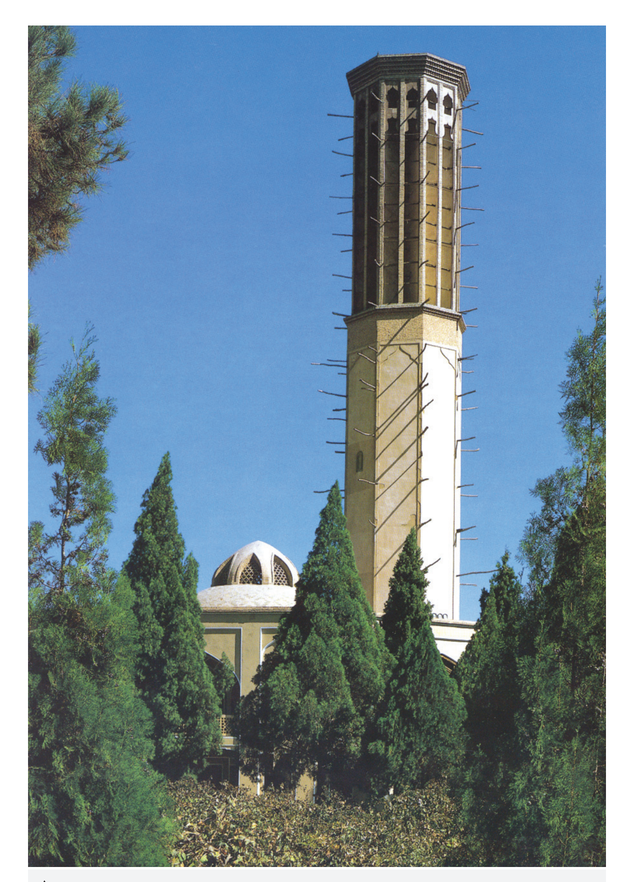
1318) firent l'apologie de ce savoir-faire agricole.

Vers la fin du XIVe siècle et tout au long du XVe siècle, l'Iran ainsi que l'est de l'Anatolie, l'Arménie et l'Azerbaïdjan iranien furent gouvernés par deux fédérations tribales d'origine turcomane, les Qara Qoyunlu et les Aq Qoyunlu (signifiant littéralement "moutons noirs" et "moutons blancs" en turcoman). Durant cette période, la situation de la région se détériora, à cause, une fois de plus, des mauvaises conditions climatiques, de la sècheresse, des fréquentes famines et des inondations dévastatrices du sud de l'Iran, notamment dans la province de Yazd.

A partir du XVIe siècle, l'histoire de l'Iran subit de grands bouleversements. Après mille ans de dépendance, l'Iran devint finalement autonome et parvint à s'affranchir du pouvoir étranger avec l'avènement d'une dynastie forte, militante et chiite d'origine soufie, les Safavides. Fondée par Shâh Esmâ'il Ier, la dynastie safavide convertit l'ensemble de l'Iran au chiisme duodécimain pour contrer les Ottomans sunnites. L'apogée du règne safavide fut atteinte sous Shâh 'Abbâs le Grand qui consolida la position du pays et réinvestit les territoires précédemment occupés par les adversaires. Cette période est marquée par l'épanouissement culturel, commercial et politique du pays. De ce fait, Yazd, grande productrice de soieries et d'étoffes précieuses, retrouva de nouveau une position prépondérante dans l'économie de l'Iran. A Yazd, compte tenu de l'émergence industrielle de la ville, les Safavides s'attelèrent à la construction de monuments religieux tels que la Mosquée de Shâh Tahmâsb (1514-1576) et celle de Shâh Vali.

Le XVIIIe siècle correspond en Iran au règne des Zand entre 1750 et 1794. Le fondateur de la dynastie, Karim Khân Zand fut, selon les dires, un homme juste et équitable. Il adopta le nom de Vakil-ol-Roâyâ (représentant du peuple) et entreprit d'améliorer la situation économique du pays en adoptant une politique plus ouverte vis-à-vis de l'étranger. Passionné d'art, il développa les écoles artistiques, notamment de peinture. C'est la raison pour laquelle, en dépit sa courte période de règne, l'art zand devint un courant artistique à part entière. Ce fut à cette époque que les Anglais commencèrent à s'installer en Iran, notamment avec la fondation de la Compagnie anglaise des Indes Orientales à Boushehr. John Perry, commerçant de renom et membre de la Compagnie écrit ainsi, à propos de Karim Khân: «*Karim Khân était un homme populaire, égalitariste et en avance sur son temps, qui engagea l'Iran sur la voie du commerce international, et redonna la paix aux Iraniens.*»[2]

Karim Khân accordait une importance particulière à Yazd, à tel point qu'il consentit à y séjourner provisoirement, dans le jardin de Dowlat-Abâd appartenant à Mohammad Taghi Khân Yazdi. Au moment de l'invasion afghane, les habitants de Yazd (*Yazdis*) combattirent avec bravoure les forces de Mahmoud l'Afghan. Celui-ci, désespéré, abandonna Yazd et se dirigea vers Ispahan avec ses troupes. Ensuite, Ashraf l'Afghan lutta contre les Yazdis pendant quatre ans et cette fois, il triompha avec ruse, après quoi il ordonna de massacrer un grand nombre



▲ *Jardin de Dowlat-Abâd appartenant à Mohammad Taghi Khân Yazdi*



▲ *Caravansérail de Zein-od Din, époque safavide*

d'habitants de la région.

Après la mort de Mohammad Karim Khân Zand, Aghâ Mohammad Khân, eunuque châtré par celui-ci, se révolta contre le pouvoir zand et élimina ses adversaires, notamment Lotf 'Ali Khân Zand, le dernier des rois Zand, et prit en main le pouvoir dans le pays en 1786. Ainsi, il fonda la dynastie qâdjâre qui perdura jusqu'en 1925. Cette période coïncida avec la modernisation du pays, les réformes fiscales et commerciales effectuées notamment par Nâsseredin Shâh. Les changements fondamentaux de l'Iran aboutirent finalement en 1906 à la Révolution Constitutionnelle pendant laquelle la population de Yazd joua un grand rôle au sein des groupes nationaux-religieux. Parmi ces Yazdis, on peut citer les noms de Mollâ 'Abdolkarim Hâ'eri (premier représentant des habitants de Yazd à l'assemblée nationale) et Seyyed Abolghâssem Fâzeli qui purent se distinguer. Après cet évènement majeur, Yazd tomba sous l'emprise de gouverneurs despotes comme Mo'azam-o- Saltaneh Kâshâni et Za'im-ol Dowleh, et fut par conséquent réduit à payer de lourdes taxes, ce qui entraîna de fortes contestations de la part des gens. Les insurrections continuèrent en parallèle à Téhéran, et ne diminuèrent qu'au moment



▲ *Ecole Ziyâ'ieh (la prison d'Eskandar) fondée par Sharaf-od-Din 'Ali Razi au XIIIe siècle, ville de Yazd*

où l'Etat central décida de plier devant leurs demandes.

Durant la première Guerre Mondiale, les démocrates de Yazd accueillirent des Allemands. Cela ne plut pas aux Anglais qui s'y étaient installés depuis le XVIIIe siècle. La situation s'aggrava quand le peuple, dirigé par les démocrates, pilla la Banque Impériale de Yazd. La mauvaise situation politique perdura au détriment des Qâdjârs, jusqu'à leur retraite au profit du chef de la dernière dynastie iranienne Rezâ Khân Sardâr Sepâh, fondateur, avec l'aide des Anglais, de la dynastie Pahlavi. Dès son arrivée au pouvoir, celui-ci entreprit de grands travaux d'infrastructure, et aussi des réformes d'ordre politique, social et éducatif. Parmi ces grandes réformes, certaines suscitèrent le mécontentement général, notamment la loi de l'interdiction du port du voile en 1935. Les habitants de Yazd furent parmi les plus ardents à défendre le port du voile et manifestèrent à plusieurs reprises pour révoquer cette loi. Les mêmes émeutes continuèrent sous Mohammad Rezâ Shâh, mais cette fois-ci avec d'autres revendications qui aboutirent à la Révolution islamique de 1979. Durant cette période, Yazd fit partie des villes les plus actives. Après la Révolution, Yazd a continué à défendre les valeurs républicaines et de nombreux personnages politiques majeurs de ces trente dernières années sont originaires de cette province.

Aujourd'hui, la ville est considérée comme un lieu potentiellement touristique, avec une richesse historique et artistique extraordinaire mais relativement pauvre en touristes. Pourtant, son artisanat est toujours reconnu pour ses textiles, principalement des tapis, et sa cuisine pour plusieurs délicieuses pâtisseries et autres douceurs. La belle architecture en argile adaptée à son milieu extrême, les maisons traditionnelles en pisé, les hautes tours du silence, les célèbres *bâdguirs* (tours du vent) en briques, les canaux souterrains ou *qanâts* creusés et entretenus par l'homme pendant des siècles, de grandes glacières (*yakhtchâl*) en pisé de plus de 30 mètres de haut et d'autres particularités uniques de cette belle région désertique méritent d'être connus à travers le monde, visités et surtout (faut-il le rappeler?) bien entretenus par les responsables. ■



▲ Yakhtchâl *de Barzan, Abarkouh*

1. Marco Polo, trad. de Marsden revue, *The Travels of Marco Polo the venetian*, éd. London George Bell & Sons.
2. Perry, John, *Makers of the Muslim World Series -Karim Khan Zand*, éd. Oneworld, octobre 2006.

Bibliographie:

-Ja'fari, Ja'far ibn-e Mohammad, trad. Arshâr, Iradj, *Târikh-e Yazd* (L'histoire de Yazd), éd. Elmi va Farhangi, Téhéran, 2011 (4ème éd.).
-Mahdavi, Asghar; Arshâr, Iradj, *Yazd dar asnâd Amin o-Zarb (*Yazd dans les documents d'Amin o-Zarb), éd. Iran Zamin, Téhéran, 2001.
-Ringgenberg, Patrick*, Guide culturel de l'Iran*, éd. Rozaneh, Téhéran, 2005.

Survol de quelques attractions historiques et architecturales de la province de Yazd

Arefeh Hedjâzi



▲ *Des arbustes de gaz ont été plantés autour de Yazd pour la protegée des tempêtes de sable*

La province de Yazd est l'un des plus anciens bastions de l'iranité et de l'histoire plurimillénaire de l'Iran. C'est pourquoi elle en est devenue une vitrine, une exposition en adobe, où les millénaires passés déploient dans les méandres ocre de ses villes leurs fastes et leurs mystères. Ces territoires d'histoire iranienne ne sont pas rares et le pays entier est «un trésor d'archéologie», cependant, peu de régions désertiques pourraient faire le lien entre le passé et le présent de l'Iran. Il n'y a pas peu de déserts magiques où le passé est à redécouvrir, à explorer à quelques mètres sous le sable, attendant les fouilles pour que l'on puisse reconstituer avec patience les premiers pas de l'humain sur cette terre, mais parmi ces déserts, rares sont ceux qui pourraient, comme Yazd, prouver qu'ils n'ont jamais perdu le sens de la continuité historique, qui caractérise aussi bien cette province.

Cette terre ancienne était connue jusqu'à il y a quelques siècles, - ou décennies ?- sous le titre de *Dâr-ol-ebâd-e moslemin* (Terre de prière des pieux). Ce titre lui avait été accordé par le bouyide 'Alâ-od-Dowleh au XIe siècle. Aujourd'hui, avec ses innombrables trésors antiques et historiques, elle

ouvre ses portes au voyageur, qui se trouvera soudain projeté dans le Temps. Dans les vieux livres d'histoire, plus proches du merveilleux que de la précision scientifique, des légendes sont citées à propos des villes de Yazd: Meybod aurait été bâtie par le prophète Salomon, Yazd par le roi mythologique démoniaque Zahâk ou alors par le conquérant Alexandre, Abarkouh par le prophète Abraham... Ces légendes suffisent à démontrer l'ancienneté de la province et de ses cultures. Aussi poétique, mais plus sérieux est l'ensemble des ouvrages architecturaux de Yazd, innombrables joyaux d'architecture antique désertique, qui suffit pour prouver ce passé riche et historique.

Des objets tels que des ustensiles primitifs en pierre retrouvés dans la vallée de Shirkouh, les gravures et les dessins retrouvés sur les pierres de la montagne Arnân, les poteries retrouvées dans la citadelle Nârin de Meybod, qui date de la période élamite, les grottes et cavernes de troglodytes de la province montrent tous l'urbanisme plurimillénaire de Yazd. Cet urbanisme s'est particulièrement concentré dans les quatre centres de Mehriz et Fahraj, Yazd, Rastâgh, Meybod et Ardakân.

La province de Yazd est aussi célèbre du fait de ses particularités culturelles. Du point de vue des comportements culturels ethnologiques, elle est au cœur d'une multiplicité culturelle et religieuse remarquable. On peut notamment citer l'existence des importantes communautés zoroastrienne ou juive de cette province, pourtant bastion conservateur de l'islam chiite duodécimain, toutes deux y bénéficiant d'un long passé. Les zoroastriens y ont ainsi hérité d'une longue lignée de traditions dont le spectacle fait l'enchantement des visiteurs iraniens ou étrangers.

Des vallées vertes, des régions froides, des sources, des monts et hauteurs, de nombreuses grottes, une faune et flore variées, et surtout le désert lui-même font de la province de Yazd une région naturellement diversifiée et surprenante.



▲ *La plus ancienne mosquée d'Iran, village de Fahraj*



▲ *Fahraj vue depuis le dôme de la Grande Mosquée - Photo: Saeed Ali Ahmadi*

Quant à l'installation de l'homme, elle remonterait au moins à cinq millénaires, à tel point que durant la période mythique *pishdâdi* (pré-antique), lors de la migration des tribus iraniennes depuis Balkh jusqu'en Fars actuel, ce territoire de Yazd, déjà urbanisé, fut surnommé "Yazdân" (divin) et devint dès lors un lieu de retraite, de pèlerinage et de prières.

Quant à l'installation de l'homme, elle remonterait au moins à cinq millénaires, à tel point que durant la période mythique *pishdâdi* (pré-antique), lors de la migration des tribus iraniennes depuis Balkh jusqu'en Fars actuel, ce territoire de Yazd, déjà urbanisé, fut surnommé "Yazdân" (divin) et devint dès lors un lieu de retraite, de pèlerinage et de prières. Parmi les plus importants lieux d'habitations humaines, on peut signaler les villes et régions de Mehrpâdin (actuelle Mehriz), Pahreh (actuelle Fahraj), Khormish, Adar (actuelle Ardakân), Shavâz, Ghalâ'e Moubadân (littéralement «citadelles des Mages»), près de l'actuelle ville de Meybod), Toranj, Aghdâ', Ashkzar. La ville de Yazd elle-même, étant considérée comme une entité sacrée, était d'une sacralité supérieure à tous les endroits cités.

Le nombre et la richesse des vestiges antiques et historiques de la province rend impossible un survol intégral, même

minime. Nous nous contenterons, dans cet article, de présenter, le plus brièvement possible, quelques uns des endroits à ne pas manquer de visiter de la province de Yazd.

L'héritage culturel et touristique du département d'Abarkouh (Abarghou)

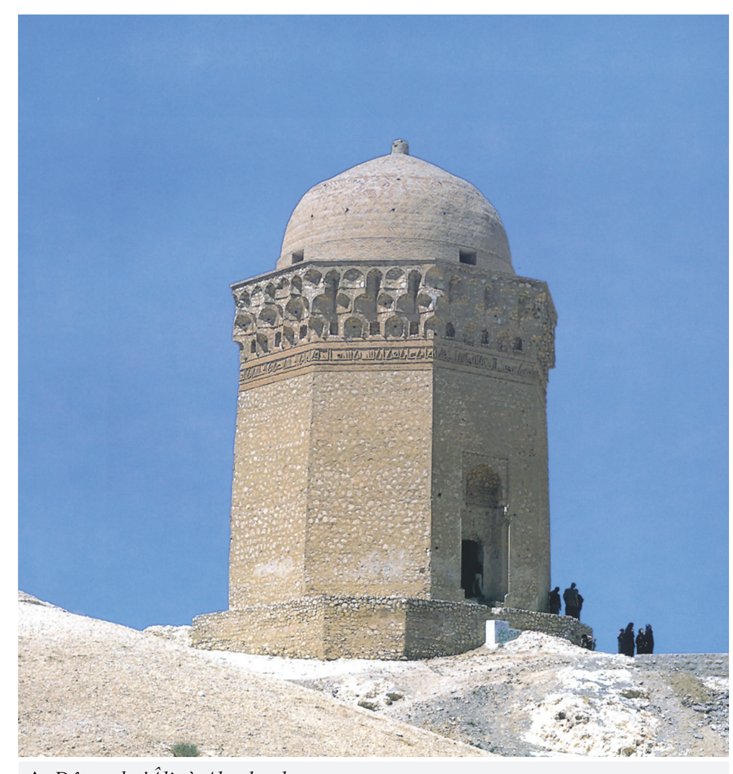
Avec une superficie de 5641 km² et une population de plus de 41 000 personnes, le département d'Abarkouh est situé à 140 km à l'ouest de Yazd. Le chef-lieu de ce département est la ville d'Abarkou, s'étendant sur 6 km, dont la plupart des habitants se consacrent à l'agriculture. Abarkouh était autrefois une grande bourgade située sur le trajet des caravanes de la Route de la Soie et bénéficiait alors d'une grande importance. Le nom de cette ville a été cité dans les sources antiques et islamiques sous plusieurs formes différentes: «Abarghou», «Abarghouyeh», «Barghouh» et «Darkouh».

Pas très loin d'Abarkouh, il existe des collines noires surnommées «les collines de cendres». La tradition locale veut que ce soit en cet emplacement que le brasier destiné à brûler le prophète Abraham ait été allumé. Une autre légende penche pour le brasier par lequel dut passer le mythique Siâvash pour prouver son innocence. Bien qu'il s'agisse de légendes, le vieil arbre d'Abarkou, du haut de ses cinq mille ans, témoigne de la continuité historique presque légendaire de la civilisation humaine dans cette région.

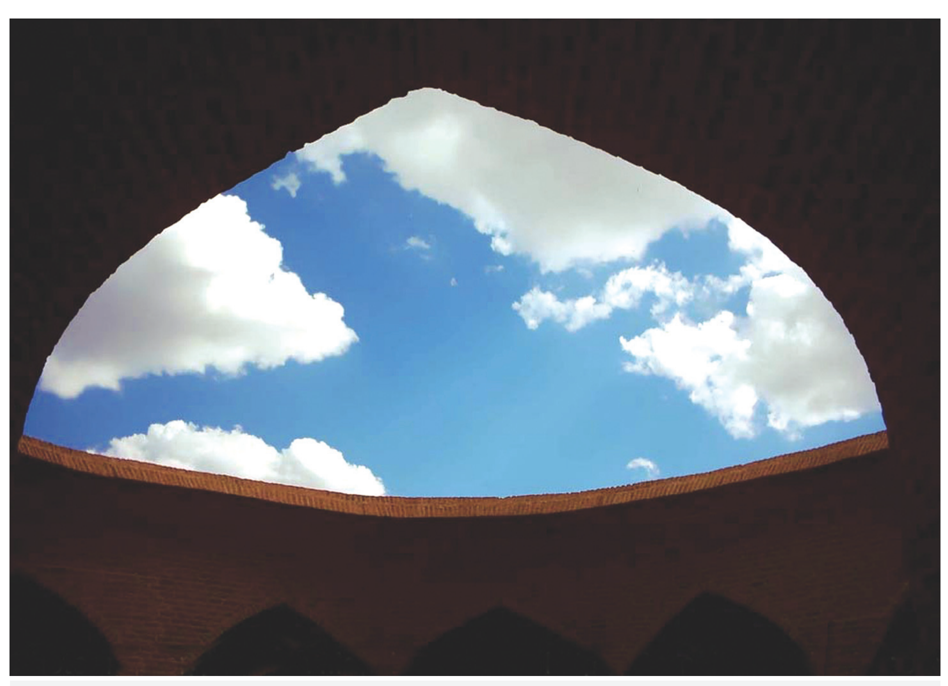
Parmi les lieux à visiter à Abarkouh, nous pouvons citer le Dôme d'Aali, l'Emâmzâdeh Ahmad Ibn Ja'far, les minarets de la mosquée Nezâmieh, le mausolée du soufi Pir Hamzeh Sabz Poush, le mausolée de Hassan Ben Keykhosrow, les dômes Seydoun et Gol-Sorkhi, la mosquée Hâji Kâmel, la mosquée Biroun ou mosquée de l'Imâm Rezâ, Parishk ou Pir-e Sedgh, les glacières de la période qâdjâre, le mausolée de Bibi Sârâ Khâtoun, les étranges bâtisses du mont Soffeh, les *bâdguirs*, et surtout les vieux et antiques quartiers de la ville et des alentours: Dar Ghal'eh (=littéralement «dans le château»), Banâdân, Safâiyeh, Jahânestân, Darvâzeh Mirân, Tâvous, le bazar, Khâjou, etc.

Héritage culturel et touristique du département d'Ardakân

Le département d'Ardakân, avec une superficie de plus de 23 000 km², situé à une altitude moyenne de 1300 mètres au dessus du niveau de la mer, est à 60 km au nord ouest de Yazd et en bordure du désert de Lout. 61 800 personnes y vivent. Il est dit qu'au XIIIe siècle, la ville d'Ardakân, chef-lieu du département, a



▲ *Dôme de 'Âli à Abarkouh*



▲ *L'observatoire de Kharânagh - Photo: Mostafâ Meraji*

été fondée à l'emplacement du bourg de Zardak (la plus ancienne bourgade du département). Ce département comprend les trois régions de Markazi, Kharânagh et Aghdâ, chacune de ces régions étant un réservoir archéologique et historique.

En raison de l'existence de nombreux vergers et palmeraies dans la région, les artisanats en relation avec les produits secondaires de la datte sont nombreux. Ce qui attire le plus l'attention vers cette région est la simplicité de la vie des habitants. Les oasis, les vergers, la dureté de la vie y sont les images fidèles d'une existence consacrée au désert.

Le lieu le plus élevé du département est le mont Mil et le lieu le moins élevé, le désert de Siâhkouh. Le climat d'Ardakân est plus ou moins désertique. La rareté des précipitations, le taux important d'évaporation, la désertification et les sables mouvants sont parmi les particularités naturelles de la région. La majorité des habitants sont cultivateurs.

Parmi les endroits à voir d'Ardakân, nous pouvons notamment citer la Grande Mosquée d'Ardakân, la mosquée Zirdeh, le *tekkieh* du Bâzâr-e Now, l'Emâmzâdeh Mir Seyyed Mohammad, le Musée d'Anthropologie, Tchâhâr-sough, la glacière et l'*âbanbâr*[1] Dorâh, l'*âbanbâr* de la Citadelle, la fameuse pierre tombale du soufi Mollâ Aref, ainsi que les lieux de culte zoroastriens, à ne pas manquer: Pirshâh Eshtâdâ Yazd, Pirshâh Mehr Izad, Pirshâh Morâd, Pirshâh Fereydoun, Pir Harisht, Pir-e Sabz de Tchak Tchak, le temple de Pârsbânou, etc.

Héritage culturel et touristique du département de Bâfgh et Behâbâd

Ce département rural, dont les villes importantes sont Bâfgh et Behâbâd, est situé à 120 km au sud-est de Yazd, à une altitude moyenne de 927 mètres au-dessus

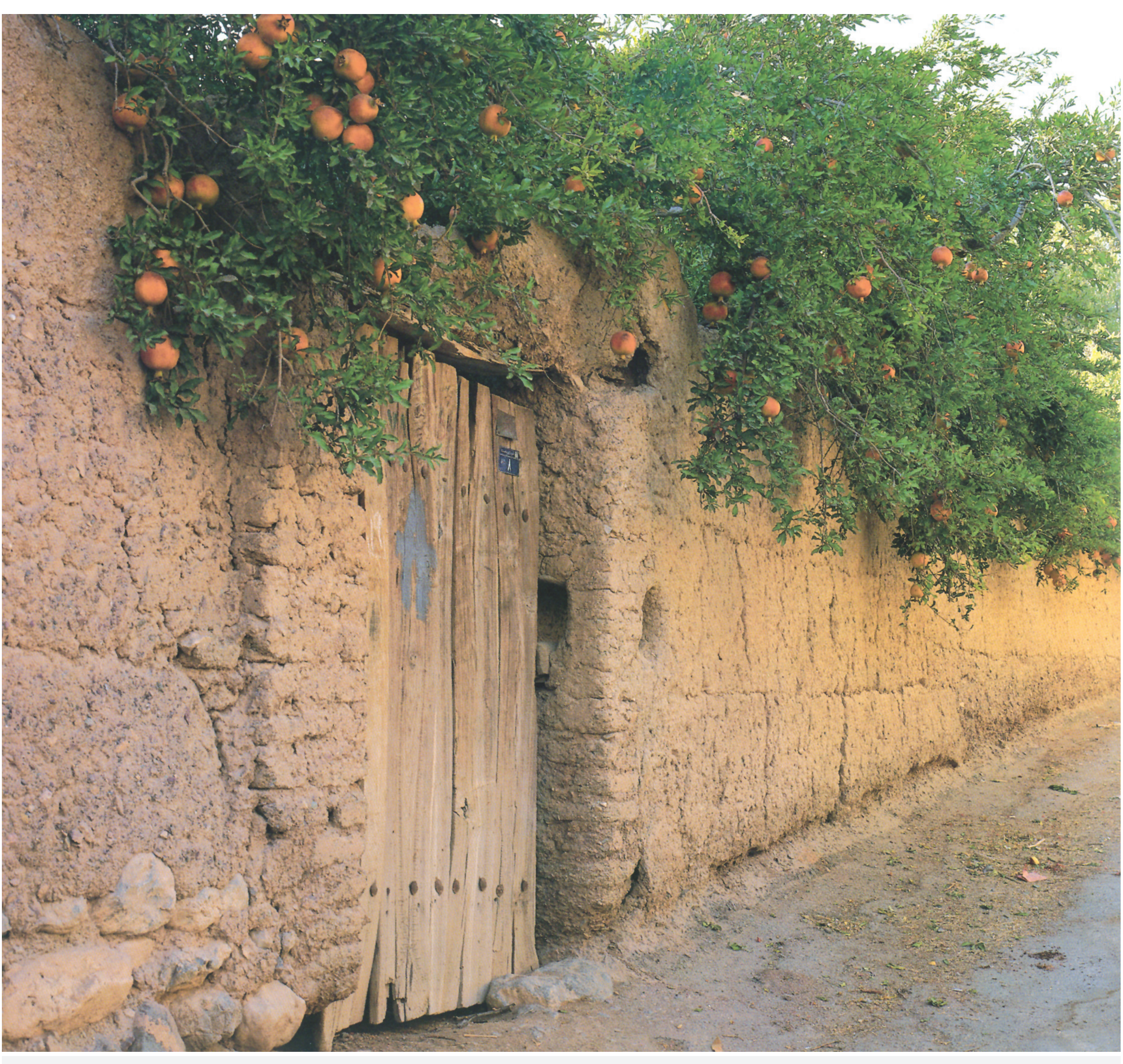
du niveau de la mer. Il s'étend sur une superficie de 15 298 km², avec une population d'environ 42 000 habitants.

En raison de l'existence de nombreux vergers et palmeraies dans la région, les artisanats en relation avec les produits secondaires de la datte sont nombreux. D'autre part, l'existence de mines variées, riches et nombreuses attire de plus en plus les investissements, ainsi le département voit depuis moins de deux décennies l'essor de l'économie dans la région. Ce qui attire le plus l'attention vers cette région est la simplicité de la vie des habitants. Les oasis, les vergers, la dureté de la vie y sont les images fidèles d'une existence consacrée au désert.

Les principaux lieux à visiter de ce département sont l'Emâmzâdeh 'Abdollâh Ibn Moussâ, la Grande Mosquée (datant du XVIIe siècle), la mosquée Sarestakhr, la mosquée Hâdj Hossein, la mosquée Fâtemieh de Bâfgh, etc.

Héritage culturel et touristique du département de Taft

Le département de Taft, avec une superficie de



▲ *Grenadiers, Meybod*

6000 km, est situé à 18 km au sud ouest de Yazd. Il est l'une des rares régions de la province à être doté d'un climat plus doux et relativement agréable. La ville de Taft s'étend sur une superficie de 15 km², couverte pour l'essentiel de parcs et d'espaces verts, en particulier dans les vieux quartiers. Cette structure quartier-espace vert ou maison-espace vert est caractéristique en particulier de la vieille ville. Le mont Shirkouh, avec ses 4075 mètres, surplombe Taft.

65% de la population de Taft sont des cultivateurs. L'eau de Taft a toujours été signalée dans l'histoire de la province pour sa qualité et son goût. Aujourd'hui encore, une avenue à Yazd est nommée «Eau de Taft» démontrant la pureté et l'abondance de l'eau dans cette ville, qui détonne dans cette province désertique. Le département de Taft est un centre important de sériciculture et de production de grenades, exportées internationalement.

Parmi les endroits à visiter de Taft, on peut notamment citer les *âbanbâr* Sardeh et Berseh, le tombeau de Safi Gholi Beyg, la *hosseinyeh* de Shâh Vali, la forteresse Garmsir, la Mosquée et la *hosseinyeh* de Garmsir, le mausolée de Pir Morâd Tourânposht, le mausolée de Tchehel Dokhtarân Tourânposht, la forteresse Shavâz, et bien d'autres lieux et monuments historiques et architecturaux à visiter. Nous présenterons ici en



▲ Abânbâr *de Taft*

exemple la forteresse Tourânposht.

La forteresse Tourânposht

Cette citadelle a été bâtie en l'an 857 par le fils d'Ibn Abi Tâher Tourânposht. Construite sur une hauteur dans la montagne Kouh Rouyeh, elle est tournée vers la plaine et bénéficie d'un très vaste panorama, permettant de surveiller la région sur une large étendue. C'est d'ailleurs pour cette vue imprenable que la citadelle voisine de Tâghestân, située sur une hauteur différente de cette même montagne, lui était soumise. Cet emplacement farouche, ainsi que l'ancienneté de cette citadelle du désert, lui ont donné au fil du temps toute une histoire mythique de hauts faits et de légendes. Ainsi, la citadelle de Tourânposht, peut-être plus encore que les nombreuses citadelles du désert, est aujourd'hui une forteresse quasi-mythique. Cependant, à l'origine, sa fonction était uniquement de défendre le village de Tourânposht, en contrebas, d'attaques venant essentiellement, - étonnamment – de l'ouest, c'est-à-dire du Fârs. D'ailleurs, elle avait été bâtie à une telle altitude simplement pour pallier à son éloignement des centres urbains importants.

Sa position géographique - tournée vers l'ouest -, justifie d'ailleurs poétiquement son étymologie pour l'archéologue amateur, puisque Tourân, l'ennemi mythique de l'Irân, était à l'est. La citadelle se nommant Tourânposht, elle est celle «qui tourne le dos à Tourân»[2].

Architecturalement, l'usage à grande échelle de matériaux rocheux est une caractéristique unique dans la région de cette citadelle. Elle se fait également remarquer par le grand nombre de pièces qu'elle comporte. Ces chambres étaient réservées aux familles villageoises qui venaient se réfugier dans la forteresse au moment des attaques. Chacune de ces pièces (*hojreh*) était assez grande pour



▲ *La montagne d'Oghâb (*Oghâb Kouh*), Taft*

> La citadelle de Tourânposht, peut-être plus encore que les nombreuses citadelles du désert, est aujourd'hui une forteresse quasi-mythique. Cependant, à l'origine, sa fonction était uniquement de défendre le village de Tourânposht, en contrebas, d'attaques venant essentiellement, - étonnamment – de l'ouest, c'est-à-dire du Fârs.



▲ *Source de la rivière Harât à Khâtam*

contenir une famille entière. Elle était meublée et contenait aussi des étagères permettant de stocker la nourriture. C'est pourquoi cette citadelle a été classifiée parmi les citadelles défensives et de résistance.

Autre particularité de la forteresse: son immense porte d'entrée en roc, d'une taille de 7,1×7 mètres, construite avec le même roc d'alluvions que celui de la hauteur où la forteresse a été bâtie. Jusqu'à il y a peine quelques mois, cette porte était encore utilisée pour la fermeture de la citadelle.



▲ *La forteresse Tourânposht*

En raison de la richesse archéologique et culturelle de cette région, - notamment avec l'existence de quelques mausolées et lieux de culte musulmans et zoroastriens et cinq citadelles antiques -, l'Organisation du Tourisme s'est investie dans le développement du tourisme dans la région, notamment avec la mise en place de tours guidés d'un jour, partant de Yazd.

Héritage culturel et touristique du département de Khâtam

D'une superficie de 7931 km² et d'une population d'environ 30 000 personnes, le département de Khâtam est une subdivision étatique récente, créée avec la fusion des deux départements de Harât et Marvast en 2003. Du fait des importantes réserves d'eau qu'il possède, il est le centre principal d'agriculture et d'élevage de la province. Voisin de la verte région de Bavânât, il voit ainsi la rivière Bavânât le traverser.

Le climat de Khâtam est désertique et semi-désertique, et la plus grande partie du département est couverte de forêts adaptées au climat. Parmi elles, on peut citer les deux belles forêts de pistachiers sauvages Bâgh-e Shâdi et celles d'amandiers des montagnes de Tchenâr-e Nâz.

Les artisanats manuels y sont également notables. On peut citer entre autres la tapisserie, le tissage de *guiveh,* le tissage de kilim, le tissage de *djavâl*, etc.[3]

De plus, en raison de l'abondance de l'eau dans la région, la faune et la flore sont diversifiées. On peut notamment trouver l'oiseau rare et superbe *houbreh*

dans ce département.

Quant à la diversité culturelle, ce département avoisinant Abarkouh et Mehriz par le nord, la province de Fars par l'ouest et le sud-ouest et la province de Kermân par l'est, est ainsi doté d'une grande diversité culturelle. Cette diversité est d'ailleurs en expansion, puisque le développement de la région et les attraits des conditions de travail y ont provoqué une migration rurale. Ainsi, la culture du département est un mélange des cultures yazdi, fârs et kermâni. Par exemple, l'accent et le dialecte des habitants est un mélange de fârs et de kermâni. Religieusement, la totalité de la population y est chiite duodécimaine.

Le département de Khâtam est souvent nommé «le joyau de l'histoire de Yazd» en raison de sa longévité historique, qui est à souligner, même dans cette province plurimillénaire. Les deux villes les plus importantes du département, Marvast et Harât, qui est le chef-lieu, ont été visiblement habitées depuis l'époque de la migration aryenne dans la région (entre le 7e et le 4e millénaire av. J.-C.). Durant le dernier millénaire, ces deux villes ont appartenu à la province de Fârs, dont la capitale était la ville d'Estakhr. A l'époque sassanide, cette région avait une grande importance stratégique, du fait qu'elle avoisinait simultanément le Fârs, Kermân et Yazd. Cette importance en fait aujourd'hui une région historiquement et archéologiquement très riche, cela dit, la restauration et la préservation de ses lieux historiques furent délaissées jusqu'au début des années 2000.

Parmi les lieux à visiter dans la région, nous pouvons notamment citer la citadelle Kobrâ, bâtie sur une hauteur de la montagne Sarcheshmeh, à 5 km de la ville de Harât, et qui est le plus grand complexe archéologique de la région, le *ghadamgâh de 'Ali* à 5 km à l'ouest de Harât ou encore l'Emâmzâdeh Pir-e Gheyb avec ses tablettes gravées en écriture cunéiforme à 20 km au sud ouest de Harât (dans la région de Borouyeh). Il faut préciser que de nombreux vestiges archéologiques de Harât ont été détruits en 1986 lors d'une grande inondation. Quant à la région de Marvast, les endroits à ne pas manquer seraient la forteresse de Marvast, le tombeau de Sheikh 'Abdollâh, la citadelle de Mohammad Karim Khân de Harât, et la mosquée Shâh Hossein.

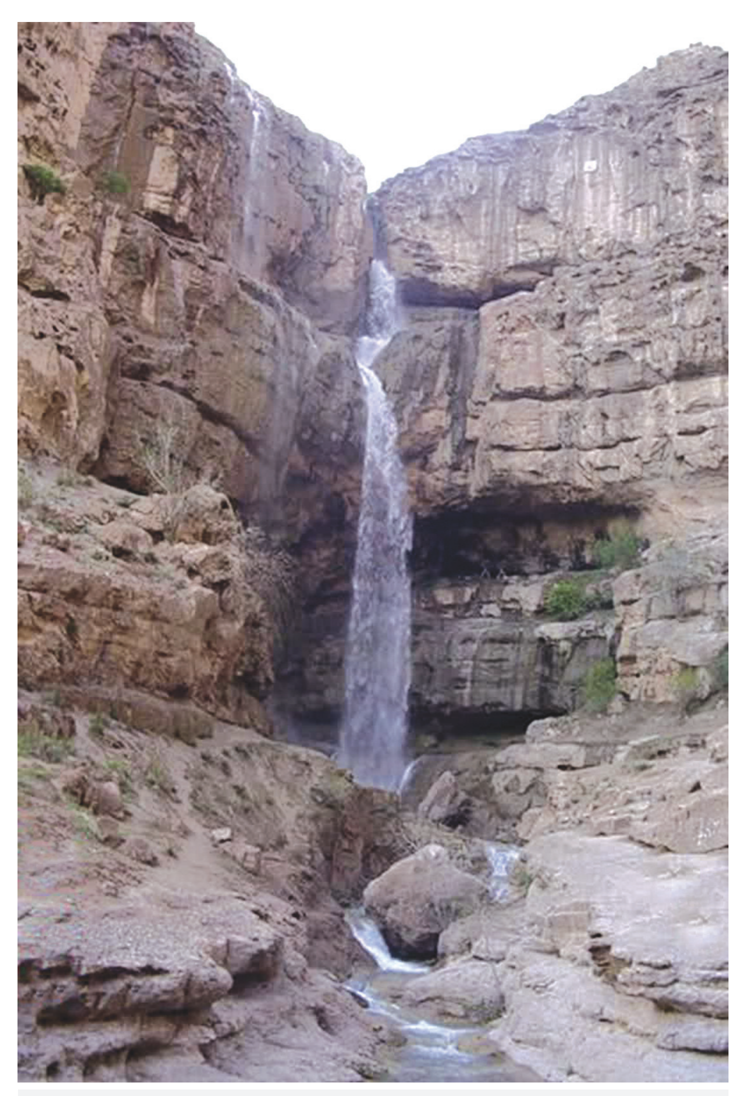
Héritage culturel et touristique du département de Sadough

Le département de Sadough, avec ses 5486 km² et sa population d'environ 35 000 personnes, est situé dans le nord ouest de la province. Son chef-lieu est la ville d'Ashkzar, divisée en deux parties Markazi et Khezr Abâd.

Géographiquement, le département de Sadough se trouve dans la plaine de Yazd-Ardekân. Situé dans le désert, il est ainsi fameux pour ses dunes de sables dorés et mouvants en formes de croissants, résultats de l'érosion éolienne. On pense que ces dunes de sables mouvants ont été



▲ *Citadelle de Marvast à Khâtam*



▲ *Cascade Darregâgân à Taft*

Le département de Khâtam est souvent nommé «le joyau de l'histoire de Yazd» en raison de sa longévité historique, qui est à souligner, même dans cette province plurimillénaire. Les deux villes les plus importantes du département, Marvast et Harât, qui est le chef-lieu, ont été visiblement habitées depuis l'époque de la migration aryenne dans la région.

formées à cause du grand marais de Gâvkhouni au nord.

Cette région est dotée d'un climat désertique et voit toute l'année des tempêtes de sable la traverser. L'eau y est rare et les écarts thermaux importants. La région ne possède ni nappes phréatiques importantes, ni sources ou rivières. C'est pourquoi la végétation y est rare. Cependant, la faune et la flore désertiques y sont remarquables. A noter par exemple, les chacals ou les antilopes du désert.

L'économie de la région est basée en grande partie sur l'agriculture, mais le manque de ressources naturelles a poussé au développement de l'artisanat et récemment, de l'industrie dans la région.

Ashkzar

Le chef-lieu de ce département, Ashkzar, date probablement de l'époque arsacide. Si tel est le cas, c'est donc une ville vieille de plus de deux millénaires. D'autres historiens estiment que cette ville bâtie à l'époque arsacide n'est en réalité que la ville moderne et que l'ancienne Ashkezar, datant de bien avant l'ère arsacide, a disparu dans les sables mouvants. Quoiqu'il en soit, la ville actuelle d'Ashkezar a commencé son développement à l'époque de l'arsacide Ashk fils de Zâl, qui y fit construire le *qanât Kavir,* qui trouve sa source dans le département de Yazd. Ce *qanât* avec un débit particulièrement fourni, permit le développement notable de l'agriculture durant cette période. De plus, on sait également que cette ville a eu une grande importance durant les premiers siècles islamiques, notamment du fait de l'ancienneté des bâtiments officiels et tombeaux de grandes personnalités islamiques et soufies qui s'y trouvent. On peut entre autres citer le *khâneghâh* bâti



▲ *Ancien moulin à eau à Ashkaz - Photo: Mojtabâ Mirdehghân*

par l'un des premiers soufis Sheikh Dâdâ. L'autre *khâneghâh,* beaucoup plus récent, est l'œuvre de l'émir soufi Amir Roknoddin Mohammad Ghâzi et date de 1331.

Dans *L'Histoire moderne de Yazd,* il est écrit qu'Ashkezar a été bâtie par l'arsacide Ashkin Zâl, et que «Ashk» vient de son nom, alors que «Zar» serait le nom de son épouse «Azar», ainsi prononcé dans le dialecte local.

Héritage culturel et touristique du département de Tabas

Avec ses 55 464 km², Tabas est le plus vaste département de la province de Yazd. Il est situé sur le versant ouest des hauteurs Shotori, en bordure du désert de Sel (*Kavir-e Namak*) et du désert de Lout, et avoisine la province du Khorâssân par le nord et l'est. Ce département ne comprend que deux villes et huit bourgs, pour une population d'environ 65 000 personnes. La ville de Tabas, en tant que croisement des voies passant entre Kermân, Fârs, Khorâssân, Ispahan et Yazd, est plus ancienne que la fondation même des premières dynasties iraniennes. Malheureusement, en 1978, un important tremblement de terre, faisant plus de 12 000 victimes, endommagea plus ou moins gravement la majorité des nombreux vestiges archéologiques de la région.

> La ville actuelle d'Ashkezar a commencé son développement à l'époque de l'arsacide Ashk fils de Zâl, qui y fit construire le *qanât Kavir*, qui trouve sa source dans le département de Yazd. Ce *qanât* avec un débit particulièrement fourni, permit le développement notable de l'agriculture durant cette période.

Le climat de Tabas est chaud, sec et

tout à fait désertique, avec une couverture végétale désertique et insignifiante. Cependant, l'agriculture s'y pratique et y est en plein développement, notamment du fait de l'excellente qualité des produits agricoles de la région, à citer: les dattes, les agrumes, le safran, le blé, le coton ou la pistache. L'artisanat le plus important de la région est le tissage de tapis. De plus, cette région est reconnue pour sa richesse minière, notamment en plomb ou charbon. Ces mines démontrent l'existence d'une couverture végétale abondante et de vastes ressources aquatiques dans le passé. Le chef-lieu du département est la nouvelle ville de Tabas, située à 690 mètres au dessus du niveau de la mer. Quant à la vieille ville de Tabas et de nombreux villages l'avoisinant, ils furent rasés lors du tremblement de terre du 16 septembre 1978.

▲ *Tâgh-e Shâh 'Abbâssi, barrage le plus étroit et le plus ancien d'Iran, datant d'environ 700 ans, Tabas*

Malgré la sécheresse du climat, les réserves naturelles sont remarquables par la diversité de leur faune désertique: guépard asiatique, faucons, aigles, vautours asiatiques, nombreuses espèces de reptiles, différentes espèces de corvidés, etc.

On peut particulièrement citer la réserve naturelle protégée de Nâybandân, qui s'étend sur 1 500 000 hectares de montagnes, déserts, plaines de sables et collines rocheuses. Cette réserve dispose aussi d'une variété aquatique remarquable et possède les eaux les plus variées du pays, depuis la plus salée à la plus pure; ainsi qu'une variété d'altitude, allant de 680 mètres à plus de 3000 mètres; une variété thermique remarquable, l'endroit le plus chaud de la réserve étant situé au sud est de la montagne Nâyband (Dig Rostam) et l'endroit le plus frais au nord est de la montagne 'Aliâbâd. Ce parc est la plus grandes réserve naturelle du pays. La fusion de ce parc naturel avec l'autre grand parc naturel, lieu de préservation du guépard asiatique, c'est-à-dire la réserve de Bâfgh pourrait donner jour à une réserve naturelle hors du commun en Iran.

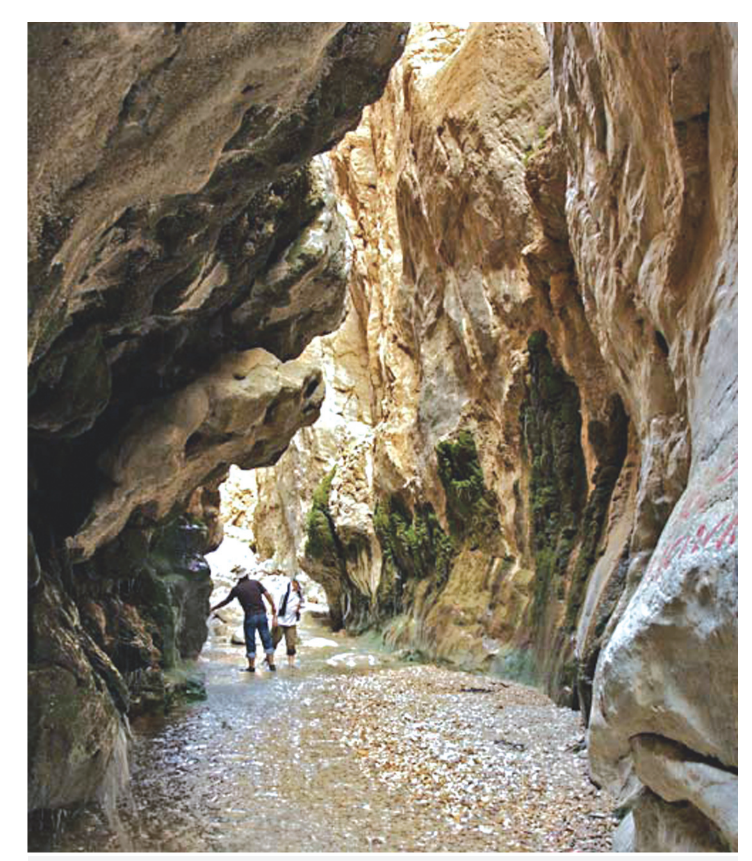
Histoire de Tabas

Les premiers habitants de Tabas étaient des éleveurs qui vécurent d'abord pendant des siècles dans les cavernes et grottes avoisinant les sources et courants d'eau de la région, qui était à l'époque verdoyante. De cette période, il reste aujourd'hui les lits asséchés des rivières mortes et les traces de vie humaine préhistorique dans les grottes de la région.

Beaucoup plus tard, avant et durant la période achéménide, Tabas fut une région

frontalière, sous le contrôle de l'Etat impérial parthe de Khorâssân. A l'époque arsacide, Tabas fut une importante ville militaire, en raison de sa situation géopolitique à l'ouest de l'Empire. A l'époque séleucide, Tabas réussit à échapper à l'occupation et même à la domination culturelle, alors qu'elle continua à servir de base militaire et à payer les impôts militaires. Les choses ne changèrent guère durant la période sassanide, qui rappelle l'époque achéménide. Lors de la chute de l'Empire sassanide au VIIe siècle, le dernier empereur sassanide, Yazdgerd III, campa un mois à Tabas, lors de sa retraite. Durant tous ces millénaires, Tabas a été considéré comme un pont reliant l'est et le nord-est à l'ouest. Durant l'époque parthe par exemple, elle était une voie importante et stratégique permettant de relier l'Empire parthe à la Mésopotamie. Plus tard, elle fut la ville qui reliait l'est de l'Empire achéménide à sa capitale. La voie directe qui rejoignait Pâsârgâd passait ainsi par Tabas. Ainsi, Tabas, plaque tournante du trafic routier, était une ville soignée. Ses routes étaient aussi très bonnes et comprenaient de nombreuses étapes de repos et de relais de poste.

La région de Tabas fut conquise par les musulmans en l'an 649 par 'Abdollâh Ibn Badi' Khadha'i, qui investit la région par le nord ouest et défit et occupa avant tout la forteresse de Tabas, avant de se préparer à la résistance populaire qui n'eut pas lieu. Les Tabasi demandèrent la paix, qu'ils étaient prêts à acheter pour 60 000 dirhams. Cet argent fit plaisir au calife, qui nomma un gouverneur haut-placé pour Tabas et considéra dès lors cette région comme la porte du Khorâssân. La région de Tabas a été l'une des premières régions iraniennes à s'islamiser. Durant les ères omeyade et abbasside, Tabas demeura ce qu'elle avait été durant



▲ *Source d'eau chaude Mortezâ 'Ali à Tabas*

l'époque antique: un croisement et une voie reliant les différentes parties de l'empire. La seule chose qui fit souffrir les habitants fut la lourdeur des taxes. Durant l'attaque mongole, la région, du fait de sa position géographique et désertique, ne souffrit pas et accueillit même de nombreux réfugiés qui s'étaient enfuis devant la sauvagerie des Mongols.

A l'époque seldjoukide, les Ismaélites prirent le pouvoir à Tabas et construisirent de nombreuses et puissantes citadelles dans les montagnes environnantes. Tabas était alors une seconde base d'entraînement pour les kamikazes ismaélites, et ses citadelles recevaient directement leurs ordres depuis Alamut. Parmi les grands voyageurs qui ont visité cette région durant cette période, on peut citer le poète, écrivain et prosélyte

ismaélite Nâsser Khosrow, qui fut de passage à Tabas en 1053, et qui décrit la beauté de la région, le gouvernement de Guilak Ebn Mohammad, la sévérité des règles de la sharia ismaélite et la grande sécurité ambiante. Avec la victoire des Timourides, la région de Tabas redevint une base militaire étatique, mais eut alors à subir les attaques meurtrières des tribus ouzbèkes.

Nâsser Khosrow, le voyageur du Ve siècle, rapporte que Tabas était une ville peuplée, à l'eau et à l'agriculture rares, mais où il y avait cependant «de superbes palmeraies ou des parcs de fleurs, et de là, la route du nord mène à Neyshâbour...»

Plus tard, les débuts de l'ère safavide naissante virent la résistance de Tabas, région profondément traditionnaliste et conservatrice, que cette nouvelle dynastie chiite dérangeait. Ainsi, la région résista pendant quelques temps et guerroya contre le roi safavide Shâh Esmâ'ïl Ier, mais finalement l'émir local Shirdam Khân demanda grâce à l'empereur safavide et devint l'un des commandants haut gradés de l'armée safavide. Ainsi, durant l'ère safavide, Tabas redevint une importante ville militaire, placée sous les ordres directs de la capitale, Ispahan. Sa première mission: la surveillance de l'ensemble du bloc est de l'Empire. Elle était aussi ville de garnison, puisque de nombreux détachements militaires y campaient, garantissant la sécurité des routes de pèlerinage et de commerce jusqu'à Mashhad, la plus importante de ces routes passant justement par Tabas.

A la fin de l'ère safavide, l'Afghan Mohammad attaqua les villes de l'est de l'Iran avec le financement de la Compagnie des Indes orientales et prit Tabas, après quoi, il attaqua Ispahan et Kermân. A l'époque afshâride, Nâder



▲ *Réserve d'eau, Tabas*



▲ *Le Parc Golshan de Tabas - Photo: Mehr*

Shâh nomma un nouveau gouverneur à Tabas, de la famille arabe des Sheybâni, famille qui géra la région pendant sept générations jusqu'à l'ère pahlavie. Jusqu'en 2001, le département de Tabas appartenait à la province du Khorâssân. Les bourgs et régions célèbres de Tabas sont Gonâbâd, Ferdows, Boshrouyeh, Bajestân, Dastgerdân, la citadelle de Posht Bâdâm et une partie du nord de Kermân. L'ère moderne vit cette région perdre son importance et devenir une préfecture mineure de province.

En 1976, cependant, le département de Tabas et la vieille ville de Tabas ont été reconnus comme patrimoines antiques et historiques. C'était deux ans avant le tremblement de terre qui ravagea la région et tua plus de 10 000 personnes, tout en détruisant de nombreux vestiges archéologiques.

Nâsser Khosrow, le voyageur du Ve siècle, rapporte que Tabas était une ville peuplée, à l'eau et à l'agriculture rares, mais où il y avait cependant «de superbes palmeraies ou des parcs de fleurs, et de là, la route du nord mène à Neyshâbour…»

A voir notamment dans ce département: le Parc Golshan, l'Ecole à deux minarets de Golshan, le tombeau de Pir-e Hâjât ou le mausolée de l'Emâmzâdeh Hossein Ibn Moussâ.

Le Parc Golshan de Tabas est l'un des nombreux parcs-oasis du désert central iranien, dénotant l'envie de verdure chez les habitants de ces contrées sèches. Il comprend notamment un superbe pavillon de deux étages, doté d'une petite cave, situé au cœur d'une palmeraie de plus de 2000 dattiers. Ce parc a été enregistré au Patrimoine national de l'Iran.

Le Parc Golshan

Le Parc Golshan de Tabas est l'un des nombreux parcs-oasis du désert central iranien, dénotant l'envie de verdure chez

les habitants de ces contrées sèches. Ce parc a été créé sur ordre de Mir Hassan Khân, troisième gouverneur de Tabas, sous le règne de l'afsharide Nâder Shâh (1688-1747). Il comprend notamment un superbe pavillon de deux étages, doté d'une petite cave, situé au cœur d'une palmeraie de plus de 2000 dattiers. Ce parc a été enregistré au Patrimoine national de l'Iran.

Ce parc a été construit sur le chemin des eaux des sources chaudes et froides qui vont vers Tabas. L'eau entre par le fond du parc et après avoir baigné toutes les plantes, elle prend la direction de la ville. L'aménagement du parc s'est fait sur le modèle du *tchâhâr-bâgh* iranien, c'est-à-dire du *pardis* iranien, dans lequel deux canaux s'entrecroisent. La plupart des arbres de cet ensemble ont plus de quatre siècles d'âge. Le *Daily Telegraph* a également placé ce parc second dans sa classification mondiale des plus beaux parcs. Le plus remarquable élément de ce parc est la verdure étonnante de cette végétation nourrie d'une eau très pure, alors même que Tabas est située entre deux déserts formidables de sécheresse.

Héritage culturel et touristique du département de Mehriz

Mehriz est situé à 30 km au sud de la ville de Yazd et avoisine les villes de Taft, Bâfgh et Khâtam, ainsi que la province de Kermân. Ce département couvre une superficie de 14 684 km², avec une population de 47 000 habitants.

Pour beaucoup d'archéologues, la ville et la région de Mehriz ont été habitées par l'homme avant Yazd. Ainsi, il y a quelques décennies, des ossements humains remontant à 40 000 ans ont été retrouvés dans des tombeaux de la montagne Shirkouh de Mehriz.

Il faut préciser que Mehriz n'est pas uniquement le nom d'un département ou d'une ville, c'est surtout le nom d'une région à l'histoire antique et même préhistorique.



▲ *La citadelle Mehrpâdin, Mehriz*



▲ *La citadelle de Saryazd, Mehriz*

On assimile la fondation de la ville de Mehriz à Mehrnegâr, la fille de l'empereur sassanide Anoushirvân, et cette ville était autrefois nommée Mehrjerd ou Mehrijerd. La première trace d'antiquité dans cette ville est à trouver dans la montagne Lâkhesseh (Gharbâl Biz), dont le nom provient de Lâkessiâ, prénom féminin de la noblesse seigneuriale achéménide. Sur les pentes de cette montagne Gharbâl Biz, il existe une source abondante qui a été probablement à l'origine de l'installation humaine dans la région. Des études de terrain et des excavations aux abords de la source confirment cette hypothèse.

Durant ces fouilles, un lieu de culte en briques datant de l'ère arsacide a été mise à jour. Bâtiment de 1600 m², ce lieu de culte est le premier vestige arsacide découvert au centre de l'Iran. On a de plus retrouvé un cimetière et les traces de plusieurs mines antiques qui sont actuellement étudiées. En l'an 2001, le département de Mehriz comptait plus de 300 œuvres antiques et historiques, et une quinzaine d'entre elles sont actuellement en restauration ou études:

La citadelle Mehrpâdin

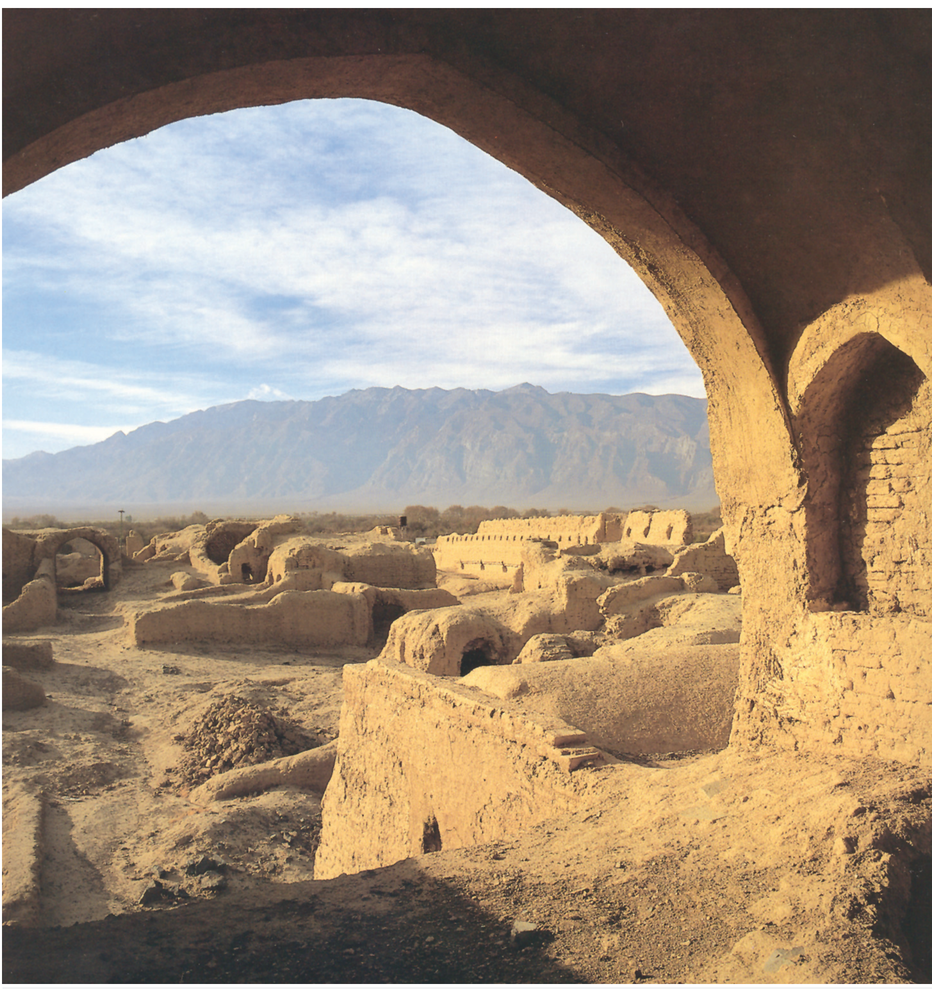
Cette citadelle vieille de neuf siècles est située au nord de Mehriz, dans le quartier Mehrpâdin. Elle comprend entre

autres deux épaisseurs de murs de défense et des douves creusées autour. L'intérieur comprend deux ensembles séparés: les *shâhneshin* et *âmneshin,* c'est-à-dire la partie réservée aux seigneurs et la partie réservée aux communs. La restauration de cet édifice a commencé en 2001 et est pratiquement terminée.

La forteresse Saryazd

Le village de Saryazd est situé à 5 km au nord de la route Yazd-Kermân et est l'une des subdivisions du département de Mehriz. Le tissu ancien du village comprend de très belles maisons anciennes à l'architecture désertique particulière et dotées d'étranges *bâdguirs* très hauts. Le village a aussi une mosquée ancienne, plusieurs réservoirs d'eau (*âbanbâr)*, un caravansérail et une citadelle d'intérieur, un relais de poste, portes de défense (desquelles il ne reste malheureusement que quelques colonnes), etc. qui font de Saryazd un exemple de village historique et antique du pays.

Et au-dessus de tous les autres vestiges se trouve une immense citadelle, de trois étages et bâtie sur 10 000 m², qui fait le bonheur du visiteur. Le village est en réalité situé parmi les deux épaisseurs de murs défensifs de la citadelle. Cette



▲ *La citadelle de Khormiz*

forteresse est remarquable notamment du fait du grand nombre de pièces qu'elle comprend, ainsi que ses nombreux couloirs étranges et labyrinthiques, dans lesquels il est très facile de se perdre sans guide. Son architecture très spéciale en fait une citadelle unique en Iran, et de l'avis des spécialistes, dépassant même la citadelle de Bam.

La restauration de cette citadelle et la construction d'une route goudronnée avaient commencé en 2001 mais ont été stoppées par manque de budget. De plus, le site n'étant pas gardé, des actes de vandalisme ont eu lieu et jusqu'à maintenant, entre autres, plusieurs des très grands vases antiques qui décorent certaines pièces, ont été détruits.

La citadelle de Khormiz

Cette citadelle dont la fondation première date de la période sassanide a été construite sur un ensemble rocheux des montagnes de Shirkouh dans le village de Khormiz, l'un des quartiers de Mehriz. Dans les textes historiques, y compris le *Jameh' Mofidi,* il est rapporté que: «Le roi Hormoz, fils d'Anoushirvân le sassanide, donna l'ordre de fonder le village de Khormiz, et construisit également une citadelle au-dessus du village.» *L'histoire nouvelle de Yazd* rapporte aussi que «Mehrnegâr construisit un village près de Mehrjerd et le nomma Hormiz».

Les murailles de la citadelle, incrustées dans le rocher, sont faites de pierres non taillées et dans certaines parties intérieures, les murs sont couverts sur environ deux mètres de briques crues recouvertes d'adobe. Ces murailles de la citadelle comprennent sept tours, soigneusement ornées et décorées. L'intérieur de la citadelle, habitée jusqu'à il y a moins d'un siècle, a été visiblement



▲ *Le caravansérail Zeynoddin*

Le caravansérail Zeynoddin est un chef-d'œuvre de l'architecture safavide. De l'extérieur, il a l'air arrondi, alors qu'il a une structure à douze angles vu de l'intérieur.

refait des dizaines de fois. Il y a également un puits carré dans la cour intérieure, aujourd'hui asséché. Les habitants l'appellent le Puits du Seigneur des Temps et y accordent une signification particulière. Malheureusement, l'absence de gardiens donne ici aussi lieu, jusqu'à plusieurs fois par semaine, à des actes de vandalisme ou de vols.

Le caravansérail Zeynoddin

Ce caravansérail est un chef-d'œuvre de l'architecture safavide. De l'extérieur, il a l'air arrondi, alors qu'il a une structure à douze angles vu de l'intérieur. Il occupe une surface d'environ 1500 m². Cinq tours entourent en demi-cercle le caravansérail. La cour centrale est à douze angles, les pièces se trouvant dans ces angles: les *shâhneshins* (réservées aux seigneurs et aux nobles), les chambres ordinaires et les étables. Bien que la



▲ *Le caravansérail Zeynoddin*

tablette originale le datant ait été volée, les preuves historiques montrent que le caravansérail a été construit approximativement vers 1587, sous le règne de Shâh 'Abbâs Ier le Safavide. Durant l'époque moderne, comme de nombreux autres caravansérails défensifs, il a servi de poste de gendarmerie jusqu'aux années 2000 où sa restauration a été confiée au secteur privé.

Les autres lieux à visiter de Mehriz sont la maison des Frères Tabâtabâ'i, les bains Manshâd, le complexe de Mehrpâdin comprenant les vieux quartiers de la ville de Mehriz, qui datent pour l'essentiel du XIVe siècle, la Grande mosquée, la *hosseinyeh,* le bazar et surtout l'Emâmzâdeh Ghiâssedin, dont le mausolée date de près d'un millénaire. Cet Emâmzâdeh s'est vu agrandir au fil du temps avec l'adjonction de *shabestân*, *zemestân khâneh* et *tâbestân khâneh,* qui appartiennent à la Grande mosquée de Mehriz.

Il faut aussi citer le vieux cyprès de Mangâbâd, qui voit le visiteur du haut de ses 1500 ans, l'étrange tour naturelle de sable fin écru qui est le résultat de l'érosion de la pente de la montagne qui surplombe l'ouest de la ville, et surtout les inscriptions préhistoriques du site de la montagne Ernân, à 25 km de Mehriz. Ce site comprend des pierres gravées d'étranges signes et dessins préhistoriques, datant de la troisième ère avant J.-C. Visiblement, les dessins et signes ont été gravés avec des instruments en fer, qui ont réussi à érafler sur trois millimètres de profondeur les pierres de chaux de la montagne Ernân. Les sources et lits desséchés des ruisseaux de la région, ainsi que des traces d'habitations et de cultures humaines, montrent que l'eau a poussé les gens à s'installer dans cette montagne.

Ces gravures préhistoriques mettent en scène des images de la vie quotidienne et naturelle des habitants, tels que des

bouquetins à longues cornes, des hommes montés sur des chevaux, chameaux ou ânes, des hommes armés d'arcs et de flèches, des hommes nus tenant des lances ou des massues, quelques chiens de chasse domestiques, ou des symboles d'oiseaux. Ces gravures, mises ensemble, dévoilent des scènes de chasse.

Héritage culturel et touristique de la région de Meybod

Le département de Meybod est situé à 50 km au nord ouest de Yazd, avec ses 1271 km², c'est le plus petit département de la province, mais le deuxième après Yazd pour sa population qui dépasse les 63 000 personnes.

Bien que le tissu traditionnel de la région ait été quelque peu abîmé, il reste que Meybod présente l'un des plus purs exemples de l'architecture féerique et antique du désert iranien.

Une légende veut que Meybod ait été bâtie par Kioumarth lui-même, le premier homme et le premier roi de la mythologie iranienne et que les premiers hommes s'y soient installés, y étant arrivés par voies terrestre ou maritime. Quoiqu'il en soit, il n'y a pas de doute sur l'ancienneté de cette ville et les routes antiques traversées par les cavaliers mèdes, perses, arsacides et sassanides y existent toujours. La citadelle Nârin de Meybod est le plus ancien document historique et urbain de la province de Yazd. De plus, des pièces de monnaie datant du règne de l'impératrice Pourândokht la Sassanide, frappées à Meybod, montrent l'importance politique et l'urbanité de la région durant cette période.

Parmi les lieux à visiter à Meybod figurent la citadelle Nârin, la Grande mosquée de Meybod, la Grande Mosquée de Firouzâbâd, les nombreuses citadelles désertiques, l'ensemble des caravansérails défensifs (*robât),* les moulins, les innombrables *âbanbâr* (réservoirs d'eau), les tours du désert, les lieux de culte, les douves antiques…[4]

Pour conclure, la province de Yazd n'est pas la seule province historique de l'Iran, qui n'en manque pas. Cependant, le mélange d'histoire, de mythes, de déserts et de mirages à perte de vue de cette province «divine» vaut absolument le voyage, un voyage qui ne sera plus dans l'espace, mais dans le temps d'un fantastique sans cesse renouvelé. ■

---

1. *Abanbâr: Bâtiment ou pièce d'un bâtiment servant de réservoir d'eau, littéralement «grenier d'eau».*
2. Tourânposht: Signifie littéralement «qui tourne le dos à Tourân».
3. Pour plus d'informations sur les artisanats locaux de la province de Yazd, consulter les articles "Le travail du textile dans l'artisanat de Yazd" de Ghazâleh Ebrâhimiân et " L'artisanat de Yazd" de Khadidjeh Nâderi Beni, publiés dans ce numéro de *La Revue de Téhéran*.
4. Pour plus d'informations sur Meybod, consulter l'article "Meybod, où les potiers traduisent le désert", de Saïd Khânâbâdi, publié dans ce numéro de *La Revue de Téhéran*.



▲ *Pigeonnier à Meybod*



Meybod, Où les potiers traduisent le désert

Saïd Khânâbâdi

«Il créa l'homme d'argile sonnante comme la poterie.»

Qu'entend le Créateur Éternel par ce verset coranique? Ne se présente-t-il pas comme un Dieu Potier? Et ce vieil artisan, dans un coin de son minuscule atelier d'ermitage, dans cette ville perdue au cœur des déserts les plus apocalyptiques de l'Iran central, nous répondait bien: *«La poterie est une tentative humaine pour exercer la Genèse divine.»*

Géographie de Meybod, encore les sables

Dans leur itinéraire désertique, les voyageurs étrangers qui se hâtent pour visiter Yazd négligent parfois une ville à moins de 50 km au nord-ouest de leur destination. Une ville dont l'histoire se juxtapose à celle de la grande ville de Yazd. Meybod, dans la province de Yazd, la province du *ghanât* et du *ghonut*, avec son grand héritage historico-culturel, ses rites zoroastriens, et ses nombreux sites touristiques, offre une image parfaite de la vie désertique de l'Iran central. Située au centre du plateau iranien, dans une plaine durement sèche et aride de 100 km, s'étendant des versants de Shirkouh jusqu'au désert de Siâh-kouh, la ville de Meybod, peuplée par près de 70 000 habitants, voisine l'ancienne route de Rey-Kermân (une route secondaire de la Route de la Soie). Cette ville côtoie aujourd'hui la voie ferrée Téhéran-Kermân et l'autoroute Téhéran-Bandar 'Abbâs.

Historique de Meybod, berceau des Mozaffarides

D'après les légendes, elle fut fondée par le mythologique roi Kiomarth, premier roi iranien. Nous savons qu'à l'époque mède, cet endroit était déjà peuplé et civilisé. Les gens locaux considèrent le château Nârin de Meybod comme le coffre des trésors de Salomon.

Historiquement parlant, Meybod est une ville expressivement sassanide. La topographie de Meybod montre que l'ancienne ville se base sur un plan cruciforme à l'exemple des villes sassanides, dotées de quatre portails s'ouvrant vers les quatre coins du monde. Autre preuve de cette réalité est la découverte d'un nombre considérable de pièces sassanides (datant du règne de Pourân-dokht, l'impératrice sassanide). Ces pièces présentent Meybod comme l'une des rares villes de l'époque ayant droit de monnayage. Le temple du feu du village zoroastrien Hassan Abâd de Meybod, et la présence considérable des zoroastriens dans certains territoires comme le Champ Kalântar, renforce encore l'identité sassanide de cette ville. La tradition zoroastrienne est l'un des éléments constitutifs de la culture de cette région. Des fêtes zoroastriennes sont continuellement organisées dans les villages zoroastriens.

En ce qui concerne la toponymie de Meybod,

certaines hypothèses considèrent ce nom dérivé du titre zoroastrien *Mobad*. D'autres citent le nom de Meybodar, un des colonels de Yazdgerd Ier, le roi sassanide, comme étant à l'origine de l'étymologie de Meybod. Ce Yazdgerd, fils de Bahrâm (Chasseur du Zèbre) est celui qui fonda lui-même la ville de Yazd, nommée en son honneur.

Envahie durant la conquête musulmane par Saïd, fils du calife Othmân, la ville de Meybod vécut une longue domination arabe durant l'ère islamique. L'apogée de Meybod date de l'époque de la dynastie mozaffaride qui dominait sur les provinces centrales de l'Iran du XIVe siècle. Amir Mobârezoddin, fondateur de la dynastie et ancien officier de l'armée ilkhanide, est connu dans l'histoire comme celui qui refusa de s'allier avec Djanibeg, le grand kaân de la Horde d'Or.

Certains critiques littéraires veulent trouver dans le personnage de l'Émir Mobârezoddin la référence de la notion *mohtaseb*, citée dans les poèmes de Hâfez. L'Émir Mobârezoddin ibn Mozaffar est aussi celui qui vainquit Abou Eshâgh Inju, émir de Shirâz, proche ami de Hâfez. Le poète récite un éloge de funérailles pour l'ex-émir en reprochant l'intolérance de Mobârezoddin. Pourtant, pour les hâfezologues, l'émir le plus célèbre de cette dynastie est l'Émir Shojâ', admiré par le poète de Shirâz. L'écrivain 'Obeyd Zâkâni est un autre représentant littéraire de cette époque qui vit l'Émir Shojâ'.



▲ *Meybod, la ville des poteries*



▲ *Château Nârin*


▲ *Vue de la ville de Meybod*

'Obeyd aussi était un habitué de la cour d'Abou Eshâgh Inju. La dynastie mozaffaride, après une courte souveraineté (1318-1393), sera démantelée par Tamerlan. Le célèbre conquérant ordonna de massacrer, à Ghomtcheh, toute la famille mozaffaride.

Meybod est une ville expressivement sassanide. La topographie de Meybod montre que l'ancienne ville se base sur un plan cruciforme à l'exemple des villes sassanides, dotées de quatre portails s'ouvrant vers les quatre coins du monde.

Beaucoup de monuments historiques de Meybod ont été bâtis ou rénovés par les Mozaffarides. L'école Mozaffariyeh de Meybod, par exemple, abrite le tombeau de son bâtisseur l'Émir Sharafoddin Mozaffari. On parlera plus loin du château Nârin, le siège militaire principal des Mozaffarides. Ainsi, de nombreux monuments historiques et touristiques récitent la longue histoire de Meybod.

Les sites touristiques de Meybod

La grande mosquée de Meybod, le mausolée de Khadijeh Khâtoun (une sainte respectée, présumée descendante des Imâms chiites), le caravansérail Shâh-'Abbâsi, le pigeonnier superbement restauré, les *bâdgir* (tours de vent) ouverts uniquement vers le nord, les moulins souterrains, la glacière bien conservée et une centaine de réservoirs traditionnels d'eau, généralement construits par des hommes sans enfants ou sans héritiers mâles, en utilisant un matériau à base de cendre et de calcite pour protéger la qualité et la pureté de l'eau. Tous ces monuments font partie des sites historiques de Meybod. Mais sans aucun doute, la plus grande fierté historique de Meybod est le Château Nârin.

Son origine mède fait remonter son histoire à près de 3000 ans. D'après les légendes locales, le prophète Salomon y cachait ses trésors. Dja'fari, l'historien du XIVème siècle, a plusieurs fois mentionné le nom de ce château dans son *Histoire de Yazd*. Les Mozaffarides ont fait de cette forteresse de quatre étages

leur siège militaire en l'entourant par un grand fossé encore visible. Ce château a été conquis et démoli par l'armée de Tamerlan. Aujourd'hui, le château Nârin est le sujet de recherches archéologiques mais quelques étages sont néanmoins ouverts aux visiteurs.

Le *tchâpâr-khâneh* de Meybod

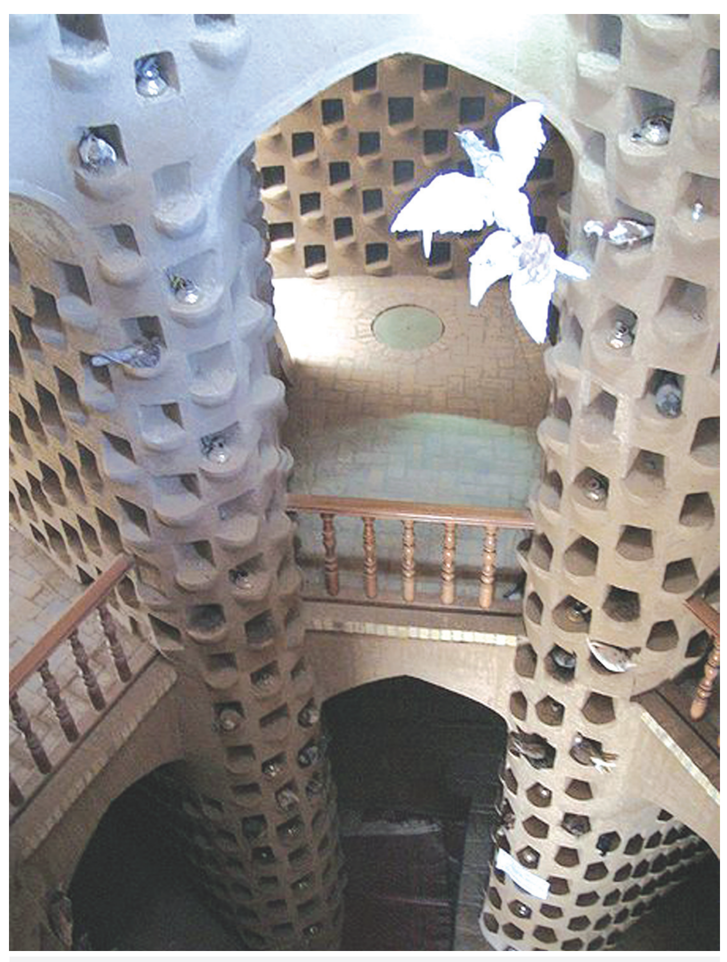
Certains bâtiments anciens de Meybod ont des répliques quasiment identiques dans les villes voisines; cependant, le *tchâpâr-khâneh* (l'équivalent d'un relais de poste) de Meybod constitue un site historique unique en Iran. Le bâtiment actuel date de l'époque qâdjâre, mais ce *tchâpâr-khâneh* témoigne d'une longue histoire du système postal en Iran. Hérodote et Xénophon ont décrit ce réseau avancé comme l'un des acquis du règne achéménide. Bien que ce système ait plutôt fonctionné, à l'époque, pour les exigences gouvernementales et sécuritaires et non pas civiles, il n'en est pas moins une preuve du niveau de développement atteint par l'administration achéménide. Les Arsacides, les Sassanides, ainsi que les dynasties de la période islamique profitaient du même réseau postal. Le français Maxime Siroux, ancien professeur de la Faculté des Beaux-arts de l'Université de Téhéran, a étudié l'architecture des autres *tchâpâr-khâneh* ressemblant à peu près à celle des caravansérails.[1]

> La plus grande fierté historique de Meybod est le Château Nârin.
> Son origine mède fait remonter son histoire à près de 3000 ans. D'après les légendes locales, le prophète Salomon y cachait ses trésors.

L'Organisation du patrimoine culturel de la province de Yazd, après avoir rénové



▲ Tchâpâr-khâneh *de Meybod*



▲ *Pigeonnier à Meybod*

le *tchâpâr-khâneh* de Meybod, y a aménagé un intéressant musée de la Poste, comprenant des timbres, des maquettes, des photos et des outils racontant la longue histoire postale du pays. Parmi ces objets, ceux qui attirent l'attention du visiteur francophone sont les anciennes boîtes sur lesquelles on peut lire l'expression française de «*Boîte aux lettres*», venant rappeler la forte présence de la langue française dans l'Iran qâdjâr.

Galerie des portraits meybodiens

Outres les émirs mozaffarides et des hommes politiques comme Khatir-ol-Molk, le célèbre vizir des sultans Seldjoukides, Meybod a été le berceau d'un bon nombre de savants, de poètes et de penseurs de l'histoire intellectuelle de la Perse. A l'époque contemporaine, cette liste commence naturellement par l'Ayatollâh Abdolkarim Hâ'eri, l'un des maîtres de l'Imâm Khomeiny et fondateur de l'école théologique de Qom, foyer de la Révolution islamique. L'Imâm Khomeiny le désignait toujours par le titre «Notre Cheikh». La maison des Hâ'eri à Meybod est encore conservée et visitable.

Nous pouvons également mentionner le nom de Abolfazl Rashidoddin Meybodi, le grand maître soufi du XIIe siècle, disciple de Khâjeh Abdollâh Ansâri (le Sheikh de Hérat), et l'auteur de *Kashf-ol-Asrâr wa 'Oddat-ol-Abrâr* (Découverte des secrets et provision des Justes), l'une des premières exégèses persanophones du Coran.[2]

Aujourd'hui, le boulevard de l'ancien quartier de Meybod porte le nom de Ghâzi Mir Hossein Meybodi, figure dont le sort est au centre d'une longue polémique historico-religieuse. L'orientaliste Edward G. Browne décrit la mort de ce personnage en se basant sur l'hypothèse de son assassinat par le roi safavide Ismaïl Ier. L'iranologue anglais reconnaît également la présence des envoyés du calife ottoman Bayâzid II durant la scène d'exécution de ce soufi fanatique et victime de l'intolérance safavide.

Économie de Meybod, harmonie de la tradition et de la modernité

Malgré le dur climat de la région, Meybod est entourée de champs et d'exploitations fruitières, surtout de vergers de grenadiers. Chez les habitants, la grenade a même un parfum de sainteté. Traditionnellement, lors des funérailles de leurs proches, les habitants ont pour

coutume de mettre sous le bras du défunt une branche de grenadier, arbre paradisiaque et de l'enterrer avec lui. L'irrigation agricole à Meybod se fait par les *qanâts* qui prennent source dans la montagne Shir-Kouh au sud de la ville. Quelques moulins souterrains, situés sur le chemin de ces *qanâts*, fournissent les villages en farine. Outre son agriculture considérable, Meybod possède également son élevage et son aviculture. Cette ville est aussi la seconde productrice de cailles au Moyen-Orient. En effet, la viande est depuis longtemps un élément de la gastronomie de la région et les Meybodiens ont plus de dix sortes d'*ab-gousht* (littéralement "eau-viande", plat iranien typique) servis avec des pains traditionnels. Le *beryuni*, un *kabâb* spécial fait avec un morceau précis de viande de bouc ou de bélier sacrifié, est distribué le 15 avril de chaque année, lors du pèlerinage annuel au mausolée Pir-e Herisht.

La ville de Meybod n'en possède pas moins également une économie industrielle. Elle est considérée aujourd'hui comme le centre de la production industrielle de poterie, de tuilerie et de céramique en Iran. Elle doit cette réputation à un long héritage de poterie traditionnelle; les anciens petits ateliers étant majoritairement devenus de grandes manufactures internationales. Ce mariage de l'industrie moderne et de l'artisanat traditionnel est un modèle réussi de l'adaptation aux temps modernes de l'artisanat classique iranien.

Meybod, la ville des potiers

Le musée de la poterie et de la faïence de Meybod, inauguré il y a quelques années dans un ancien réservoir d'eau de la ville, esquisse pour le visiteur étranger une expression chronologique de la poterie meybodienne. Depuis quelques millénaires, les simples tours de poterie tournent et retournent dans les minuscules ateliers de Meybod. Les maîtres potiers, très fiers de leur activité, formaient autrefois une hiérarchie distinguée dans



▲ Yakhtchâl *de Meybod - Photo:M. Abdi, 2011*

la société de Meybod. Leur travail répondait aux nombreux besoins des habitants: à côté des objets et des récipients de la vie quotidienne, leurs produits étaient utilisés dans la construction immobilière et dans les systèmes d'irrigation. Bien que pour les chercheurs étrangers, la poterie des autres régions de l'Iran, notamment Lâledjin, soit beaucoup plus célèbre que celle de Meybod, cette ville située au carrefour de la Route de Soie s'est tellement enrichie à la suite de ces contacts qu'il est possible de relever dans ses styles de poteries des traces esthétiques de toute l'Asie - de la Chine à l'Arabie. De plus, l'argile de qualité de Meybod, la silice de ses montagnes et les colorants naturels de la région présentaient des matières premières idéales pour le travail potier. Le langage local utilise deux termes essentiels pour désigner les produits: *kevâreh* pour les poteries à base d'argile et *nâni (Nâïni)* pour les faïences faites de silice (terre blanche).

Outre la maîtrise de la technique, la poterie de Meybod se flatte aussi de ses motifs significatifs et mystérieux. En 1971, lors du Festival international de Munich, on applaudit l'art des potiers de Meybod et la poterie et la céramique de cette ville gagna la médaille d'or de la compétition grâce à ses motifs singuliers. Beaucoup de chercheurs d'art se sont intéressés à ces motifs mystérieux et riches d'expression. Micheline Centlivres-

Depuis quelques millénaires, les simples tours de poterie tournent et retournent dans les minuscules ateliers de Meybod. Les maîtres potiers, très fiers de leur activité, formaient autrefois une hiérarchie distinguée dans la société de Meybod. Leur travail répondait aux nombreux besoins des habitants: à côté des objets et des récipients de la vie quotidienne, leurs produits étaient utilisés dans la construction immobilière et dans les systèmes d'irrigation.



▲ *Meybod, la ville des potiers - Photo: ISNA*

Demont, dans une thèse intitulée «Une communauté de potiers en Iran; le centre de Meybod» soutenue à l'Université Neuchâtel de Suisse, offre une parfaite interprétation de ces motifs. Voici un extrait de cette thèse multidimensionnelle: «*La nature, source d'inspiration de l'art persan […] L'oiseau, motif bien connu dans l'art iranien, a une valeur symbolique qui remonte aux temps préislamiques, […] il a une valeur de talisman et est censé protéger la maison. […] Rappelons enfin le symbolisme du poisson, porte-bonheur et symbole de vie, placé symétriquement à l'opposé du domaine aérien de l'oiseau, au fond de l'eau, source de vie et d'abondance.*»[3]



▲ *Motif de la dame-soleil* (khorshid khânom)

Les motifs tels que la dame-soleil (*khorshid khânom*), le poisson et l'oiseau sont omniprésents dans l'esthétique de la poterie meybodienne. Le soleil, symbole du désert, est un être sublime depuis l'ère mithraïste, et la dame-soleil en est une version très connue surtout dans l'art qâdjâr; figure qui se réfère à la femme idéale de l'époque qâdjâre. Le poisson représente un rêve désertique: l'eau, enjeu stratégique de la géopolitique actuelle et de l'historique iranienne. Le potier du désert, par son art, envisage peut-être de réaliser ses rêves, ses désirs dans la terre des mirages. En effet, à Meybod, les potiers déchiffrent les mystères du désert, le pays des étranges; l'unique espace où les hommes et les djinns, les anges et les démons obéissent au même dieu, le Seigneur du *Sahara.* ■

1. Pour plus de détails, se référer à l'article de Babak Ershadi, «L'histoire des caravansérails et des relais de poste en Iran», publié dans le numéro 25 de *La Revue de Téhéran*.

2. Les éditions de l'Université de Téhéran ont fait paraître, grâce aux efforts du professeur 'Ali Asghar Hekmat, une publication en 10 volumes de cet exemple de la prose classique. Parmi les études occidentales sur l'œuvre de Meybodi, on peut également mentionner le travail anglophone de Mme Annabel Keeler intitulé ***Sufi Hermeneutics: The Qur'an Commentary of Rashid al-Din Maybudi,* publié par l'Université d'Oxford en 2006.**

3. Centlivres-Demont, Micheline, p. 46.

Ouvrages consultés:

- Centlivres-Demont, Micheline, *Une communauté de Potiers en Iran (le centre de Yazd-Meybod)*, Thèse de doctorat présentée à l'Université de Neuchâtel en Suisse, 1971.
- Djânebollâhi, Mohammad Saïd, *Tchehel goftâr darbâre-ye mardom shenâsi-e Meybod* (Quarante discours sur l'anthropologie de Meybod), Téhéran, Éditions Roshanân, 2004 (1383).
- Mir Hosseyni, Mohamad Hassan, *Al-e mozaffar* (La dynastie mozaffaride), Téhéran, Bureau des recherches culturelles, Coll. Que sais-je de l'Iran? (Az Irân tcheh midânam?), 2008 (1387).
- Pouyâ, Seyyed 'Abdolazim, *Simâ-ye bâstâni-e shahr-e Meybod* (L'image ancienne de Meybod), Meybod, éditions de l'Université Libre de Meybod, 1991 (1370).
- Zendeh Del, Hassan, *Ostân-e Yazd* (La Province Yazd), Téhéran, Éditions Iran-gardân, 1998 (1377).

Yazd, ville-oasis du centre de l'Iran

Mireille Ferreira



▲ *Une tour du silence dans le désert aux environs de Yazd - Photo: Mireille Ferreira*

Créée il y a plus de 2500 ans sous l'empire achéménide, Yazd compte parmi les plus belles oasis du pays. Elle se situe au centre de l'Iran, à 700 kilomètres au sud-ouest de Téhéran. Entourée de hautes montagnes et de déserts, elle borde le sud du Dasht-e Kavir, désert de roches et de sable, à une altitude de 1240 mètres. Placée sur les anciennes routes caravanières qui reliaient les grandes villes de Perse à l'Asie Centrale, à l'Inde et à l'Irak, Yazd devint un carrefour commercial important du commerce de la soie et des tapis.

L'eau, or du désert iranien

La première chose que l'on aperçoit en approchant de Yazd par les airs, est une longue suite de vastes cercles creusés dans le désert et espacés de quelques dizaines de mètres les uns des autres. Il s'agit des puits d'accès d'un *qanât*, l'un des canaux souterrains transportant l'eau qui vient du massif de Shir-kouh (la Montagne du Lion, en persan) culminant à 4055 mètres, sur une centaine de kilomètres, à une profondeur de 100 mètres sous la roche et le sable. Les habitants de la région s'installèrent dans des huttes pour, ensuite, créer d'importantes cités d'argile, alimentées par ces *qanâts*.

Les *qanâts*, hérités des Perses de l'Antiquité, appartiennent à des propriétaires auxquels les exploitants louent sur une base horaire l'eau utilisée pour irriguer les jardins des vallées fertiles. Ils sont l'objet d'un soin particulier permettant d'assurer le transport de l'eau dans de bonnes conditions. Les équipes de maintenance sont constituées d'hommes habitués à l'inconfort des étroites galeries, pour y éliminer sable et sédiments. Disposées tous les cinq kilomètres, deux équipes de trois hommes s'enfoncent sous terre, emportant avec eux cabestans, cordes, pioches et lampes à huile. Le travail de ces hommes, généralement âgés, est si pénible que la relève par des plus jeunes se fait attendre, mettant en danger la pérennité de ces installations, indispensables à l'irrigation et à l'alimentation en eau potable de la

région. Une visite au Musée de l'eau de la ville de Yazd s'impose si l'on veut connaître l'histoire, les enjeux et les techniques de captation et de conservation de l'eau à Yazd.

Une architecture du désert

La chaleur est telle à Yazd que tout est fait pour s'en protéger. De hauts murs d'argile, maintenus par des arches, bordent d'étroites ruelles qui avaient aussi la fonction, autrefois, de protéger la ville des assaillants. Les belles maisons traditionnelles, cachées par là même au regard, sont signalées par les hautes tourelles d'aération à claire-voie qui les surmontent. Ces *bâdguir*, dont le nom signifie littéralement *attrape-vent*, ont pour rôle de capter les courants d'air redirigés, par un astucieux système de conduits d'aération, vers un bassin d'eau situé en-dessous à l'intérieur des bâtiments. L'eau rafraîchit l'air qui est distribué par des conduits vers les différentes pièces de la maison, avant d'être rejeté à l'extérieur. Des toitures en forme de dôme permettent également d'abaisser la température de l'eau jusqu'à 20°C en été.

> La première chose que l'on aperçoit en approchant de Yazd par les airs, est une longue suite de vastes cercles creusés dans le désert et espacés de quelques dizaines de mètres les uns des autres. Il s'agit des puits d'accès d'un *qanât*, l'un des canaux souterrains transportant l'eau qui vient du massif de Shir-kouh sur une centaine de kilomètres, à une profondeur de 100 mètres sous la roche et le sable.

Les grandes demeures sont orientées dans les quatre directions, profitant tour à tour du soleil en hiver et de la fraîcheur en été. Dans les demeures traditionnelles, les pièces n'avaient pas d'usage spécialisé, les familles, au nombre de quatre au maximum par habitation, se



▲ La Grande mosquée dans le fond à gauche



▲ *La maison Lârihâ*

déplaçaient de l'une à l'autre au gré des saisons.

L'eau qui alimente les habitations peut être collectée directement dans le sous-sol fréquemment traversé par un *qanât*. Elle est aussi stockée dans d'immenses citernes protégées par un dôme énorme, surmonté de *tours du vent*. D'immenses glacières, les *yakhdân*, formées d'un grand dôme ou d'un large cône, et entourées sur trois côtés de hauts murs qui les protègent de la chaleur, conservaient autrefois la nourriture. Bassins et plantations, installés dans les cours des maisons, assurent fraîcheur et humidité.

Les *bâdguir* et les *yakhdân* sont partout présentes en Iran mais à Yazd, ainsi que dans les villages environnants, leur nombre est tel qu'elles constituent la grande originalité du paysage urbain, qui présente une architecture parmi les plus originales.

De nombreuses maisons traditionnelles subsistent et font l'objet d'une active restauration, en particulier dans la vieille ville qui reprend peu à peu une certaine activité, après une longue période de léthargie. Les services de sauvegarde du patrimoine de la ville de Yazd sont eux-mêmes installés dans la maison Lârihâ, belle demeure d'époque qâdjâre, dans laquelle on pénètre par le traditionnel *hashti*, vestibule constitué de huit faces, menant, par de longs couloirs, aux différentes cours et aux nombreuses salles des différents bâtiments.

Quelques maisons traditionnelles tombées en ruines sont magnifiquement restaurées pour être transformées en complexes hôteliers remarquables, utilisant la structure et les matériaux d'origine. On y reconstruit même des *bâdguir*, symbole de l'architecture *yazdi*, dont les techniques de construction sont encore étudiées à l'école d'architecture de Yazd. L'offre d'hébergement

touristique des hôtels *sonnati* (traditionnels) s'accroit rapidement. Citons, entre autres, le Moshir- ol-Mamâlek, d'époque qâdjâre, installé autour d'un jardin de grenadiers, le Mehr, proche du bazar, aménagé dans la maison historique Zargar-e Yazdi, dont la partie la plus ancienne est d'époque safavide du XVIe siècle, sans oublier le Silk Road hotel, le préféré des routards, situé près de la Grande mosquée.

Les monuments de l'islam chiite

Le centre de la ville est occupé par le complexe d'Amir Tchakhmâgh qui comprend le spectaculaire fronton du Tekiyeh, datant du XVe siècle, rebâti à l'époque qâdjâre, d'où le public peut voir toute la ville et, perché sur les trois niveaux de tribunes, assister aux processions du deuil de 'Ashourâ. Les tribunes latérales d'origine, qui avaient disparues, ont été reconstruites en 2005, donnant une plus grande cohérence à l'ensemble. La mosquée Amir Tchakhmâgh, d'époque timouride (XIe siècle), a été complétée par de belles ornementations d'émail d'époque qâdjâre au XIXe siècle.

A quelque distance, la belle mosquée du Vendredi, construite en 1327 à l'emplacement d'un ancien temple du feu sassanide, sous la dynastie mozaffaride, s'ouvre par un monumental portail d'émail haut de 57 mètres surélevé de deux minarets, qui répond à une coupole d'émail décorée de motifs géométriques. L'ornementation intérieure, très raffinée, reproduit les 99 noms d'Allah. D'autres monuments, moins spectaculaires mais également fort beaux, parmi lesquels le Mausolée des douze Imams, la Prison d'Alexandre et l'Imâmzâdeh Ja'far, valent également la visite.

La *zourkhâneh*

Alexandre, après avoir conquis l'Empire achéménide et dissout l'armée perse, interdit tout exercice en arme, dit-on. C'est ainsi que les soldats de Perse furent forcer de pratiquer la gymnastique, la lutte et la manipulation de massues clandestinement, pour continuer, malgré l'interdiction, à s'entraîner au combat.

De nos jours, cette pratique se perpétue dans les *zourkhâneh* (maisons de force) d'Iran où s'entraînent les *pahlavân* (*héros*, en persan) en vue de pratiquer des exercices physiques. Celle de Yazd, l'une des plus réputées, a été aménagée près du Tekiyeh d'Amir Tchakhmâgh, sous le dôme d'une ancienne glacière. Elle est ouverte chaque soir au public qui s'installe autour de la fosse où se tiennent les exécutants. A chaque séance, une vingtaine de participants échauffent leur corps en tournant très rapidement sur eux-mêmes, évoquant les danses rituelles des derviches tourneurs - en plus dynamique - puis réalisent des démonstrations de force, manipulant de lourdes masses de bois, les *mil*, et les *kabbâdeh*, ces énormes boucliers dont la



▲ *La* zourkhâneh *de Yazd - Photo: Mireille Ferreira*



▲ *Le* tekieh Tchakhmâgh *en centre ville de Yazd*

paire, portée à bout de bras, pèse 100 kg. Ces exercices sont rythmés par des chants rituels et par le tambour d'un meneur. Les chants sont autant profanes que sacrés, mêlant poèmes du grand Hâfez de Chiraz et textes du *Shâhnâmeh*, la grande épopée iranienne. Il s'agissait à l'époque d'une préparation physique au *pahlavâni* ou lutte iranienne, art martial ancestral d'Iran, mêlé de spiritualité chiite et mystique, de célébration de rites tirés autrefois du mithraïsme - religion préislamique iranienne rivale de la chrétienté auprès des Romains de l'Antiquité - et des héros nationaux. Les *pahlavân* doivent non seulement posséder des qualités physiques, mais également humaines, morales et spirituelles pour pratiquer ce sport.

Yazd, ville à l'héritage zoroastrien

La grande originalité de Yazd réside dans les sites zoroastriens. C'est en effet au cœur du plateau iranien que naquit le fabuleux empire perse dont la florissante culture se fondait sur la philosophie et les croyances révélées par Zoroastre, connu également sous le nom de Zarathoustra. Sans que l'on sache avec certitude quand elle est née, la religion zoroastrienne fut longtemps présente en Perse jusqu'à ce que les tribus arabes y firent connaître l'islam au VIIe siècle. Peuplée actuellement d'environ 312 000 habitants, dont la grande majorité est de religion chiite, la ville de Yazd est encore le foyer d'une communauté zoroastrienne qui, comme celle de la province de Kermân, plus au sud, vint se réfugier dans ces déserts au moment de l'invasion arabe.

Les zoroastriens de Yazd restent fortement attachés aux rites traditionnels - même si le zoroastrisme peut être considéré davantage sous ses aspects philosophiques que religieux. C'est pourquoi on peut encore voir, à Yazd et

dans les villages environnants, des temples où le feu, symbole de pureté, brûle en permanence. Le grand temple du feu de Yazd (*âteshkadeh*) date de 1934. Il a été bâti sur un terrain appartenant à la communauté *parsi* des Zoroastriens partis en Inde au moment de l'arrivée en Perse des Arabes musulmans. On peut y lire que sa flamme sacrée brûle sans interruption depuis l'année 470. Les sites sacrés de Pir-e Sabz (Tchak-tchak) et de Pir-e Nâraki qui se trouvent en plein désert, loin de la ville, font l'objet d'un grand pèlerinage annuel des adeptes venus principalement d'Inde. Les vestiges d'impressionnantes tours du silence se dressent à l'orée de la ville et, plus loin, dans le désert alentour. A leur sommet, jusqu'en 1970, les défunts zoroastriens étaient disposés de manière à y être «nettoyés» par les vautours afin de ne pas contaminer la terre des impuretés humaines. Ils étaient disposés en cercles concentriques, le premier cercle pour les enfants, le second pour les femmes, le troisième pour les hommes. Lorsqu'il ne restait plus que les ossements – ce qui ne prenait pas plus de un à deux jours – ceux-ci étaient jetés dans la fosse centrale. En période d'épidémie, on imagine aisément que le sol de la tour était entièrement occupé par les dépouilles mortuaires, ce qui en explique l'important diamètre. Aujourd'hui, les cimetières zoroastriens accueillent les défunts qui sont mis dans des fosses cimentées, toujours dans le souci de ne pas souiller la terre.

La communauté zoroastrienne de Yazd, bien que moins nombreuse qu'autrefois, est encore très présente. Dans une rue proche de l'*âteshkadeh*, la Maison de Kasrâ, (*Khâneh-ye Kasrâ*) a été édifiée en souvenir du regretté Kasrâ Vafâdâri, tragiquement disparu à Paris en 2005. Ce beau bâtiment moderne, fait du même torchis que les maisons *yazdi*, comprend un salon de thé et une boutique d'artisanat local, ouverts au public depuis 2008. Il se veut vitrine du zoroastrisme à travers son artisanat et ses livres. Une grande et belle demeure de style traditionnel, située dans le même quartier, avait été achetée par Kasrâ en 2003. Elle appartenait, à l'origine, à un riche marchand d'étoffes installé sur la route de la Soie à la fin de l'époque qâdjâre, comme en témoignent encore les nombreux rayonnages sur lesquels étaient stockées les pièces de tissus. La maison, qui est traversée en sous-sol par un *qanât*, a sans doute une origine plus ancienne. Elle comprend trois cours, sa surface totale est estimée



▲ *L'*âtashkadeh*, temple zoroastrien de Yazd - Photo: Mireille Ferreira*



▲ *La maison de Kasrâ – Photo: Cassandra Vafâdâri*

à 3500 m2. Elle est en cours de rénovation mais peut d'ores et déjà accueillir des résidents. Inaugurée en mars 2008, elle est ouverte à tous, étudiants, artistes, écrivains, chercheurs et hôtes de passage. Elle comprend treize suites, une grande salle de conférence est en cours d'installation et pourra prochainement accueillir, dans sa bibliothèque, l'importante collection d'ouvrages que Kasrâ avait réunie. Un restaurant viendra compléter ces installations qui sont entièrement financées et gérées par la famille Vafâdâri.[1]



▲ La famille Vafâdâri - une famille zoroastrienne de Yazd à la fin du XIXe siècle

Kasrâ Vafâdâri, personnalité de la communauté de Yazd

Kasrâ Vafâdâri, homme hors du commun, est né en Iran en 1946. Titulaire de deux doctorats, l'un en culture iranienne et l'autre en langues anciennes iraniennes, il était maître de conférences en sciences sociales et administration à l'Université Paris X Nanterre, où il enseignait depuis 1972. Après des études en Angleterre, en Irlande et aux États-Unis, il a partagé sa vie entre l'Iran et la France. Il fut aussi professeur à Yazd et à Kermân.

Voici le portrait qu'en font ses filles, Cassandra et Ariana:

«Kasrâ était passionné par son pays, fier de la Perse et de ce qu'elle représentait, fier d'appartenir à la communauté zoroastrienne qui avait été à l'origine de la civilisation perse, avec les premières villes comme Suse ou Persépolis, à l'origine aussi du Droit, avec les premiers textes de lois, fondateurs de la civilisation mésopotamienne. Cet aspect de l'origine de l'homme et de la civilisation l'a toujours passionné. C'est bien sûr à travers le zoroastrisme qu'il vivait cette «persanité». En l'occurrence, il s'agissait de son pays et de sa religion mais même s'il n'avait pas appartenu à cette religion - qui l'intéressait avant tout par son aspect philosophique, par cette notion d'égalité entre les hommes, qu'on retrouve dans la Perse antique - il aurait eu la même attirance pour ce début de civilisation; car il était d'abord un humaniste, c'est cet aspect de sa personnalité qui l'a motivé toute sa vie.[2]

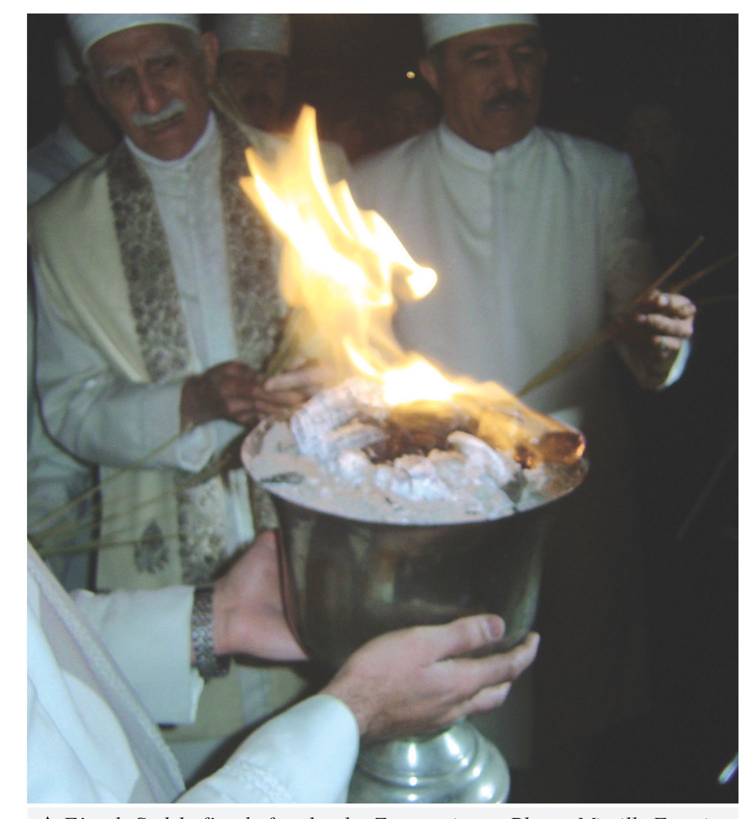
Les cours de droit préislamique qu'il donnait à l'Université avaient pour but de faire comprendre qu'avant les grandes

civilisations, que ce soit la grecque, la chinoise, ou celles d'Amérique latine, par exemple, il y avait eu celle des Perses; avec cette idée que peut-être, la culture des Grecs avait été imprégnée de l'enseignement du monde iranien. Il s'est toujours efforcé, par son enseignement, de redonner à la Perse antique la place qui lui était due dans la longue histoire des civilisations.

Il éprouvait une profonde admiration pour les philosophes des Lumières. C'est pourquoi il aimait aussi la France, avait épousé une française et s'était installé dans ce pays.

Quelques heures avant son assassinat à Paris - par un compatriote qui se disait son ami - alors qu'il était sur le point de s'envoler pour Téhéran, il faisait encore des projets de livres et de films, tant il voulait partager sa passion pour son pays et pour la culture iranienne. Tous ses actes témoignent de cette envie de partage, dans ses activités de professeur d'université et d'animateur des associations culturelles à la création desquelles il avait participé, en France comme en Iran, avec toujours l'objectif d'ouvrir les autres, tous les autres, à la culture la plus vaste possible.

Kasrâ avait clos sa carrière universitaire pour retourner à Yazd où il projetait de terminer sa vie. Cette démarche représentait pour lui un retour aux sources. Il avait acheté sa maison en 2003. D'abord installée de façon précaire, il avait pour projet de l'aménager pour y organiser des conférences, des cours d'histoire, et autres. Il avait réuni un important fonds de bibliothèque pour l'installer dans le fond de l'orangeraie, près de la salle de conférence. Il s'agit principalement de livres d'histoire et d'archéologie sur l'Iran, écrits en persan, allemand, anglais et français. Ces ouvrages sont d'ores et déjà disponibles à la lecture. C'est ce grand projet que nous réalisons actuellement avec nos deux oncles, Kâveh et Kâran, frères de Kasrâ.»



▲ *Fête de Sadeh, fête du feu chez les Zoroastriens – Photo: Mireille Ferreira*

Nous souhaitons à Ariana et Cassandra, ainsi qu'à toute leur famille, plein succès dans cette belle entreprise. ■

---

1. Voici les coordonnées des deux maisons de Kasrâ à Yazd:
- Artisanat et salon de thé: Khâneh-ye Kasrâ (Yazd-e koutchik) Yazd, Khiyâbân-e Kâshâni, kutcheh Ateshkadeh
- Maison d'hôtes: Khâneh se nik (Yazd-e bozorg): Yazd, Khiyâbân-e Kâshâni, kutcheh Shams, Pelak-e 19

2. Depuis la disparition de Kasrâ Vafâdâri, l'Université Paris X Nanterre organise chaque année en juin, en son hommage, les ***journées Orient Occident*** consacrées aux notions d'Histoire et d'Anthropologie du Droit.

L’architecture dans le désert

Djamileh Zia

Dans le classement de l’UNESCO, la vieille ville de Yazd est la plus ancienne ville en adobe et la deuxième ville la plus ancienne du monde. La partie de la ville de Yazd connue sous le nom de la vieille ville, d’une superficie de 800 hectares, est la plus vaste structure historique de l’Iran; elle est un exemple remarquable et bien conservé de l’architecture spécifique des régions désertiques de l’Iran.



▲ *L’extérieur d’un* âb-anbâr *avec quatre* bâdguirs, *complexe historique Hojjat-âbâd-e Vazir, Yazd*

Les plaines du plateau iranien ont en général un climat froid et sec au cours de l’hiver, chaud et sec au cours de l’été, avec une grande différence de température entre le jour et la nuit (jusqu’à 28° parfois), une pluviosité très faible et une humidité ambiante très faible. Les plantes y sont rares et il y a des tempêtes de sable dans les régions désertiques. Vivre dans ces régions est difficile à cause de l'ensemble de ces facteurs. Pourtant, les habitants de ces régions ont réussi, depuis des millénaires, à construire des villes en harmonie avec leurs besoins. L’architecture traditionnelle iranienne offre des solutions rationnelles pour vivre de façon agréable dans ces conditions climatiques difficiles.

La structure générale des villes iraniennes situées dans le désert

La structure des villes des régions désertiques de l'Iran obéit à quelques règles générales: la structure de la ville est très condensée, c'est-à-dire que les maisons sont construites très près les unes des autres; les murs sont hauts; la ville est entièrement encerclée par un mur; les rues sont étroites, non rectilignes et couvertes éventuellement d'un toit; les bâtiments sont construits en fonction de la direction du soleil et des vents. Les habitants des villes sont ainsi très bien protégés contre la chaleur torride, l'insolation et les tempêtes de sable. Les rues non rectilignes et les hauts murs créent de l'ombre et sont des obstacles efficaces contre les vents. L'alimentation en eau des villes désertiques est assurée par les *qanâts*. Les *qanâts* (ou *kâriz*) sont des puits successifs de profondeur décroissante qui font monter à la surface de la terre l'eau des nappes souterraines. Un réseau de canaux permet ensuite de distribuer l'eau dans les maisons et les terres agricoles. Ce système ingénieux existe dans les régions désertiques de l'Iran depuis au moins le premier millénaire av. J.-C. et peut-être même avant cette époque.

Les principes de la construction des bâtiments

La construction des bâtiments obéit également à des règles générales: les bâtiments n'ont aucune ouverture vers l'extérieur sauf la porte d'entrée; ils sont entourés de murs assez hauts; tous les bâtiments (sauf les bains publics) ont une cour centrale; la plupart des bâtiments ont un sous-sol, une terrasse et un *bâdguir* (que nous évoquerons plus en détail dans la suite de l'article). Le plancher des



▲ *L'entrée d'un* âb-anbâr *avec six* bâdguirs*, Yazd*

La structure des villes des régions désertiques de l'Iran obéit à quelques règles générales: la structure de la ville est très condensée, c'est-à-dire que les maisons sont construites très près les unes des autres; les murs sont hauts;
la ville est entièrement encerclée par un mur; les rues sont étroites, non rectilignes et couvertes éventuellement d'un toit;
les bâtiments sont construits en fonction de la direction du soleil et des vents.

bâtiments et en particulier la cour est à un niveau plus bas que les rues; la hauteur des pièces est assez élevée; les plafonds sont généralement en forme de dôme; les murs sont épais. Les bâtiments sont ainsi très bien protégés contre la chaleur torride, le froid intense et les tempêtes de sable car grâce à ces principes, on peut créer un environnement contrôlé à l'intérieur du bâtiment. Le bassin et les jardins situés dans la cour augmentent l'humidité de l'air, et les murs épais diminuent la fluctuation de la température nycthémérale. Les bâtiments sont en adobe ou en brique, fabriqués avec la terre de la région (qui est à la fois abondante et peu onéreuse) et ces matières ont l'avantage de se réchauffer lentement dans la journée et de se refroidir lentement la nuit, ce qui atténue les fluctuations de la température au cours des 24 heures. La cour est pavée de brique elle aussi.

Les maisons sont construites vers le sud; elles ont deux parties, l'une utilisée l'été et l'autre utilisée l'hiver, et il y a une cour au centre de la maison. Les pièces sont construites de manière à ce que la vie à l'intérieur ne soit pas visible de l'extérieur; de plus, cette forme de construction permet de fournir le plus d'ombre au cours de l'été. La cuisine et le grenier sont situés dans les coins de la maison. En général, aucune fenêtre ne s'ouvre vers l'extérieur de la maison; les fenêtres donnent sur la cour, qui est l'espace permettant la communication entre toutes les parties de la maison. Le seul endroit qui communique avec



▲ *Une rue partiellement couverte, Yazd*

l'extérieur est la porte d'entrée, qui est construite à distance de la cour; un couloir assez long et un hall d'entrée sont des espaces de transition entre la porte d'entrée et la cour.

Les pièces sont couvertes d'un toit en forme de dôme; ainsi, une partie de la pièce est dans l'ombre quelle que soit l'heure de la journée ce qui diminue la température de la pièce pendant l'été; de même, une partie de la pièce est toujours ensoleillée ce qui permet d'avoir plus de chaleur pendant l'hiver. Grâce aux toits en forme de dôme, la lumière du soleil n'entre pas dans la pièce de façon directe; ainsi, la température de la pièce n'augmente pas excessivement pendant l'été; de plus, le vent passe plus facilement au-dessus du toit et l'abime moins. Par ailleurs, le toit en dôme est plus résistant lors des tremblements de terre.

La cour de la maison

La cour centrale est la partie la plus importante de la maison. On y trouve classiquement un bassin d'eau au milieu, et des jardins aux quatre coins où l'on a planté des arbres qui ne nécessitent pas beaucoup d'eau (des grenadiers, des figuiers, des pistachiers et parfois des vignes) et des fleurs telles que la rose et le lilas. La présence du bassin d'eau et des plantes diminue la sécheresse de l'air ambiant, rafraîchit la température et fournit de l'ombre. L'été, les habitants de la maison se réunissent dans la cour pour les repas ou pour boire du thé; ils s'assoient généralement sur un lit en bois couvert d'un tapis ou d'un *kilim*, placé à côté du bassin d'eau. La cour est située à un niveau plus bas par rapport à la rue, ce qui a plusieurs avantages: la terre prélevée de la cour est utilisée pour faire des adobes qui servent dans la construction du bâtiment; l'eau des *qanâts* (qui circule dans les canaux creusés au même niveau que la rue) se déverse naturellement dans le réservoir d'eau (*âb-anbâr*) ou dans les jardins de la cour; la différence des niveaux entre l'intérieur et l'extérieur de la maison a pour conséquence la diminution des échanges d'air entre ces deux parties et la diminution des fluctuations de la température; le niveau plus bas de la cour permet parfois d'avoir accès plus facilement à l'eau du *qanât* dont un canal

La cour centrale est la partie la plus importante de la maison. On y trouve classiquement un bassin d'eau au milieu, et des jardins aux quatre coins où l'on a planté des arbres qui ne nécessitent pas beaucoup d'eau (des grenadiers, des figuiers, des pistachiers et parfois des vignes) et des fleurs telles que la rose et le lilas.

passe sous la cour (la cour est appelée dans ce cas *gowdâl-bâgh*). De plus, dans ce genre de construction, les bases de la maison sont plus solides et plus résistantes lors des tremblements de terre. Il y a généralement plusieurs cours (au moins deux) dans les maisons des familles plus riches, la cour extérieure étant réservée aux activités liées au monde extérieur, la cour intérieure étant réservée à la vie privée.

Les pièces de la maison

Les pièces de la maison sont construites autour de la cour centrale. Elles sont utilisées de façon spécifique selon les saisons. Les pièces nommées *panâh* (mot qui signifie «abri») sont situées au nord de la cour qui est la partie ensoleillée de la maison, donc la plus



▲ Ab-anbâr *Kalâr, Meybod*

chaude au cours de l'hiver. Pendant la saison froide, les activités quotidiennes des habitants de la maison ont lieu dans cette partie. L'été, c'est le contraire: ce sont les pièces du sud de la cour, placées dans l'ombre (donc plus fraîches) qui sont habitées. Cette partie de la maison est appelée *nassâr* (mot qui signifie «ombragé et frais»). Les *bâdguirs* sont construits également dans la partie sud du bâtiment pour augmenter les courants d'air et permettre l'aération des pièces utilisées pendant la saison chaude. Dans les anciennes maisons de Yazd, la partie habitée l'été est généralement entièrement ouverte vers la cour. Les pièces habitées pendant l'été ont un haut plafond de façon à ce que la chaleur monte et que l'air soit plus frais en bas de la pièce.

Le sous-sol

En général, le sous-sol (que l'on appelle *sardâb* dans ces maisons traditionnelles) est situé dans la partie de la maison qui est habitée pendant l'été. Au cours de cette saison, il fait nettement plus frais au sous-sol que dans les autres parties de la maison (la différence de la température entre le sous-sol et l'air ambiant est d'une dizaine de degrés). Quand il fait extrêmement chaud, les habitants de la maison migrent au sous-sol. Il y a même parfois des sous-sols à plusieurs étages. Dans certaines maisons construites sur la trajectoire d'un *qanât*, un canal est construit de façon à amener l'eau du *qanât* jusqu'au sous-sol; il y a même parfois un petit bassin sur la trajectoire de ce canal pour que l'eau arrive jusqu'au bassin et en ressorte par l'autre côté. La pièce dans le sous-sol où il y a ce petit bassin est appelée *howzkhâneh*. Dans le cas où un *bâdguir* est construit au-dessus du *howzkhâneh*, l'eau du bassin augmente la fraîcheur et l'humidité de l'air ambiant dans les pièces placées au-dessus du sous-sol.

Le *bâdguir*

Le mot *bâdguir* a été traduit en français par «tour de vent», mais sa traduction exacte est en fait «capteur de vent». Le *bâdguir* crée des courants d'air, ce qui permet d'aérer et de rafraîchir la température à l'intérieur du bâtiment. Les vents qui arrivent au niveau des ouvertures du *bâdguir* descendent à toute vitesse dans cette tour, ce qui fait entrer dans les pièces un air frais et agréable; par ailleurs, l'air chaud et pollué de l'intérieur des pièces sort à l'extérieur par ce chemin. Le *bâdguir* est un élément très efficace pour rafraîchir l'air à l'intérieur des bâtiments. Il ne serait pas exagéré de dire que les villes et les villages des régions désertiques de l'Iran respirent grâce aux *bâdguirs*. On construit le *bâdguir* dans la direction qui permet de capter les meilleurs vents, et dos aux vents accompagnés de grains de sable. Parfois, quand le *bâdguir* fait circuler l'air frais jusqu'au sous-sol, on construit dans le mur du sous-sol un placard dont la porte est en bois, ce qui permet à la fois de conserver la nourriture au frais (comme dans un réfrigérateur) et de réguler la température en fonction de l'ouverture ou de la fermeture de la porte du placard. Le nombre de *bâdguir* des maisons est proportionnel à la chaleur de la région où la maison est située: plus il fait chaud, plus le nombre de *bâdguir* augmente. Le nombre et la taille des *bâdguir* est également le signe de la richesse du propriétaire de la maison: plus le propriétaire est riche, plus les *bâdguir* de sa maison sont hauts. La plupart des *bâdguir* sont à un étage; il en existe à deux et parfois à trois étages,

Il ne serait pas exagéré de dire que les villes et les villages des régions désertiques de l'Iran respirent grâce aux *bâdguirs*.



▲ *Le jardin de Dowlat-âbâd, Yazd*



▲ *L'intérieur de la maison du jardin de Dowlat-âbâd*

mais leur construction nécessite une technique difficile que peu de gens connaissent. Le plus haut *bâdguir* de l'Iran est celui du jardin de Dowlat-âbâd à Yazd; sa hauteur est de 33,8 mètres. Ce *bâdguir* est octogonal; ainsi, les vents circulant à toutes les altitudes et dans toutes les directions sont captés.

Les Iraniens connaissent également, depuis des millénaires, la technique de conserver de la glace en plein désert, pendant l'été. Cette technique, qui a été mise au point probablement au cours du VIe siècle av. J.-C., n'est plus utilisée de nos jours car il y a maintenant des réfrigérateurs dans toutes les maisons.

Le stockage de l'eau et de la glace

Yazd est une ville où l'eau est précieuse. Il est donc logique que les réservoirs d'eau aient une grande importance dans la structure de la ville. Les *âb-anbâr* (mot qui signifie «grenier d'eau») font partie des bâtiments importants de chaque quartier. L'aspect extérieur des *âb-anbâr* (le dôme, le fronton) est majestueux, comme pour signifier aux habitants l'importance de ce lieu. L'intérieur est constitué d'un escalier qui descend très bas jusqu'au réservoir d'eau. Cet escalier est un endroit frais où les passants peuvent se reposer et être à l'abri du soleil les jours d'été car la différence de la température entre l'intérieur et l'extérieur du *âb-anbâr* est importante. Il existe près de 75 *âb-anbâr* dans la ville de Yazd. L'eau des *âb-anbâr* provient uniquement des *qanâts*. On construit de un à six *bâdguir* dans les *âb-anbâr*; les *bâdguir* sont construits au-dessus du réservoir d'eau, ce qui est l'un des multiples moyens utilisés pour éviter que l'eau ne devienne fétide.

Les Iraniens connaissent également, depuis des millénaires, la technique de conserver de la glace en plein désert, pendant l'été. Cette technique, qui a été

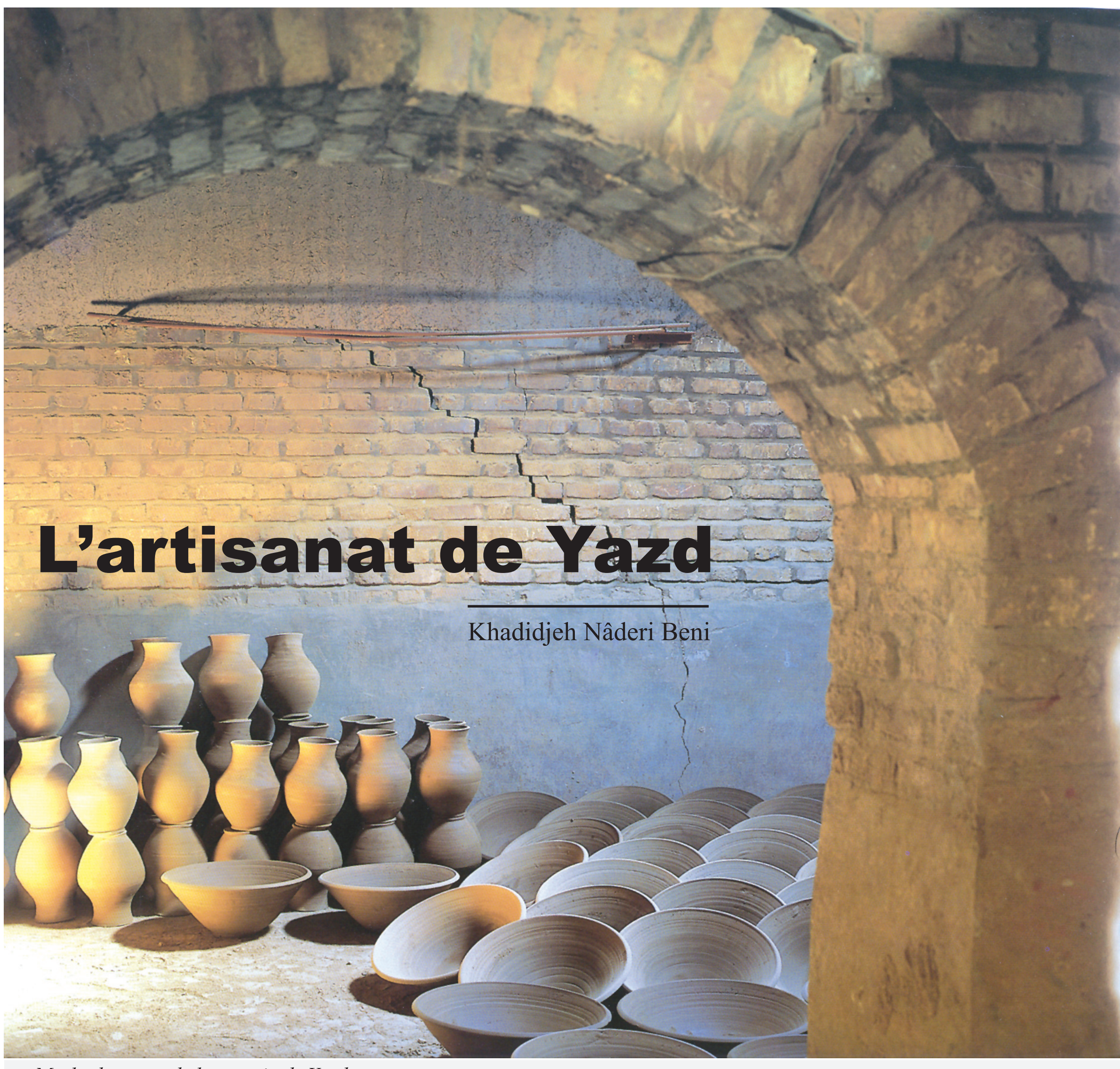
mise au point probablement au cours du VIe siècle av. J.-C., n'est plus utilisée de nos jours car il y a maintenant des réfrigérateurs dans toutes les maisons, mais il est intéressant de l'évoquer ici puisqu'il s'agit d'une construction caractéristique de l'architecture traditionnelle des régions désertiques de l'Iran. Autrefois, la glace était stockée en dehors de la ville, dans un bâtiment en forme de cône que l'on appelait *yakhtchâl* (mot qui signifie «trou de glace»), dont la plus grande partie était construite sous la terre. Ce bâtiment était un espace de près de cinq mille mètres-cubes, que l'on remplissait pendant l'hiver avec de la glace que l'on amenait des montagnes environnantes. Les murs du bâtiment avaient une épaisseur d'au moins deux mètres à la base, et étaient construits avec un matériau particulier (appelé *sârouj*) totalement imperméable et résistant au transfert de la chaleur, composé de sable, d'argile, de blanc d'œuf, de chaux, de poil de chèvre et de cendre dans des proportions spécifiques. Le *yakhtchâl* était souvent relié à un *qanât* et possédait un *bâdguir* qui permettait de rafraîchir la température à l'intérieur. ■

Sources:

- L'article *Yazd, ghadimi-tarin shahr-e Iran va jahân* (Yazd, la plus ancienne ville de l'Iran et du monde), consulté sur le site rezahatefi.blogfa.com le 27 nov 2011.
- L'article *Me'mâri-ye ghadimi-ye Yazd* (L'architecture ancienne de Yazd), consulté le 27 nov 2011 sur le site fa.wikipedia.org.
- L'article *Me'mari-ye eghlimi-ye Iran dar dasht-hâye falât [kavir-hâ] 1ere partie* (L'architecture iranienne adaptée au climat des plaines du Plateau iranien [les kavirs]), résumé d'un livre portant sur le même sujet écrit par Vahid Ghobadian, consulté sur le site www.ghoolabad.com le 27 nov 2011.
- L'article *Tâ be afsous naneshasteim, baft-e Yazd, takhtgâh-e kavir râ daryâbim* (Protégeons la structure de la ville de Yazd, la capitale du désert, avant d'avoir des regrets), extrait d'un article écrit par Parviz Varjâvand, consulté sur le site www.ghoolabad.com
- L'article *Bâdguir-hâye Yazd va osloub-e sâkhtan-e ânhâ* (Les *Bâdguir* de Yazd et les principes de leur construction), écrit par Ali-Asghar Shariatzâdeh, consulté sur le site www.ghoolabad.com
- L'article Yakhtchal, consulté le 11 dec 2011 sur le site fr.wikipedia.org.



▲ *Le* yakhtchâl *d'Abarkouh*



L'artisanat de Yazd

Khadidjeh Nâderi Beni

▲ *Meybod, centre de la poterie de Yazd*

Yazd est réputée pour être la ville des canaux souterrains, de la prière, et de la sobriété (*shahr-e ghanât va ghonout va ghenâ'at)*; autrement dit, c'est la ville des traditionnels canaux souterrains, dont les habitants sont musulmans et se contentent de ce qui leur est réparti par la providence divine. Cette dernière particularité, la frugalité, fait partie de la culture des Yazdis. Elle transparaît également dans leur art et plus particulièrement dans l'artisanat de cette région désertique.

A partir du règne du roi qâdjâr Nâssereddin Shâh et suite à ses voyages en Europe ainsi qu'à son initiation à la culture et aux coutumes d'Occident, des échanges culturels et artistiques commencèrent entre l'Iran et l'Europe, au détriment de l'Iran, alors en position de faiblesse culturelle et politique. Ces échanges, qui ont continué jusqu'à l'aube de la Révolution islamique en 1979, ont porté un lourd préjudice à la culture traditionnelle persane. Cependant, l'après Révolution islamique a au contraire été à la source d'une véritable renaissance artistique et culturelle. L'artisanat des diverses régions

constituant l'héritage plurimillénaire du pays a pu également se régénérer. Voici quelques uns des arts manuels et de l'artisanat les plus remarquables de Yazd:

1- *Ghâlibâfi* (le tissage de tapis):

Le tapis de Yazd est un type particulier de tapis persan. L'artisanat du tapis est l'occupation traditionnelle principale des Yazdis pratiqué dans toute la province à grande échelle. Le commerce des tapis tissés constitue ainsi l'une des sources non négligeables de revenus des habitants. Le tapis de Yazd est tissé avec de la soie grège ou du poil, selon des plans traditionnels, modernes ou uniques dessinés par des Yazdis. Les plans les plus authentiques de cette région sont les motifs *gol va mâhi* (fleur et poisson), *harâti*, *kermâni* et *sardâr-e djangal*.

2- *Ziloubâfi* (la fabrication d'une sorte de tapis tissé en coton):

Le *ziloubâfi* désigne l'art du tissage du *zilou*, sorte de tapis aux genres, motifs et couleurs variés, moins précieux que le tapis ordinaire. Le *ziloubâfi* de Yazd remonte à la période préislamique et se fait aujourd'hui de façon industrielle. Le *zilou* de Yazd, en raison de sa célébrité et par conséquent de ses ventes, représente également une source de revenus importante pour cette province, son



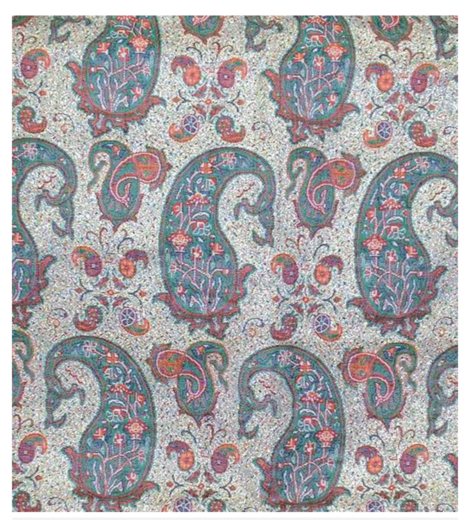
▲ *Boutique de tissus vendant des mouchoirs tissés dans le bazar*



▲ *Ziloubâfi*



▲ Termeh *moutarde au motif* shâkh-e gavazni *(corne de gazelle), début XVIIIe siècle*



▲ *Le* termeh

tissage étant à la fois une activité à la fois commerciale et artistique.

3- *Sha'erbâfi (Sherbâfi)* (fabrication du tissu en poil):

Le *Sha'erbâfi* est un art manuel local, qui existe cependant dans de nombreuses régions iraniennes sous d'autres formes. C'est le tissage artisanal de tissus traditionnels variés, faits de poils d'animaux divers. Voici quelques uns des tissus produits:

- Le *termeh* (cachemire): Précieux tissu finement tissé de laine et de trames de soie multicolores. Auparavant, ce genre de tissu était fabriqué à la main et de ce fait, on l'appelait *angoshtbâf* (qui signifie littéralement "tissé avec les doigts"). Le *shâkh-e gavazni* et *gol-e mohammadi* comptent parmi les motifs les plus en vogue du *termeh*.

- Le *zari*: fabriqué depuis l'époque des Sassanides, cette étoffe est faite de laine naturelle.

- Le *makhmal* (velours): tricot très précieux tissé à la main et fait de laine naturelle.

- Le *shamad:* étoffe de coton, souvent quadrillée (comme le motif écossais) qui sert de couverture surtout en été.

- Le *tchâdor-shab* (couvre-lit): couverture tissée à la main, qui sert à recouvrir le lit et dont le tissage est courant dans la région d'Ardakân de Yazd. Parmi d'autres productions de *Sha'erbâfi,* on peut nommer les *dastmâl*, *djim*, *ehrâmi*, *ghanâviz*, etc.



▲ *Loquet féminin d'une porte, exemple de ferronnerie, Yazd*

4- *Sofâlgari* (la poterie):

Meybod est le centre de la poterie de Yazd. L'artisanat de la poterie de Meybod remonte à plus de 6000 ans. Il se distingue par ses motifs étranges et originaux de *morgh va mâhi* (oiseau et poisson) et de *khorshid* (soleil). La poterie de cette ville est renommée au niveau national et international.

5- *Ahangari* (la ferronnerie): Les objets les plus courants fabriqués par les ferronniers de la province de Yazd sont des objets utilitaires tels que le *ghappân* (la balance romaine), le *ghandtchin* (le marteau à casser le sucre), *anbor* (pincette), etc.

6- *Kâshisâzi* (fabrication de tuiles émaillées): Cet artisanat est pratiqué à Yazd depuis au moins 700 ans. Les tuiles émaillées sont fabriquées en différentes catégories, à citer les *kâshi-e yazdi, akmand, shabakeh, haftrang*, etc.

7- *Hassirbâfi* (la vannerie): Le *Hassirbâfi* est l'artisanat consistant à fabriquer des objets tressés avec des fibres de végétaux et plus particulièrement des feuilles de dattier. Les objets les plus couramment fabriqués sont les chapeaux, les éventails, les balais, les paniers…. Cet artisanat est pratiqué à Bâfgh et à Tabas qui bénéficient tous deux, de palmeraies verdoyantes.

Parmi d'autres métiers manuels de Yazd, nous pouvons citer le nom de *guivehbâfi* (fabrication de chaussons en coton), *tazhib* (l'enluminure), *guelimdouzi* (tissage de Kilim), *khâtamkâri* (la marqueterie)… qui demeurent pratiqués dans l'ensemble de la province. ■



▲ *Boîte de* Hezâr-pisheh *(Pandore), œuvre du maître Hezâr-pisheh. Artisanat de Yazd*

Source:

- *Yazd, Pardis-e Kavir* (Yazd, Le paradis du désert), compilé par l'Organisation de l'Héritage culturel, de l'Artisanat et du Tourisme de Yazd, 1386 (2007).



▲ *Etoffe dorée et calligraphiée, œuvre du maître tisserand Ghiâsseddin Ali Naghshband Yazdi. Tissée en 1591, cette étoffe était destinée à recouvrir une tombe*

Petite Grèce ou trésor des patrimoines, présentation de la ville d'Ardakân

Najmâ Tabâtabâee

Le désert semble être un rêve, un lieu original avec des habitants chaleureux qui lui ressemblent. Le calme absolu de ses nuits, son coucher de soleil rendant le ciel rouge sang et son ciel merveilleusement étoilé lui confèrent une beauté unique.

Ardakân, perle du désert, est une ville connue pour sa culture, son art, ses habitants accueillants et son histoire; une ville qui garde le souvenir de maints érudits, savants et astronomes, et qui, pour cette même raison, a été surnommée "la petite Grèce" durant des siècles. C'est d'ailleurs sous ce même titre honorifique que Mohammad-Mofid Bâfghi présente Ardakân au travers les pages de son ouvrage consacré à l'histoire de Yazd, *Jâmeh Mofidi*.

Au sujet de l'origine de l'appellation de cette ville, de nombreuses hypothèses ont été évoquées. Certaines sources prétendent qu'Ardakân est composé de deux mots: «Ard» et «Kân», le premier signifiant l'adjectif «sacré» et le second «une région»; Ardakân faisant ainsi référence à un "lieu sacré". Selon *Jâmeh Mofidi* «ard» signifie «entourage» tandis que «kân» évoque une mine. D'après l'auteur de cet ouvrage, étant donné que cette ville est entourée de mines, on l'a nommée Ardakân, c'est-à-dire "la ville des mines".

En outre, dans le zoroastrisme, «Ard» évoque le nom d'un dieu ou d'un ange dont le rôle est de répandre la justice, la générosité et le bonheur. Selon cette hypothèse, Ardakân désignerait donc le lieu du bonheur et de la justice. Selon une autre croyance, dans la langue pahlavi, «ard» signifiait la rage et la bravoure, comme le prénom Ardeshir qui signifie "la colère du lion" ou "lion courageux". Pendant le XIe ou le XIIe siècle, cet endroit a été le lieu de résidence de guerriers zoroastriens qui s'y étaient cachés durant l'invasion arabe. Cependant, il est difficile de savoir laquelle de ces hypothèses est juste.

La région d'Ardakân a longtemps servi de refuge et suite à l'assèchement de la mer Sâveh qui se trouvait à proximité, se présentait sous la forme d'un vaste plateau cultivable qui a attiré les Iraniens lors de l'attaque des armées arabes. Pendant sa période de prospérité, durant les XIe et XIIe siècles, la ville originelle se situait dans un endroit nommé Zardak, à dix kilomètres au nord de l'actuelle Ardakân. Ce lieu est devenu une attraction touristique: on peut en effet y voir les ruines des murs, ainsi que les fondations des maisons, mosquées, du bazar et de la citadelle.

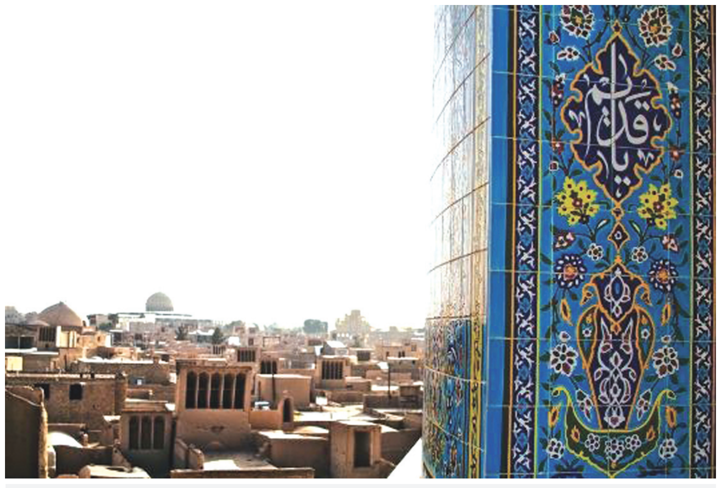
La région d'Ardakân est la plus grande des huit régions constituant la province de Yazd et recouvre 32% de sa surface totale. Cet endroit est bordé par le désert au nord et à l'est, et comprend quelques villages et des terres arables peu étendues à cause du manque d'eau. Dans la ville d'Ardakân, ce qui attire en premier lieu l'attention des visiteurs est la beauté des tours de vent (*bâdguir*) et des maisons en briques crues - le choix des matériaux de maçonnerie étant étroitement lié au climat de cette région. Dans un second temps, la découverte des grands vergers de pistachiers est fascinante. Enfin, les portails, les réservoirs d'eau, les ruelles étroites et les grandes mosquées font la splendeur de cette antique ville du désert.



▲ *Vue générale d'Ardakân*

Etant donné que les monuments historiques et touristiques de cette ville sont nombreux, nous nous contenterons d'une brève présentation des lieux les plus visités.

Les habitants d'Ardakân – en majorité chiites mais abritant également une minorité zoroastrienne -sont croyants et très attachés à leur religion, d'où la grande quantité des mosquées et de lieux de pèlerinage chiites et zoroastriens. La plus ancienne mosquée de la ville est nommée Zirdeh. Même si la date exacte de sa construction demeure inconnue, d'après les objets retrouvés à cette endroit, elle daterait du XVIe siècle. Après Zirdeh, la seconde plus importante mosquée et la moquée Jâme', qui est très ancienne. On y a retrouvé un *zilou*, sorte de tapis traditionnel de Yazd, qui date de plus de 400 ans. Ce monument est situé à une plus grande altitude que les autres, et domine ainsi toute la ville. Cette mosquée comporte deux grandes parties: l'une utilisée en hiver et appelée *zemestân-khâneh* (maison d'hiver), et l'autre en été, appelée *tâbestân-khâneh,* (maison d'été). Ces deux "maisons" sont de hauteur différente; la "maison d'hiver" étant moins élevée que l'autre afin de pouvoir garder la chaleur durant cette saison.



▲ *Vue du haut de la mosquée* Zirdeh

Deux des plus importants temples des zoroastriens se trouvent sur les hauteurs des montagnes à proximité d'Ardakân. La montagne de Tchak-Tchak, située à l'est de la ville, comporte un temple du nom de Pir-e Sabzeh Tchak-Tchakou. La raison de ce nom vient du fait que de l'eau tombe goute à goutte du haut de la montagne et remplit un réservoir d'eau raccordé au temple à l'aide d'un tuyau: ainsi, le mot *Tchak-Tchak*, prononcé tchek-tchek en persan courant, signifie "goutte à goutte". *Pir-e Sabz* est constitué de deux mots: le premier signifie «père», «homme de grande valeur» et le second est en réalité un changement de prononciation du mot «souz» qui veut dire «chaleur et luminosité». La combinaison de ces deux termes fait référence au titre que l'on accordait au gardien du feu, qui avait comme rôle de veiller au feu sacré et de le garder allumé. Les pèlerins visitent ce lieu pendant le mois de juin et y sacrifient des moutons. L'autre temple, *Pir-e Herisht*, est situé dans une autre montagne du même nom, Herisht. Dans cet endroit sacré, le feu est toujours allumé et les gens y viennent pendant le premier mois du printemps pour y effectuer un pèlerinage. Ces deux

Les portails, les réservoirs d'eau, les ruelles étroites et les grandes mosquées font la splendeur de cette antique ville du désert.



▲ *La montagne de Tchak-Tchak comprenant le temple de Pir-e Sabzeh Tchak-Tchakou*

temples accueillent chaque année de nombreux pèlerins zoroastriens du monde entier, mais aussi des touristes iraniens et étrangers.

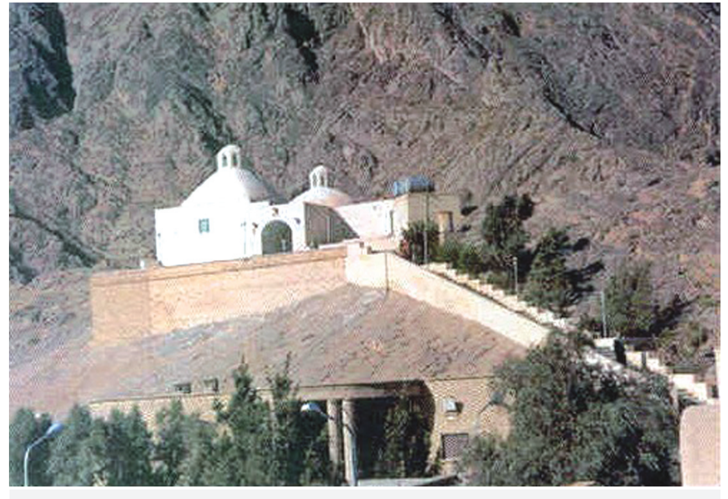
Une autre singularité de la ville d'Ardakân est l'architecture des réservoirs d'eau, appelés *âb-anbâr* en persan. Cette construction a une très grande valeur dans les régions désertiques, et on en aperçoit dans chaque quartier. Auparavant, l'eau potable nécessaire aux habitants de la ville était fournie par ces *âb-anbâr* qui comportent un réservoir principal appelé *tanoureh,* qui était creusé dans le sol et la paroi étanchée avec des briques. Pour conserver le bon goût de l'eau et la garder propre, on y ajoutait un peu de sel et de la chaux qui formaient une couche sur l'eau et la préservait de la pollution. Ces réservoirs avaient parfois une profondeur de 6 à 7 mètres et pour y accéder, il fallait emprunter des escaliers. Le tout était couvert par un dôme, une voûte et équipé de deux ou quatre tours du vent (*bâdguir*) laissant entrer des courants d'air afin que l'eau reste fraîche. Ardakân comportait 57 *âb-anbâr*. Certains d'entre eux ont été détruits, mais d'autres ont été préservés et datent de 300 ans, comme celui de *do-râheh* (qui veut dire «bifurcation»), situé près du bazar. L'*âb-anbâr* de *tchehel-pelleh* (qui signifie littéralement «à quarante marches») était célèbre pour son eau douce et fraîche.

L'ancienne Ardakân était entourée de murs et comportait huit portes, ou *darvâzeh* en persan. À l'époque, les portails étaient ouverts du lever au coucher du soleil; mais en dehors de cette période, plus personne ne pouvait entrer dans la ville.

Les familles nobles et les plus riches de la ville possédaient de grandes maisons équipées de cours, de bassins, de *âb-anbâr*, de *bâdguir* et de nombreuses chambres où vivaient toute la famille y compris les tantes, les oncles, les grands-parents et petits-enfants. Pour cette même raison, on baptisait chaque résidence par le nom de la famille qui y vivait, comme celle de la famille Taghdiri. La résidence *Taghdiri-hâ* qui signifie «les Taghdiri», date de l'époque des Qâdjârs. Cet ensemble comporte des pièces consacrées à l'été et à l'hiver (comme nous l'avons



▲ *Les ruelles étroites couvertes par un toit sont appelées* Sâbât



▲ *Le temple* Pireh Herisht

expliqué plus haut), une pièce pour les serviteurs, et une pour les propriétaires de la maison. Sa beauté réside avant tout dans ses grandes fenêtres à vitraux.

Ardakân abrite plusieurs vergers de pistachiers et de grenadiers, qui peuvent survivre avec peu d'eau. On y cultive donc six différentes sortes de grenades qui, après celles de la ville de Sâveh, sont célèbres pour leur qualité.

Cette ville proche du désert central est très influencée par le climat désertique qui assèche ses nombreuses terres arables. Cependant, comme nous l'avons évoqué, Ardakân abrite plusieurs vergers de pistachiers et de grenadiers, qui peuvent survivre avec peu d'eau. On y cultive donc six différentes sortes de grenades qui, après celles de la ville de Sâveh, sont célèbres pour leur qualité. La plantation des pistachiers dans des régions comme Yazd, Khorâssân, Fârs et Kermân remonte à plus de 3000 ans. Ardakân est la quatrième ville productrice de pistaches en Iran, après Rafsanjân dans la province de Kermân. En outre, plus de 60% des vergers de pistachiers dans la province de Yazd se trouvent à Ardakân.

Concernant les plats traditionnels, les habitants d'Ardakân sont célèbres pour leurs *âsh*, sorte de soupe épaisse à base de céréales, de légumes ou de viande. La plus importante soupe des villes de Yazd et d'Ardakân s'appelle *âsh-e shouli* qui constitue l'un des plats principaux consommés dans la région. Ce plat fait à base de pois chiches, haricots, blé, betteraves, oignons et menthe se consomme surtout en hiver. Une autre sorte de *âsh* est un mélange de céréales préparé sans viande. La viande est considérée comme la nourriture principale ou le "père des aliments". Pour cette



▲ *La résidence* Taghdiri-hâ

raison, cette soupe est nommée *âsh-e bi-piyar* ou *yatimtcheh* qui signifie «sans père et orphelin». La soupe appelée *ash-e jow,* qui signifie "soupe d'orge", est faite à base de céréales, viande, betteraves, lentilles et concentré de grenade. À Ardakân, ce plat est servi le matin du premier jour du mois de Esfand*,* le 20 février de chaque année.

Le produit sucré le plus important à Ardakân est le *halvardeh.* Cette sorte de *halvâ*, préparée à base de sésame moulu nommé *ardeh* sous forme de liquide huileux, est mélangée avec du sucre, des œufs, et parfumée avec de la cardamome. L'ensemble est ensuite décoré avec des pistaches et des amandes. Même si ce produit se prépare dans différents pays comme la Turquie et le Liban, la façon de le préparer est unique en Iran. A Ardakân, cette confiserie au sésame ne contient aucun produit chimique et même aujourd'hui, elle est préparée de façon traditionnelle et en partie à la main, ce qui la rend plus délicieuse et naturelle.



▲ *La confiserie au sésame* halvardeh (halvâ-ardeh)



▲ Âsh-e shouli*, la soupe des villes de Yazd*

Ardakân, la petite Grèce, est un trésor du patrimoine culturel iranien qui est enraciné dans la tradition, la culture et le climat du désert. Les matériaux des monuments historiques, la couleur et l'odeur des briques crues et du torchis, tout contribue à évoquer la chaleur brûlante du désert. L'effort des anciens pour conserver l'eau et préserver l'architecture unique des tours de vent a permis à des hommes persévérants et patients de peupler la région pendant des siècles. En se promenant dans les ruelles étroites de la ville, le visiteur sera ébloui par la beauté des créations humaines et probablement invité à déguster certains des plats traditionnels et spécialités régionales. ■

Bibliographie:

-Tabâtabâ'i Ardakâni, Mahmoud, *Farhang-e Âmm-e Ardakân* (La culture générale d'Ardakan), Téhéran, Société culturelle de Yazd (Shorâ-ye farhange 'omoumi ostân-e Yazd*)*, 2002 (1381), 750 p.

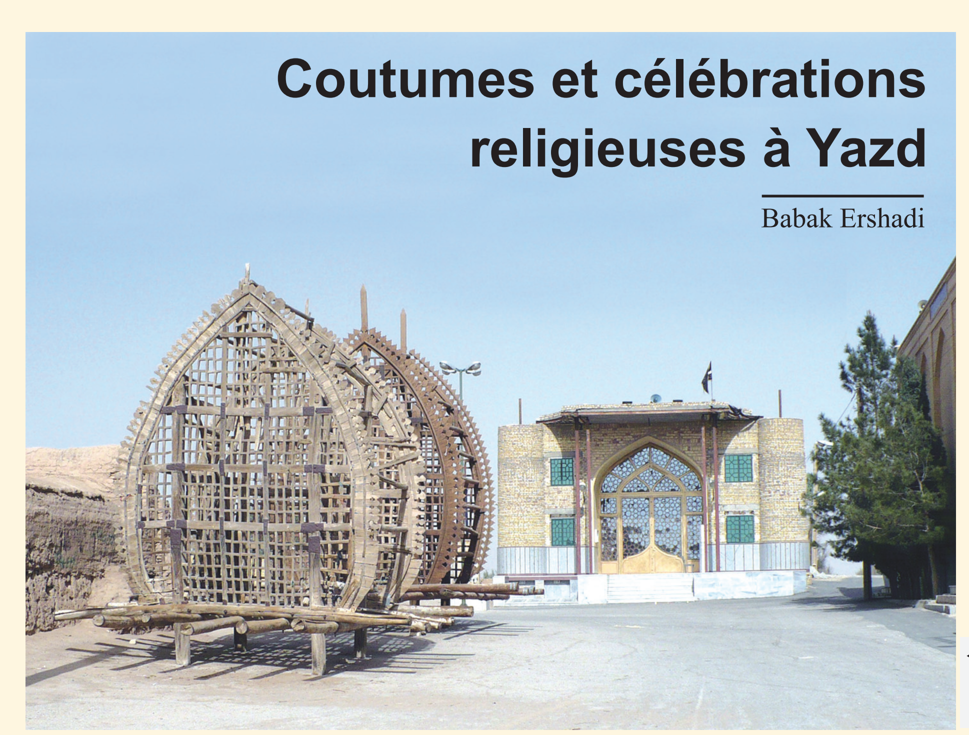
-Piri Ardakâni, Nâder. *Pelleh-ye Hashtom* (La huitième marche), Qom, société des réserves islamiques (Majma'-e zakhâyer-e eslâmi), 2006 (1385), 352 p.

-Sepehri Ardakâni, 'Ali, *Negâhi be târikh-e Ardakân* (Aperçu sur l'Histoire d'Ardakân), Ardakân, Centre de livre Vali Asr (Kânoun-e ketâb Vali-Asr), 1985 (1364), Vol. 1.

-Zendeh Del, Hassan, *Ostân-e Yazd* (La province de Yazd), Téhéran, Institut des recherches et imprimeries de Irangardân (Moa'seseh tahghighât va enteshârât irângardân), 1998 (1377), 212 p.

Coutumes et célébrations religieuses à Yazd

Babak Ershadi



Le nakhl *et la mosquée de Hossein Abâd; province de Yazd*

La province de Yazd est souvent citée pour sa population zoroastrienne. Cependant, c'est aussi l'un des bastions du chiisme iranien et sa population est très religieuse. Ainsi, les cérémonies et les coutumes religieuses islamiques y sont également remarquables.

Les cérémonies religieuses

La majorité des habitants de la province est chiite duodécimaine. Les us et coutumes de la région sont donc profondément marqués par les éléments de la culture religieuse, tant pour les fêtes familiales et les noces que pour les fêtes publiques comme Norouz (nouvel an iranien, 21 mars), l'Aïd-e Fetr (marquant la fin du jeûne du mois de Ramadan), la fête de Ghadir Khôm (désignation par le prophète Mohammad de l'Imâm 'Ali comme maître des croyants et son successeur), l'anniversaire du Prophète et des Imâms chiites, surtout l'anniversaire du Douzième Imâm, l'Imâm du temps (le 15 du mois de Sha'bân).

Nakhl

Lors de 'Ashourâ (10 du mois de Moharram), qui commémore le martyre de l'Imâm Hossein et de ses compagnons, les chiites de Yazd portent des grandes ossatures de bois appelées *nakhl* (littéralement: palmier). Cette grande ossature symbolise le cercueil du vénéré Imâm Hossein. Pour les cérémonies de l'Ashourâ, le *nakhl* est entièrement couvert de tissus noirs et orné de centaines d'épées ainsi que de poignards. Le *nakhl* est porté sur les épaules des fidèles qui le font tourner trois fois autour de la place, avant de le remettre doucement à sa position initiale. Cette cérémonie est spécifique de Yazd et n'est pas en usage dans les autres régions iraniennes.

Le mois de Ramadan

Une quinzaine de jours avant l'observation de la lune du mois de Ramadan, les villes de la province de Yazd changent de visage, et les habitants se préparent pour entrer dans le mois de jeûne. Les gens nettoient leurs maisons, et ils se regroupent pour nettoyer la mosquée de leur quartier. Le mois béni de Ramadan est le temps de la purification de l'âme. De même, les lieux de culte et les maisons doivent être également purifiés.

Quelques jours avant l'arrivée du mois de Ramadan, les familles sortent de la ville pour passer une journée

à la campagne. Le jour est appelé *koloukh-andâzân* (littéralement: "jet de pierres"). Une soupe traditionnelle appelée *shouli* est le plat principal de la journée.

Après le décroissement de la lune du mois de Sha'ban, mois précédant le Ramadan, les gens montent sur les toits pour observer l'apparition du jeune croissant de la lune annonçant la venue du nouveau mois. Selon les traditions, celui qui voit la lune du mois de Ramadan doit fermer tout de suite les yeux et adresser une louange à Dieu et à Son messager pour que son vœu soit exaucé.

Une ou deux heures avant l'aube, le muezzin allume une lanterne en haut du minaret. Quand il fait l'appel à la prière à l'aube, il éteint la lampe, signe que le jour se lève.

Pendant les jours du mois de Ramadan, des réunions consacrées à la lecture collective du Coran sont organisées par les fidèles dans la mosquée de leur quartier ou dans la maison de l'un des voisins. Chaque jour, ils font la lecture d'un trentième du texte coranique pour finir la lecture complète du Coran (qui est divisé en 30 parties ou *joz'*) à la fin du mois de Ramadan.

Les habitants de Yazd partagent également de nombreuses cérémonies avec le reste de le l'Iran, ainsi en va-t-il de la croyance que, pendant la Nuit de la Destinée, le moment de la naissance et de la mort des humains est déterminé par les anges. Parmi les cérémonies de la Nuit de la Destinée, il faut citer la lecture collective du Coran, la prière et la veillée jusqu'à l'aube. Pendant les prières spéciales de cette nuit, les fidèles gardent le Coran au-dessus de leur tête pour se repentir. Les cérémonies de la Nuit de Destinée sont organisées les 19e, 21e et 23e (et parfois le 27e) nuits de Ramadan.

Au 21e jour du mois de Ramadan, les gens se réunissent dans les mosquées et les hosseiniyehs de leur quartier pour célébrer le martyre du premier Imâm des chiites, le vénéré Imâm 'Ali. Devant certaines mosquées de la ville, les *nakhls* sont portés sur les épaules des fidèles comme au jour de l'Ashourâ.

Le soir du 27e jour de Ramadan, après la prière du soir, les jeunes garçons du quartier se rendent en groupes à la porte des maisons des voisins en chantant: «*Doust doust 'Ali doust*» (littéralement : "ami, ami, ami d'Ali"). Les voisins ouvrent la porte et les reçoivent amicalement en leur offrant des friandises. Selon la tradition, cette cérémonie est un souvenir du secours nocturne que l'Imâm 'Ali prêtait aux orphelins de sa ville en leur apportant de la nourriture.

À la fin du mois de Ramadan, les gens se rendent tôt le matin à la mosquée pour célébrer la prière de la fête de Fetr. C'est également le moment de la collecte de la *zakât*, c'est-à-dire de l'aumône de la fin du mois de Ramadan. ■



Pour les cérémonies de l'Ashourâ, le nakhl *est entièrement couvert de tissus noirs et orné de centaines d'épées ainsi que de poignards.* ▶

Le travail du textile dans l'artisanat de Yazd

Ghazâleh Ebrâhimiân



▲ *Dans l'atelier du* dârâ'i-bâfi, *Yazd*

La province de Yazd, située dans le centre de l'Iran, est entourée des déserts du Dasht-e Kavir au nord et du Dasht-e Lout au sud. Depuis longtemps, sa position géographique et la distance par rapport aux grands centres commerciaux ont suscité le développement d'un artisanat permettant de répondre aux besoins quotidiens de la population. La cohérence esthétique des productions dans cette région demeure admirable et attire l'attention des artistes du pays et des touristes.

L'artisanat à Yazd est très diversifié. L'un des principaux artisanats de cette province est le travail du textile qui ne se limite pas à la fabrication de tapis ou de *kilims*. Dans cet article, nous allons ainsi présenter certains aspects de l'artisanat textile de cette province.

Le tressage de l'osier (*hasirbâfi*)

Le tressage de l'osier est un art très ancien en Iran, qui consiste à travailler des plantes naturelles et requiert des équipements très simples à savoir la faucille, le couteau, les ciseaux, l'aguille et la lime.

Les matériaux de base varient selon la situation climatique des régions. Parmi les éléments principaux utilisés à Yazd, nous pouvons citer des osiers fraîchement récoltés, des tiges de blé, des rameaux

de paille ou encore des feuilles de dattier. Les artistes de Yazd réalisent des objets de vannerie incluant plateaux, corbeilles et paniers; mais aussi des chapeaux, des éventails, des paillassons et des nattes... Cet artisanat est toujours réalisé par des femmes au foyer, et est courant dans les villages de Bâfgh, Bahâbâd, Zardin, Mobârakeh. Le *hasirbâfi* est donc l'un des aspects des créations à la fois usuelles et artistiques de cette province.

La fabrication des *guiveh* (*guivehbâfi*)

Le *guiveh* est une sorte d'espadrille tissée à la main, en fil de coton. La fabrication des *guiveh* comporte trois étapes essentielles :

1.La fabrication de l'empeigne *(rouyeh-tchini)*. Durant cette étape, la plus importante, on réalise la forme des *guivehs*. La surface est piquée à la main, en corde de chanvre ou de coton tressée.

2.La fabrication de la semelle *(takhteh-keshi)*. Cette étape difficile est toujours réalisée par des hommes. On réalise alors la partie inférieure de la chaussure en plastique et cuir.



▲ Guiveh, *une sorte d'espadrille tissée à la main*

La cohérence esthétique des productions dans cette région demeure admirable et attire l'attention des artistes du pays et des touristes.

3.Le montage ou le finissage (*guiveh-tchini*). Les différentes pièces sont cousues ensemble.



▲ *Maître Ramezân Rezâyi dans l'atelier de* dârâ'i-bâfi, *Yazd*



▲ *Cachemire iranien, appelé* termeh

En général, les femmes des villages fabriquent des *guivehs* avec des matériaux simples durant leur temps libre. Cet artisanat, est à la fois une œuvre artistique et un objet très utile, qui est néanmoins moins produit de nos jours.

La fabrication de tissu (*sherbâfi*)

La fabrication de tissu constitue une grande partie de l'industrie du textile en Iran, surtout dans la province de Yazd. Dans le passé, les femmes travaillaient avec des métiers à tisser manuels consistant essentiellement en un cadre de bois. Avec le développement des machines de tissage, elles peuvent désormais produire des tapisseries de plus grandes dimensions.



▲ *Tressage de l'osier* (hasirbâfi)

Malheureusement, la production de plusieurs tissus traditionnels à Yazd a été interrompue en raison de la dureté des conditions de travail, le manque de soutien et d'aides aux sociétés de textile, ainsi que du fait de l'importation massive de tissus.

Voici néanmoins une liste non-exhaustive des tissus qui étaient et, pour certains, demeurent produits dans cette province:

Le tissu doré (*zaribâfi*)

Le *zari* est l'un des tissus traditionnels de Yazd, entremêlé de fils d'or et d'argent, dont le tissage remonterait à l'époque sassanide. Le *zari* est fait à base de soie naturelle tricotée avec des métaux

précieux. Yazd était l'un des centres importants de production de ce tissu d'une grande valeur.

Le cachemire (*termeh)*

La fabrication du cachemire iranien, appelé *termeh*, remonte à environ 400 ans. A l'époque, dans cette province, les zoroastriens tissaient le *termeh* à la main avec lequel ils confectionnaient des vêtements de cérémonie.

A l'heure actuelle, ce tissu très cher est produit grâce aux métiers de tricotage**.** Sa confection requiert un travail minutieux, et sont utilisées des fibres en soie, coton, laine ou poil tricotées avec des fonds orange, noir, rouge, brun et vert. Le *termeh* est utilisé comme serviette ou nappe, pour recouvrir des meubles ou comme cadeaux lors des cérémonies ou fêtes**.**

Le *dârâ'i*

Le *dârâ'i* ressemble à l'ikât, qui est une technique de tissage et de teinture en Indonésie. Ce tissu est fait de la juxtaposition de parties de fils colorés. A Yazd, on tissait le *dârâ'i* en soie mais il est aujourd'hui fait de viscose, parfois de coton.



▲ *Tissu doré* (zaribâfi)

Le *dandâne'i*

Le *dandâne'i* est un tissu traditionnel des zoroastriens à Yazd. Le tissage du *dandâne'i* est particulièrement difficile à réaliser. Le motif central des productions est généralement un soleil ou une fleur bordé de marges colorées, rouge, noir, jaune, brune, blanche et grise. ■



▲ *Dans l'atelier de* dârâ'i-bâfi, *Yazd*

Yazd, un dépaysement, un regard et des souvenirs

Jean-Pierrre Brigaudiot

C'était en juin 2002, j'étais à Téhéran avec une équipe d'experts de plusieurs disciplines universitaires afin de définir les modalités selon lesquelles les universités françaises pourraient accueillir et délivrer des diplômes de doctorat à des étudiants iraniens. C'était mon second séjour en Iran et il s'agissait avant tout de travailler avec les représentants du ministère de l'enseignement supérieur, autrement dit une succession de longues réunions ponctuées de quelques malentendus. Cependant, la compagnie Iran Air nous avait gratifiés d'un billet ouvert pour un déplacement au choix dans le pays. Avec un ami et collègue artiste et professeur à l'université de Strasbourg, nous représentions les arts, nous avions déjà séjourné à Téhéran et passé quelques jours à Ispahan où nous avions collaboré avec la petite université d'art du centre de la ville. En feuilletant le guide touristique que nous possédions, nous avions opté pour une incursion à Yazd dont les dimensions semblaient correspondre au laps de temps dont nous disposions, c'est-à-dire deux jours.

Le désert, le nomadisme et des sonorités si particulières

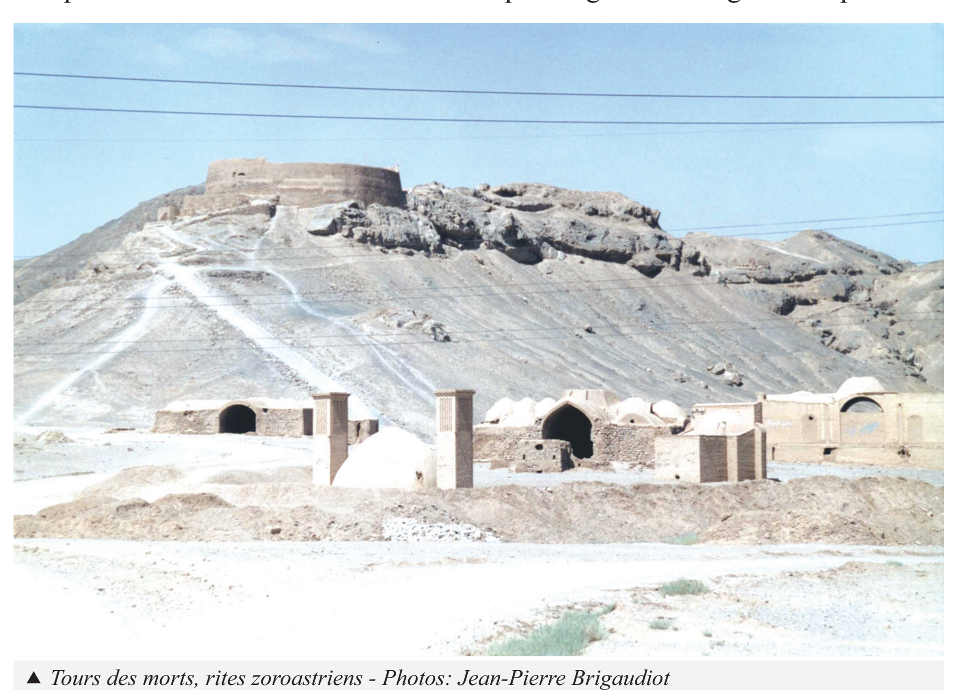
Depuis Téhéran d'où nous avions décollé à l'aube, nous avons survolé d'immenses déserts de sable et de pierre et des chaînes de montagnes arides. Après un certain nombre de séjours en Iran, et malgré Téhéran, malgré les hautes montagnes qui la côtoient et malgré les rives de la Caspienne, je perçois encore l'Iran comme étant un pays profondément marqué par ses déserts et par le nomadisme. Lorsque j'écoute les musiques et les chants traditionnels, et même certaines musiques d'aujourd'hui où le matériel électronique est présent, il me semble que beaucoup de sonorités vocales et instrumentales gardent une certaine marque du désert. Peut-être n'est-ce là que ma représentation, peut-être n'est-ce qu'un rêve mais cela persiste; ainsi le chant d'un inconnu entendu une nuit d'automne sous un pont lorsque je séjournais à Ispahan ou encore les interprétations au tar que j'ai entendues à Paris, tout cela me semble porter en soi cette mémoire du désert et de la manière dont il contribue à moduler les sons. Nul doute que le désert répercute autrement les sons que ne fait l'espace bâti des cathédrales, nul doute que les hommes ont fabriqué des instruments en fonction du désert et de sa capacité de réponse et de perte du son dans l'espace infini et sans écho. Arrivés à Yazd et malgré l'heure matinale, la chaleur nous a saisis. Notre accompagnateur iranien nous a conduits vers un petit hôtel du centre de la ville où la climatisation hoquetait bruyamment, musique concrète de la vieille machine en lutte contre la chaleur du désert. Après une douche vaine dont l'effet rafraîchissant s'est évanoui dès les robinets refermés, nous avons arpenté les rues, restant scrupuleusement à l'ombre des arbres et nous abreuvant aux nombreuses fontaines et jarres, d'une eau limpide et fraîche. Dans l'air sec, si sec et brulant notre transpiration s'évaporait instantanément. Nous avons visité le temple zoroastrien et de là, nous sommes partis vers la montagne sur le site des tours des morts, celles où les zoroastriens déposaient les défunts. Marche dans la pierraille, chaleur, éblouissement, surexposition. Outre le silence, celui du désert – mais dans la tentation de Saint Antoine de Flaubert, le désert est fort agité et peuplé de créatures démoniaques-, la chaleur était écrasante et la lumière si blanche découpait brutalement des ombres si sombres et si nettes! Chaleur, désert, silence, j'imaginais Yazd avant qu'elle ne se soit tant peuplée

et ne se soit répandue vers ses faubourgs aux terribles constructions sans aucun caractère.

L'eau venue de si loin

Nos premières sorties dans la ville furent ponctuées par cette offrande faite au passant que représentent les fontaines et les jarres. Elles délivrent une eau limpide et fraiche que l'on boit dans des gobelets qui, parait-il, furent d'argent, ce qui sans doute renforce la symbolique de ce partage généreux de l'eau si précieuse dans une cité du désert. Comme aucun fleuve ne traversait la ville, contrairement à Ispahan, nous avons souhaité comprendre comment l'eau arrivait là en abondance. Notre accompagnateur nous fit visiter ces édifices en négatif que sont les citernes et bassins souterrains où arrive l'eau drainée depuis les montagnes sur des dizaines de kilomètres par des canaux également souterrains, infrastructures témoignant d'un génie humain antique comparable à celui de la civilisation romaine. Nous avons descendu de longs escaliers vers des bassins où régnait une température glaciale comparée à celle de l'extérieur en cette fin juin. Puis nous avons vu les citernes de surface surmontées de dômes de brique et encadrées par quatre tours quadrangulaires chargées de capturer les

Marche dans la pierraille, chaleur, éblouissement, surexposition. Outre le silence, celui du désert – mais dans la tentation de Saint Antoine de Flaubert, le désert est fort agité et peuplé de créatures démoniaques-, la chaleur était écrasante et la lumière si blanche découpait brutalement des ombres si sombres et si nettes! Chaleur, désert, silence, j'imaginais Yazd avant qu'elle ne se soit tant peuplée et ne se soit répandue vers ses faubourgs aux terribles constructions sans aucun caractère.



▲ *Tours des morts, rites zoroastriens - Photos: Jean-Pierre Brigaudiot*



▲ *Architecture de pisé et de briques crues*

courants d'air destinés à refroidir la réserve d'eau. Nous avons bu le thé et goûté des gâteaux dans un hammam et café ou maison de thé au centre duquel un large bassin contribuait à rafraichir l'air. J'ai gardé en mémoire cette eau limpide et fraiche de Yazd, celle de certains rêves, symbole et condition de la vie en ce désert au climat extrême.

Notre accompagnateur nous fit visiter ces édifices en négatif que sont les citernes et bassins souterrains où arrive l'eau drainée depuis les montagnes sur des dizaines de kilomètres par des canaux également souterrains, infrastructures témoignant d'un génie humain antique comparable à celui de la civilisation romaine.

La chaleur, si écrasante

Après notre première visite des quelques rues principales du centre-ville, midi étant passé, il nous fallut trouver un restaurant. Notre guide se renseigna et nous conduisit à l'écart du centre dans un restaurant traditionnel où nous partageâmes un gigot d'agneau longuement mijoté et si tendre que nous n'avions point besoin de couteaux pour le découper. Il n'y a pas de couteaux dans les restaurants en Iran mais jamais aucun iranien n'a pu me dire pourquoi, du moins s'il y a une raison connue autre que le mode de cuisson et de présentation des aliments. Ou si l'interdiction du couteau a déterminé un certain mode de cuisson et de présentation de la nourriture. A notre sortie du restaurant la ville était vide, aucune circulation, aucun taxi en vue, juste un grand thermomètre qui annonçait en toute simplicité une cinquantaine de degrés Celsius. Malgré la chaleur torride, nous regagnâmes le centre à pied et notre accompagnateur nous indiqua le bazar. Etrange lieu silencieux où les vendeurs dormaient sur leurs tapis ou sur des charriots. C'était le moment de la sieste, celui où la chaleur écrase et immobilise

la ville, entre midi et cinq heures. Malgré tout, quelques artisans du bazar, ferblantiers ou dinandiers travaillaient bruyamment à former le métal, assis à même la terre battue ou sur un vague tabouret. Nous étions regardés avec curiosité, Yazd ne semblait guère recevoir de touristes. Comme nous l'avaient déjà appris des amis iraniens, nous avons négocié quelques tissus. J'ai photographié un tabouret tout rapiécé de morceaux de toile et de tapis, objet sans importance, témoin plus que modeste et significatif de la vie du bazar, une vie qui échappe encore à la grande distribution mondialisée. Puis notre guide nous fit découvrir la meilleure pâtisserie de la ville où il fallait attendre longuement ce qu'on commandait – mais le temps en Iran et plus encore au cœur du désert ne se mesure pas de la même manière -, puis nous sommes passés par une sucrerie où les accumulations ordonnées des pains de sucre nous semblaient être des sculptures. Il faisait si chaud, si chaud!



▲ *Un tabouret tout rapiécé de morceaux de toile et de tapis...*

L'architecture de pisé et un temps qui ne se compte

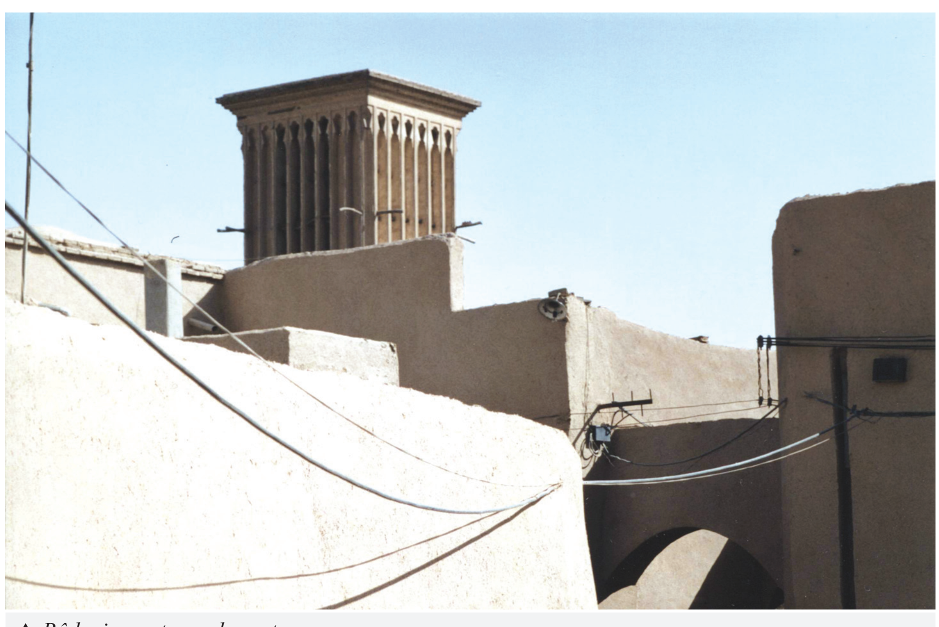
La veille de notre venue à Yazd, lors d'un vernissage au musée d'art moderne de Téhéran, nous avions rencontré un Iranien amateur et collectionneur d'art contemporain. Celui-ci, lorsque nous



▲ *Sucrerie*

avions évoqué notre voyage, nous demanda de visiter une maison traditionnelle dont il était propriétaire au cœur de la vieille ville de Yazd. Il souhaitait que compte tenu de cette maison, nous élaborions un projet artistique. Nous avons eu ainsi rendez-vous devant la grande mosquée avec un homme chargé de nous faire visiter cette maison. Nous avions déjà visité certaines maisons traditionnelles à Ispahan, en cours de restauration par l'université d'art et ses étudiants. Ces maisons d'Ispahan étaient infiniment plus luxueuses et vastes, ce qui va de soi puisque cette ville fut autrefois la capitale du pays. Ici la maison que nous visitâmes était vide, inhabitée et il y régnait un silence absolu, le jardin était fleuri et les figues étaient abondantes et délicieuses. Nous avons imaginé un projet de résidence d'artistes qui viendraient de divers pays travailler là quelque temps avant de montrer les œuvres réalisées sur place en écho aux lieux, à la ville, au désert, à une perception singulière de Yazd. Notre visite nous permit de découvrir davantage et de l'intérieur cette architecture traditionnelle de pisé et de briques crues. Pour nous, habitants de la France, cette architecture était comme le contraire de celle que nous connaissions et dans laquelle nous vivions, architecture pérenne, de pierre et de béton ou de briques cuites. Ici à Yazd, chaque maison traditionnelle se fait et se défait, puis se répare très simplement, avec un peu d'eau, de la terre, de la paille et le savoir-faire local. Nous avons découvert le fonctionnement des tours des vents qui lors des périodes chaudes, drainent les courants d'air sur le bassin central de la maison où la paille

Constructions étranges, figures hiératiques hors d'âge, sans nul caractère militaire ainsi qu'il en est le plus souvent chez nous, tours vides et silencieuses où seul le vent, un moindre souffle, circulent comme dans une cheminée, selon les positions de volets mobiles.



▲ *Bâdguirs ou tours de vent*

mouillée démultiplie les surfaces d'évaporation. Constructions étranges, figures hiératiques hors d'âge, sans nul caractère militaire ainsi qu'il en est le plus souvent chez nous, tours vides et silencieuses où seul le vent, un moindre souffle, circulent comme dans une cheminée, selon les positions de volets mobiles. La vieille ville est ainsi faite de maisons en pisé réparties au long d'étroites rues sinueuses où les voitures passent à peine. Nous y avons croisé quelques femmes aux silhouettes drapées de noir, passantes du temps présent, rasant les murs du côté ombragé, identiques sans doute aux femmes de l'antiquité, comme si le temps était immobile. Un hammam et café nous permit encore une fois un moment de repos, calme, frais, agrémenté de carrelages aux multiples motifs ornementaux, là encore le temps semblait autre ou indifférent à lui-même. Ailleurs, à la périphérie du centre, nous avons vu quelques mosquées en cours de restauration, petits chantiers plus ou moins en attente que le temps passe, une brouette de maçon, quelques tas de briques, un dôme-bulbe entrouvert. L'architecture traditionnelle de Yazd est toujours à réparer, à refaire, sans urgence, le temps est celui du désert, il échappe encore pour un temps au temps de l'urgence de l'hyper capitalisme. La nuit venue, au détour de rues sombres, nous eûmes l'occasion de visiter une fabrique de henné où d'énormes meules tournaient inlassablement - comme des engrenages d'horloges à broyer indéfiniment un temps indifférent et sans mesure.

Et la vie au quotidien

Cependant à Yazd, la vie quotidienne se déroule comme ailleurs, on est juste un peu loin de la capitale, Téhéran, et un certain décalage est perceptible : voitures plus âgées de quelques lustres, motos fumantes sur lesquelles on circule à plusieurs, chariots poussés par les livreurs, absence d'embouteillages ou un semblant vers la fin de la journée, regards étonnés et curieux portés sur l'étranger. Et puis, avant de regagner l'aéroport, dernières emplettes à l'épicerie: du safran tellement parfumé, des raisins secs, des pistaches. Nos projets artistiques n'ont pu être concrétisés, ainsi en va-t-il des projets. Restent des souvenirs, d'un temps autre, d'odeurs, des ocres du pisé, de l'eau si fraîche. Nous avons vu, entrevu, certains aspects de Yazd, au gré de notre curiosité et loin des industries touristiques. ■

L'architecture traditionnelle de Yazd est toujours à réparer, à refaire, sans urgence, le temps est celui du désert, il échappe encore pour un temps au temps de l'urgence de l'hyper capitalisme.



▲ *L'architecture traditionnelle de Yazd est toujours à réparer, à refaire, sans urgence, le temps est celui du désert...*

Yeh Habbeh Ghand
«Un présent pour la famille iranienne»

Saeed Hajisadeghian

La longue nappe persane s'est dressée sur l'écran. La famille est réunie... Déjà, par Hâtami (*Mâdar*) et Mehrjou'i (*Mehmân-e Mâdar),* aujourd'hui par Seyyed Rezâ Mirkarimi. Connu en France depuis qu'il a reçu le *Grand Prix de la Semaine de la critique* de Cannes en 2001 pour *Zir-e noor-e maah* (Sous la lumière de la lune): un film admiré, le plus souvent, pour son regard neuf sur la vie des religieux. Et maintenant, encore de la nouveauté: «une étape décisive dans le cinéma de l'Iran.»

▲ *Affiche du film* Yeh Habbeh Ghand *(Un morceau de sucre)*

Yeh Habbeh Ghand (Un morceau de sucre) est la dernière œuvre de ce réalisateur. Une histoire simple enrichie par une dizaine d'historiettes. L'histoire de base est celle d'un mariage qui devient une cérémonie de deuil: «Les filles d'une famille avec leurs enfants et leurs maris, viennent de se réunir à Yazd pour fêter le mariage de la sœur cadette, Pasand. L'allégresse de la préparation du premier jour est coupée net par une mort brusque: celle du grand oncle. La même émulation, cette fois pour les condoléances.» Le film est truffé de détails qui le font ressembler à une miniature ou bien à un tapis persan. L'idée du film est venue juste après *Le Tapis Persan* et Mirkarimi veut le regarder comme un tapis, plein de détails et de beautés, sans début ni fin. Des détails qui réfèrent à un sens plus profond du monde réel. L'objectif sera atteint, si le film peut attirer la sensibilité du spectateur envers le sens caché au-delà des toutes petites choses: *«Je pense donc que ce que je peux faire, c'est éveiller le spectateur à ce qui l'entoure.»*

La famille, le noyau. Le film est centré sur une famille traditionnelle qui se rassemble pour marier la fille cadette. Le début, les entrées avec la joie des filles accompagnant chacune leur propre famille. Tout trouve sa propre place d'une manière instantanée: les femmes vont à la cuisine, les hommes demeurent dans les chambres et les enfants se baladent dans la cour. Les espaces se définissent, l'intérieur et l'extérieur trouvent leur sens, la hiérarchie familiale prend une couleur. Le grand oncle est à part. Sa sœur, la mère des filles, est en tête. Pasand, la mariée, tout en silence, le sourire aux lèvres, fait tout, passe



Photo du film Yeh Habbeh Ghand

partout, et devient le lien entre tout le monde. Les enfants sont les seuls qui franchissent spontanément ces frontières invisibles. Et la caméra; elle se déplace sans cesse. Un dynamisme consciemment géré et des plans multicouches. Le nombre élevé des personnages, la diversité des professions (architecte, instituteur, religieux, barbier) et le champ élargi des âges (du nouveau-né au vieillard) nous mettent face à un microcosme. Les dialogues sont les paroles quotidiennes. On aborde l'actualité, implicitement et à travers les échanges des répliques. Chaque personnage construit son propre monde et se présente comme un type. Un exemple du monde réel. Pourtant nous sommes dans la famille de la mariée. La focalisation est du côté féminin de la scène. Le rapport entre les sœurs, leur alliance surtout sont dépeints. La solidarité qui ne tarit pas, l'entente qui ne cesse pas de se manifester. Or, cette communion n'empêche pas d'avoir des espaces privés. La charité cachée de la fille concernant sa mère, ou la coquetterie de la femme auprès de son mari.

La modernité, «gendre» de la tradition persane? La porte s'ouvre, on entre, la porte se ferme. L'unité de lieu est parfaitement suivie. Tout se passe dans la maison familiale à Yazd (en vérité, le lieu est une maison du quartier Kan à Téhéran). Un huis clos. Mais dès le début, on parle de «subir l'exil». On fait entendre un extérieur. La mariée écoutant un cours

> L'idée du film est venue juste après *Le Tapis Persan* et Mirkarimi veut le regarder comme un tapis, plein de détails et de beautés, sans début ni fin. Des détails qui réfèrent à un sens plus profond du monde réel. L'objectif sera atteint, si le film peut attirer la sensibilité du spectateur envers le sens caché au-delà des toutes petites choses: *«Je pense donc que ce que je peux faire, c'est éveiller le spectateur à ce qui l'entoure.»*



Pasand, la mariée, tout en silence, le sourire aux lèvres, fait tout, passe partout, et devient le lien entre tout le monde. Les enfants sont les seuls qui franchissent spontanément ces frontières invisibles.

enregistré, essaye d'apprendre l'anglais. Le premier objet qui dépasse les limites de cette zone interdite: un «Iphone» emballé. Les cris de joie, et les jeunes de la famille s'en emparant pour le programmer. Déjà, l'un des gendres a apporté avec lui un écran LCD pour voir la finale de la coupe du monde. Selon Mirkarimi, *«On ne peut pas produire un film concernant l'actualité de l'Iran sans traiter de la confrontation de la tradition et de la modernité.»* Pourtant, ici il n'est pas question de la bénédiction de la tradition ou de la malédiction de la modernité. La vraie question est celle de la "coïncidence": la voix apaisante d'une chanson classique persane diffusée par la radio achève le film. Le jeu entre la panne d'électricité et la lumière des lampes à pétrole accompagne tous les moments de la nuit. Le film, juxtaposant les deux pôles, essaye de revivre (ou de garder vivante) «la noblesse» d'une culture. La cérémonie du mariage est préparée en l'absence du mari. Un ordinateur portable prend sa place devant la nappe de fiançailles (traditionnelle par excellence). Mirkarimi essaye d'être muet. Tout en demeurant silencieux, il met l'accent sur les anciennes valeurs, en accordant une dernière occasion à la fille pour penser: «rester en deuil pendant



quarante jours et ensuite se décider». Et alors, une opportunité offerte au spectateur iranien pour penser à sa culture en transition.

Une culture colorée, la culture des couleurs. Presque quatre-vingt-cinq pour cent du décor est factice. A Kan, on invoque Yazd. Etonnant même pour les yazdis. Enchanté et joyeux, dans la première partie du film, tout est au service d'une cérémonie du mariage. Les vêtements sciemment colorés (sauf le religieux qui ne change le blanc qu'avec un bleu ciel encore proche du blanc), le jardin vert et fleuri, la décoration animée, l'ornement expressif de la nappe et des aliments, et même les dialogues, sont colorés par les accents régionaux. Les couleurs perdues d'une culture, les teintes oubliées du tapis persan, cette fois aux murs et dans l'environnement. Une insistance volontaire sur les teintes et la lumière. Les couleurs primaires, les rayonnements du soleil. La seconde étape, la mort. Le deuil avale les autres couleurs, ne laisse que le noir de la datte et le blanc de la farine (utilisé pour préparer le *halvâ* de deuil). Le blanc et le noir, le linceul et la chemise de deuil. Les couleurs y prennent un rôle pratique. Elles parlent à la place des personnes. Pasand, portant le noir, montre sa décision. La tenue qu'on lui interdit (car elle est jeune mariée), suivant la peine partagée. Encore l'union et cette fois pour la mort. Mais plus profonde encore dans le deuil. L'effort pour faire pleurer la mère, la main d'autrui sur l'épaule pour la consoler. Le deuil ouvre la porte de la maison à tout le monde, sans désagrément - la même porte que l'on ferme au début du film pour empêcher d'être vu en train de danser. Le deuil qui nous donne une dernière occasion pour penser à notre sort commun, à nos propres valeurs.

Mirkarimi risque à chaque fois une nouvelle expérience: parler franchement dans *Zir-e noor-e mâh*, ou de façon symbolique dans *Yeh Habbeh Ghand*. Déjà, avec un nombre limité de personnages, ici et maintenant, il crée un microcosme peuplé. Il voulait «produire le film pour le peuple de [son] pays.» Il le fait: une fresque sur et pour la société iranienne et à propos de la culture persane. Evidemment, parler de toute une société n'est pas possible. Or on trouve abondamment, dans *Yeh Habbeh Ghand*, des types et des problèmes relatifs



à l'Iran actuel. Son «film le plus complet», selon Mirkarimi lui-même, veut rendre sensible le public envers son environnement, à ses yeux en train de perdre ses couleurs. Lui-même pourtant s'éloignera de cette atmosphère pour vaquer à produire une série documentaire sur la vie de dix grands martyrs de la guerre 1980-88. Et donc, devons-nous conclure que la société actuelle de l'Iran est en train de déguster «un morceau de sucre» qui causera sa mort? ■



Regard sur le zoroastrisme iranien à l'aube du XXIe siècle

Afsâneh Pourmazâheri

«Heureux sera celui qui est à la recherche du bonheur des autres»
Yasnâ 30, ligne 1[1]

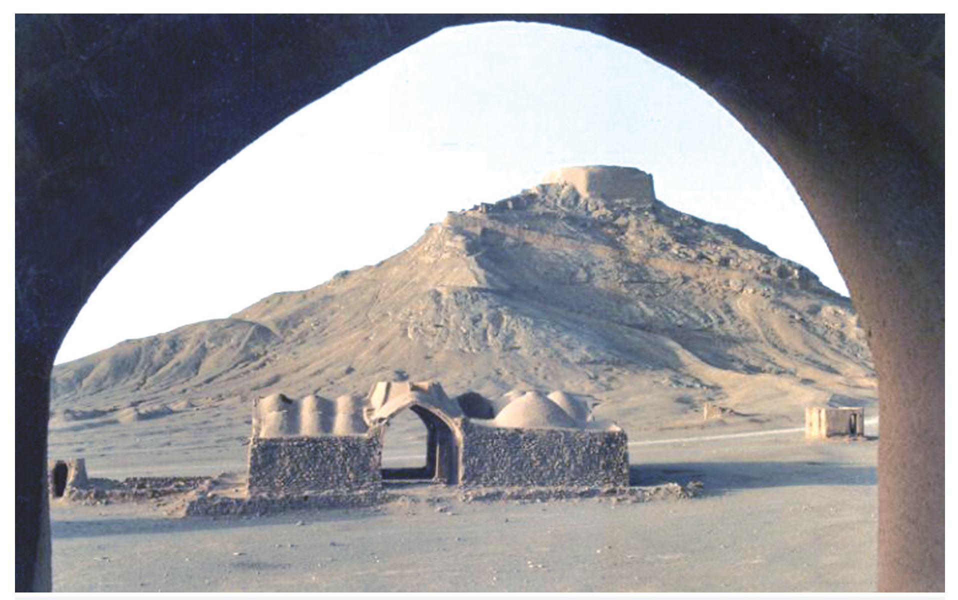


▲ *Bas-reliefs mettant en scène le Farvahar zoroastrien, symbole accompagnant les préceptes essentiels du zoroastrisme, Persépolis*

Dans l'actuel Iran, notamment à Téhéran, il reste apparemment peu de traces de l'ancienne religion perse, le zoroastrisme. Pourtant, en «creusant l'écorce» et en dépassant cette première impression de vacance, on réalise que l'antique religion est toujours vivante. Elle perdure à travers un ensemble de signes et d'éléments, de rituels et de traditions, qui confirment non seulement sa permanence, mais également sa vivacité. Dans les rues, il est impossible de croiser une devanture de librairie sans y remarquer une ou plusieurs parutions relatives à Zoroastre et au zoroastrisme. Les kiosques à journaux proposent toujours, au milieu d'une myriade de journaux et de magazines, quelques revues zoroastriennes. Un petit nombre d'associations ou de sociétés zoroastriennes, des temples du feu, des écoles et des collèges zoroastriens, toujours actifs, attestent la présence de cette antique tradition aux côtés des autres formations sociétales de l'Iran moderne. Les jeunes manifestent de la curiosité pour l'antiquité persane et pour la première des religions ancestrales de leur patrie. Le zoroastrisme a également pénétré, depuis longtemps déjà, la culture folklorique du pays. Nowrouz, la «nuit de Yaldâ» (*shab-e yaldâ*) et «la fête du dernier mercredi de l'année» (*tchâhâr shanbeh souri*)[2] sont des événements religieux enracinés dans la tradition zoroastrienne, aujourd'hui apparentés à la culture iranienne dans son ensemble. Malgré ces deux mille années d'histoire, la persistance de cette religion minoritaire en Iran est due à la volonté et aux efforts consentis par les centres zoroastriens dispersés sur tout le territoire iranien, en particulier par les associations ou sociétés zoroastriennes, les différentes publications, et aussi et surtout les centres scolaires qui continuent de perpétuer au sein de la communauté, la petite flamme d'une tradition bimillénaire.

Les associations zoroastriennes

Il faut remonter 900 années en arrière pour saisir les causes de la réapparition des groupements



▲ Dakhmeh *ou "tour du silence", où étaient auparavant déposés les corps des défunts zoroastriens, Yazd*

zoroastriens dans la société iranienne. Cette période marque le départ et la migration de certaines populations perses zoroastriennes de leur pays natal, l'Iran, vers l'Inde. L'objectif avéré de ce mouvement migratoire était la préservation de la culture et de la religion zoroastrienne. Celle-ci, bousculée par l'arrivée de l'islam sur le territoire iranien, menaçait purement et simplement de disparaître. Il y a 150 ans, ces émigrés, dont on imagine le désir des nouvelles générations de rallier la patrie de leurs ancêtres, apprirent l'existence d'un



▲ *L'*âtashkadeh*, temple zoroastrien de Yazd - Photo: Pedrâm Veisi*



▲*Pir-e Nâraki, lieu de pèlerinage zoroastrien situé à 58 km au sud-est de la ville de Yazd -Photo: Fanian*

nombre non négligeable de leurs coreligionnaires dans les villes iraniennes de Kermân et de Yazd. Ainsi, par l'intermédiaire de leur missionnaire, Mânkji Limji, ils parvinrent à établir, sous le règne des Qâdjârs, des liens avec leurs homologues iraniens. La situation ne cessait de s'améliorer en Iran. Suite à quoi les zoroastriens persans, gagnés par un souffle nouveau, reprirent leurs activités religieuses jadis délaissées, se lancèrent dans la construction de multiples centres scolaires et administratifs à Yazd. En somme, sous le regard consentant des autorités temporelles successives, ils s'appliquèrent à réinvestir leur culture. C'est ainsi que Yazd devint la première des villes iraniennes par le nombre de ses centres administratifs, liturgiques et pédagogiques zoroastriens. Parmi ces derniers, il faut mentionner l'école et le lycée Mârkâr de Yazd fondés par Mirzâ Soroush Lahrâsb et son épouse, ouverts à toute la population de Yazd, sans discriminations aucunes.[3]

> En «creusant l'écorce» et en dépassant cette première impression de vacance, on réalise que l'antique religion est toujours vivante. Elle perdure à travers un ensemble de signes et d'éléments, de rituels et de traditions, qui confirment non seulement sa permanence, mais également sa vivacité.

Aujourd'hui en Iran, un grand nombre d'associations zoroastriennes sont actives à différents niveaux. Leur principal rôle est de mettre à la disposition de leurs coreligionnaires un lieu rituel de rassemblement. C'est ainsi que ces centres associatifs jouxtent habituellement un «temple du feu» (*âtashkadeh*), espace privilégié de l'ancienne croyance, où le «feu sacré» continue d'être veillé par les

prêtres zoroastriens. Ces associations constituent les points de départ ou les relais de l'ensemble des activités rattachées directement ou indirectement au zoroastrisme. On y gère le fonctionnement des centres scolaires, on y résout les divers problèmes d'ordre administratif, on y distribue les messages adressés par les grands *mo'beds*[4] à la communauté. Ces associations sont également chargées de tenir les membres de la communauté au courant des événements liturgiques ou autres événements culturels. La majorité d'entre elles sont situées à Téhéran et à Yazd, et les autres, dans les grandes provinces du pays.

A Téhéran, on compte 17 sociétés zoroastriennes dont l'association Adriân de Téhéran. C'est la première en date des fondations zoroastriennes de l'Iran. A son propos, le grand *mo'bed* Keykhosro écrit dans son journal intime: «*J'ai pensé à construire un lieu de prière pour les 500 zoroastriens de Téhéran qui n'ont pas même accès à un temple pour la pratique de leurs rituels*.»[5]

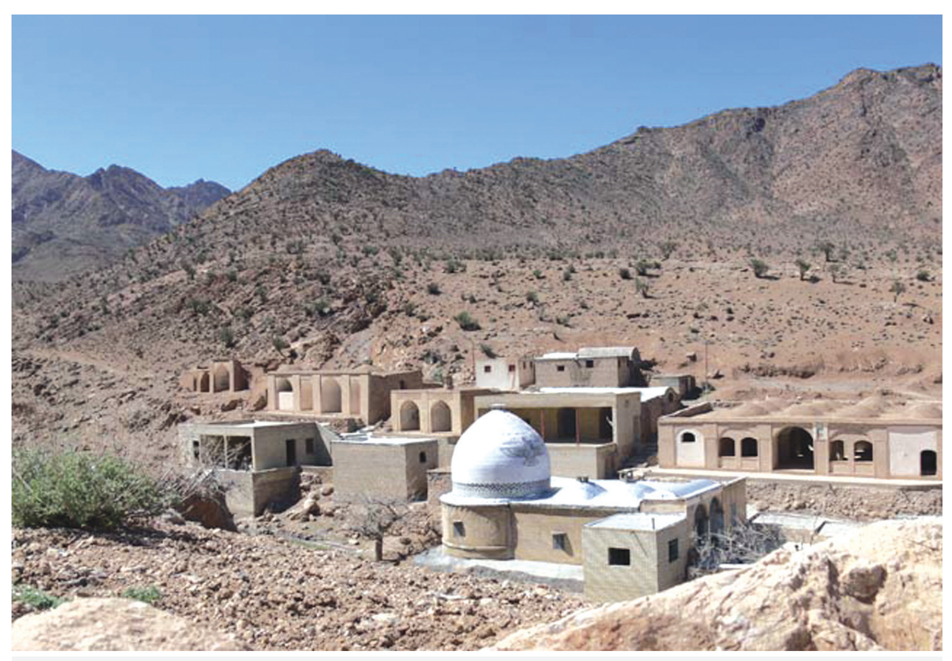
Le processus qui conduisit à la naissance d'Adriân de Téhéran débuta le 13 aout 1913 et se poursuivit jusqu'à son inauguration en 1916. Celle-ci bénéficia de la contribution des Iraniens d'Inde, de celle des zoroastriens de Téhéran et de bien d'autres autres provinces du pays. Il a fallu rallumer le brasier du temple en puisant à la source, et pour ce faire, apporter le «feu sacré» de la ville de Yazd vers Téhéran. C'est ainsi que les prêtres zoroastriens Ardeshir Rostam Rostami, Bahrâm Rashid Rashid et Hormozdyâr Bahrâm Soroush se rendirent à Yazd et 25 jours plus tard, revinrent à Shâh 'Abdol-Azim, dans la banlieue téhéranaise, avec le feu sacré qui s'en alla ensuite éclairer le temple d'Adriân de Téhéran. La première société zoroastrienne venait de faire son apparition à Téhéran intramuros.

Les zoroastriens persans, gagnés par un souffle nouveau, reprirent leurs activités religieuses jadis délaissées, se lancèrent dans la construction de multiples centres scolaires et administratifs à Yazd. En somme, sous le regard consentant des autorités temporelles successives, ils s'appliquèrent à réinvestir leur culture. C'est ainsi que Yazd devint la première des villes iraniennes par le nombre de ses centres administratifs, liturgiques et pédagogiques zoroastriens.

Nommons également, entre autres associations zoroastriennes installées à Téhéran et ses alentours, la Société zoroastrienne de Téhéran, la Société zoroastrienne de Karaj, la Société des *mo'beds* de Téhéran et le Bureau des études culturelles du zoroastrisme, la Maison de l'étudiant, la Société des



▲ *L'école et le lycée Mârkâr de Yazd fondés par Mirzâ Soroush Lahrâsb et son épouse*



▲ *Pârs Bânou, lieu de pèlerinage zoroastrien situé à 54 km de la ville d'Ardakân*

femmes zoroastriennes, la Société Farvahar des jeunes zoroastriens et la Société artistique et culturelle de Djamshid. Ajoutons à la liste non exhaustive des lieux associatifs, le Mausolée de la Fondation Pieuse du Palais turquoise (*Ghasr-e-Firouzeh*), 11 centres scolaires dont le collège et lycée Firouz Bahrâm, 5 hôtel-restaurants, une bibliothèque (la Bibliothèque Bahrâm Ardeshir), ainsi qu'une clinique et un sanatorium.



▲ *Pir-e Setti, lieu de pèlerinage zoroastrien situé dans la citadelle d' Asadân, quartier de Maryam Abâd, ville de Yazd*

A Yazd également, on compte plus de vingt-cinq associations zoroastriennes, treize temples du feu et mausolées, cinq centres scolaires, deux maisons de repos et onze hôtel-restaurants zoroastriens. A Kermân, on dénombre huit associations, quatre temples du feu, huit centres scolaires, sept hôtel-restaurants, un musée, une bibliothèque et une clinique, le tout prioritairement réservés aux zoroastriens. Dans les autres provinces, le nombre de ces structures tend à diminuer mais Ispahan, avec quatre centres, la ville de Shirâz et la région du Khouzestân, avec respectivement deux et trois centres

zoroastriens demeurent les lieux communautaires les plus actifs après la capitale et Yazd.[6]

Les publications

Les ouvrages et les publications concernant le zoroastrisme restent rares. Pourtant, certains titres continuent toujours plus de séduire les zoroastriens et autres passionnés ou amateurs de la Perse antique et du prophète Zoroastre. Les ouvrages généralistes sont disponibles dans la plupart des librairies, mais très peu disposent de publications spécialisées. Parmi ces dernières, la Librairie Farvahar de Téhéran est la plus connue et la plus fournie en la matière. Elle entretient par ailleurs des liens avec la Société Zoroastrienne de Téhéran. Toutes les publications de cette dernière y sont donc disponibles. Quant aux autres support-papiers, le bihebdomadaire culturel *A'Mordâd* se positionne sans doute à l'avant-garde des parutions. *A'Mordâd* vient de publier son 205ème numéro en 12 pages après onze années de publication. Il se consacre avec succès à la culture, à la tradition et au folklore irano-zoroastrien.[7] La Société des *mo'beds* de Téhéran publie également une petite revue consacrée au compte rendu des activités, des diverses réunions et des discours prononcés par les zoroastriens ou à propos du zoroastrisme en Iran. D'autres publications, parmi lesquelles, le *Mâhnâmeh de Farvahar*, le *Périodique de Vahoumân*, l'*Almanach de Râsti*, le *Pârseh Nâmeh*, le e-Journal de *Parsiân-e Yazd* et le *Mensuel d'Esfand* de Kermân reçoivent également un bon accueil de la part de leur public.[8]

Les centres scolaires

Les écoles, les collèges et les lycées font partie des espaces décisifs de survie pour le monde zoroastrien. Les grands prêtres, les représentants institutionnels, et les porte-parole des zoroastriens ont tous fréquenté ces écoles et ont tous suivi le même type d'apprentissage. Le lycée Firouz Bahrâm, avec ses 70 années de bons et loyaux services, est l'un des plus anciens lycées d'Iran. Il fut fondé en 1932 par Bahrâm Jei Pikâdji, zoroastrien d'Inde, en souvenir de son fils «Firouz» mort prématurément à l'âge de 20 ans.

> Le lycée Firouz Bahrâm, avec ses 70 années de bons et loyaux services, est l'un des plus anciens lycées d'Iran. Il fut fondé en 1932 par Bahrâm Jei Pikâdji, zoroastrien d'Inde, en souvenir de son fils «Firouz» mort prématurément à l'âge de 20 ans. Le lycée ouvrit ses portes à la fin de cette même année 1932 sous les auspices de Keykhoshro Shâhrokh, et poursuit, aujourd'hui encore, ses activités pédagogiques.



▲ *Partie du bâtiment de l'école et lycée Mârkâr de Yazd - Photo: F. Demehri, 2006*



▲ *La «nuit de Yaldâ» (*shab-e yaldâ*), Yazd - Photo: Mahlâ Dârian*

Le lycée ouvrit ses portes à la fin de cette même année 1932 sous les auspices de Keykhoshro Shâhrokh, et poursuit, aujourd'hui encore, ses activités pédagogiques.

D'autres structures similaires méritent d'être citées (onze en tout) parmi lesquelles, à Tehrân-Pârs (à l'est de la capitale), le lycée de Maître Pourdâvoud, le lycée Agâhi, le collège Hormoz Arash, ou encore l'école Djamshid-e Djâm. A Kermân et à Yazd également, on compte respectivement huit et cinq centres scolaires zoroastriens qui assument la formation d'une partie de leurs coreligionnaires.

Pour améliorer le niveau scientifique et la qualité de l'enseignement, les responsables éducatifs n'ont de cesse de proposer de nouvelles alternatives aux membres de leur communauté. Au cours de la dernière réunion interscolaire qui s'est tenue en 2008, le représentant des zoroastriens à l'assemblée nationale, Esfandiâr Ekhtiâri a, par exemple, insisté sur les différents problèmes auxquels les élèves zoroastriens se trouvent confrontés. Selon ce dernier, il est impératif de mettre à jour les programmes scolaires en fonction des besoins réels et actuels des élèves. M. Ekhtiâri est actuellement le 11ème représentant des zoroastriens à l'Assemblée nationale.

Au long du siècle passé, la société zoroastrienne iranienne a finalisé de nombreux projets bénéfiques à son épanouissement. Elle a également pu bénéficier d'une autonomie suffisante et surtout constructive en sa qualité de minorité religieuse. Elle est en cela non seulement redevable aux efforts des figures emblématiques de la communauté, tel que maître Djamshid Bahman Djamshidiân, premier député zoroastrien à l'assemblée nationale en 1945[9] et Keykhosro Râsti, fondateur de l'imprimierie zoroastrienne en 1953. La perpétuation de cette tradition (au moins) deux fois millénaire doit également beaucoup au volontarisme des zoroastriens et des organes et structures sociétales qui ont permis de sauvegarder le «feu sacré» de leur religion.[10] ■

---

1. La Société des *mo'beds* (Société des Mages) de Téhéran, *Un Regard sur la Religion de Zoroastre*, hiver 2008.
2. *Tchâhâr shanbeh souri* est en fait une appellation qui associe deux événements au départ séparés: une antique fête persane (le *sour*) et l'assassinat du calife Yazid en 683 ap. J.-C . Mais aujourd'hui, les Iraniens célèbrent cette date sans se référer à ce dernier événement. Voir *in* Hamid Ameriân, *Connaissance de la Culture et des Tribus Iraniennes, Manuel d'Apprentissage des fondamentaux du Tourisme*, tome 2, p. 224.
3. *La Revue des Mob'eds de Téhéran*, No 3, Téhéran, édition de la Société des *mo'beds*, printemps 2007, p. 6.
4. Les *mo'beds* (*mo'bad* ou *mubed*) sont les prêtres zoroastriens. Gilbert Lazard, *Dictionnaire Persan-français*, édition Alfa, 2005, p. 419.
5. *La Revue des Mob'eds de Téhéran*, No 3, Téhéran, édition de la Société des *mo'beds*, printemps 2007, p. 33.
6. Keykhosro Khosroyâni Râsti, *Almanach Zoroastrien de Râsti*, édition Râsti, 2009.
7. Bihebdomadaire Culturel, *A'Mordâd*, no. 203, mars 2009.
8. Keykhosro Khosroyâni Râsti, *Almanach Zoroastrien de Râsti*, édition Râsti, 2009.
9. Mensuel des zoroastriens, *Maître Djamshid Djamchidiân*, 1973, No. 7.
10. Touradj Amini, *Documents sur les Zoroastriens Contemporains de l'Iran,* le Centre des Documents Nationaux de l'Iran, 2001.

ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.

در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.

مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.

چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.

« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.

نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.

En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.

Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.

Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.

La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.

Toute citation reste autorisée avec notation des références.

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

LA REVUE DE TEHERAN

S'abonner en Iran

- یک ساله ۳۰۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ۱۵۰/۰۰۰ ریال
- 1 an 30 000 tomans
- 6 mois 15 000 tomans

Nom de la société (*Facultatif*) مؤسسه

Nom نام خانوادگی — Prénom نام

Adresse آدرس

Boîte postale صندوق پستی — Code postal کدپستی

E-mail پست الکترونیکی — Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- شش ماهه ۵۰۰/۰۰۰ ریال
- یک ساله ۱/۰۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- 1 an 100 000 tomans
- 6 mois 50 000 tomans

حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد **بانک تجارت،**
شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

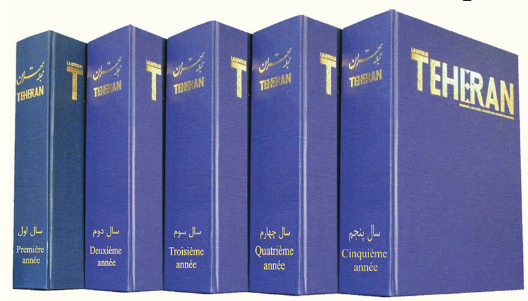
Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des soixante premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en cinq volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



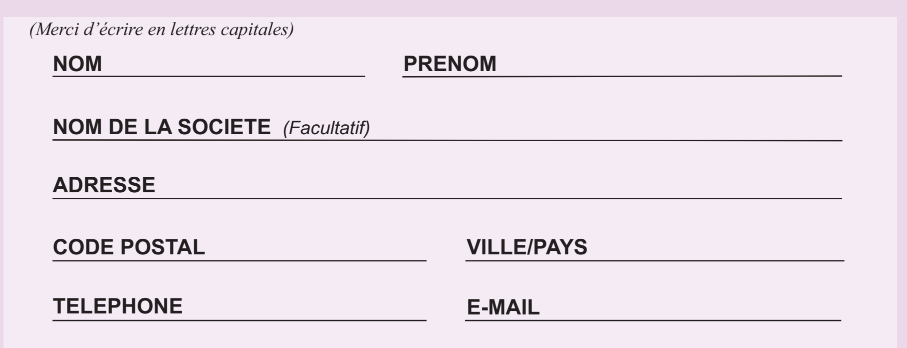
دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم و پنجم مجلهٔ تهران شامل
شصت شماره در پنج مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.


(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **80 Euros**

☐ **6 mois** **40 Euros**

Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

Règlement possible en France et dans tous les pays du monde

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
جمیله ضیاء
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
بابک ارشادی
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی
مجید یوسفی بهزادی

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

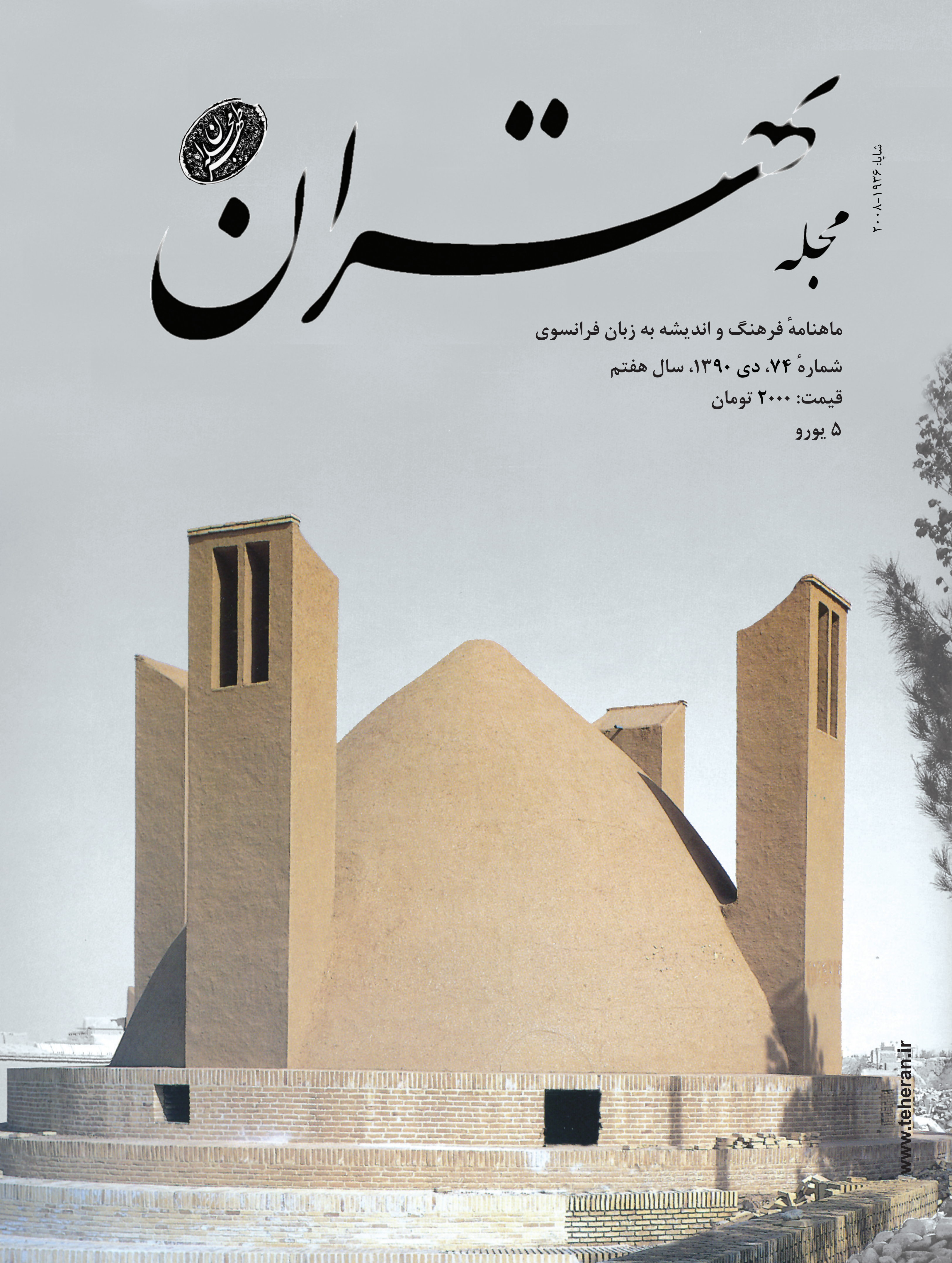
گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Ab-anbâr Kalâr, Meybod, province de Yazd



مجله تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۷۴، دی ۱۳۹۰، سال هفتم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
www.teheran.ir